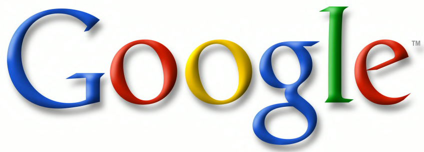



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



1690

1757



1630

AMUSEMENS LITTERAIRES:

OU

CORRESPONDANCE

Politique, Historique, Philosophique, Critique, & Galante.

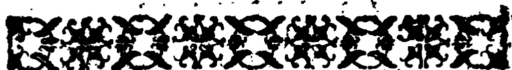
PAR MONSIEUR

DE LA BARRE DE BEAUMARCHAIS

TOME PREMIER.



A LA HAYE;
Chez JEAN VAN DUREN.
M. DCC. XLI.



AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXVIII.



LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

J'Aurois bien envie de vous gronder sérieusement. Quoi ! Les semaines, les mois mêmes s'écoulent, sans que je reçoive une seule pauvre petite lettre de votre façon, & vous croyez être quitte envers moi pour quelques complimens, que vous me faites faire par mon Correspondant Monsieur de . . . . ! Non, mon Cher, si votre amitié compte de la sorte, la mienne, plus tendre, mais aussi plus difficile, compte autrement. C'est de vos lettres qu'elle demande, puisque votre conversation lui manque.

Et n'allez pas me dire que vos occupations vous ôtent le loisir d'écrire. Ne vous accordez-vous jamais le relâchement, qu'elles vous méritent & qu'elles vous rendent né-

il y en a, d'autres qui interprétent la Parole de Dieu avec tant d'esprit & tant d'art, que les Chrysostomes & les Bourdaloues n'en aprochoient pas. Il est du bel air de s'empresser à leurs sermons. Les Indévots mêmes y courent par mode ou par goût. L'éloquence simple & claire, mais grave, majestueuse, foudroyante, enfin Chrétienne d'un Massillon les effrayeroit, & celle-là les occupe agréablement. L'un retient un passage du Sermon, l'autre un autre, on s'en entretient dans les Compagnies, on en juge froidement comme d'un Discours Académique. Et a-t'on tort? Je croirois que non. Du moins ces Sermons semblent-ils moins faits pour convertir que pour plaire, & c'est en ce sens-là qu'on les regarde comme partie des amusemens de Paris, & que quelquefois on paye les chaises dans les Eglises aussi cher qu'à l'Opéra.

Il est trop naturel que les Spectacles me fournissent dequoi vous amuser, pour que je croye devoir vous le dire. Mais ce qui mérite bien un article dans ma lettre, c'est la vie de nos Princesses de Théâtre. Dévouées par leur profession aux plaisirs du Public, elles s'y sacrifient avec une générosité extraordinaire. L'une, à force de faire le rôle de Reine, croit l'être devenuë effectivement, & pour elle la Femme d'un Bourgeois distingué n'est qu'une petite Bourgeoise. Il est vrai qu'une Héroïne d'Opéra, qui a la vogue, brille tout autrement que la Femme d'un Négociant, ou d'un Avocat. Les

Grands lui font la Cour, ils la mettent de leurs parties de plaisir, ils achétent bien cher ses bonnes graces, elle est aussi-bien en meubles & en pierreries que leurs illustres Epouses, deux Chevaux fringans attelez à son char la montrent aux regards éblouïs du Badaud, & le font trembler que ce ne soit son tour d'être écrasé par cette superbe voiture.

Un autre donne à ses Compagnes étonnées l'exemple de fuïr les Hommes, une d'elles a la force de le suivre, les deux Nymphes n'ont plus qu'une même maison & qu'un même lit, elles sont les Gardiennes de la pudicité l'une de l'autre, & le Public malicieux s'obstine encore à douter de cette pudicité.

Une troisiéme, fiére de ses talens, veut montrer à ses Collégues & aux Spectateurs ce qu'ils perdroient s'ils ne l'avoient pas. L'heure du Spectacle est arrivée, le Public attend avec impatience qu'on léve la toile, les Acteurs sont habillés, il ne manque plus que l'ambitieuse Actrice. Mais on a beau la prier, la conjurer de venir, elle veut jouir de sa gloire à son aise; il faut qu'elle s'assûre de ce qu'elle vaut par les regrets des Spectateurs, qui la trouveront à redire; dans cette vûë, elle se dit enrhumée. C'est ainsi à peu près que quelques Princes se sont fait faire eux vivans & presens leurs obséques avant leur mort, afin d'entendre les soupirs & de voir les larmes de leurs Serviteurs. Une des folies des Hommes, c'est celle de croire qu'ils ne sauroient être aisément rem-

placez dans le monde. Par malheur, un Ministre, qui a l'intendance des spectacles, pense d'une autre façon que la fiere Actrice, & il lui fait ordonner de se rendre incessamment au Théâtre, à moins qu'elle n'aime mieux quitter pour jamais sa profession. Qui le croiroit! Elle choisit le dernier parti, & elle devient dévote.

Voulez-vous une histoire encore plus fraîche & du même endroit? La voici. Le secret des Francs-Maçons a été religieusement gardé jusqu'ici, & peut-être rien n'a-t'il contribué davantage à recommander leur Société. Le Gouvernement d'Angleterre, celui de France, celui d'Hollande, l'Inquisition de Rome, le feu Grand Duc de Toscane, quelques Princes d'Allemagne ont cru qu'il leur importoit beaucoup de savoir quel étoit l'objet de cette mystérieuse association, & de tant de Puissances respectables, aucune n'a pû réüssir. La fameuse Carton de l'Opera en est venuë à bout. Il y a un an que la fantaisie lui étoit venuë de découvrir ce secret à quelque prix que ce fût. Il se présenta fort à propos pour elle un Franc-Maçon, qui lui demanda ses bonnes graces. Elle lui demanda à son tour en quoi consistoient les mystéres de son Ordre. Il se défendit long-tems de la satisfaire sur ce point là, elle se défendit de même de le satisfaire sur l'autre. Le pauvre Amant se trouvoit ainsi dans le cas de Samson; il a cédé de même. La victorieuse Carton a communiqué sa découverte à Monsieur Héraudt, Lieutenant Général de Poli-

ce, & elle se vante aujourd'hui d'avoir plus fait que la Reine Elisabeth, qui ne put jamais obtenir une pareille confidence du Comte d'Essex.

Il est remarquable qu'une affaire d'amour éventa de même le secret des Bacchanales, que des Etrangers avoient établies à Rome vers l'an cinq cens soixante de sa fondation. Mais ces impures & barbares Orgies alloient directement à la ruïne de l'Etat; & les Loges des Francs-Maçons au contraire semblent n'avoir pour objet que l'intérêt général du Genre Humain. Vous en jugerez par ces vers d'un Médecin d'ici, dont j'oserois vous garantir le témoignage. Il s'adresse aux Francs-Maçons & dit:

Quoi! Mes Freres, souffrirez-vous
Que notre auguste Compagnie
Soit sans cesse exposée aux coups
De la plus noire calomnie?
Non. C'est trop endurer d'injurieux soupçons.
Souffrez qu'à tous ici ma voix se fasse entendre.
Permettez-moi de leur aprendre
Ce que c'est que les Francs-Maçons.

Les Gens de notre Ordre toujours
Gagnent à se faire connoître,
Et je prétends par mes discours
Inspirer le desir d'en être.
Qu'est-ce qu'un Franc-Maçon? En voici le portrait.
C'est un bon Citoyen, un Sujet plein de zèle,

A son Prince, à l'Etat fidèle,
Et de plus un ami parfait.

Chez nous régne une liberté
Toujours soumise à la décence.
Nous y goutons la volupté,
Mais sans que le Ciel s'en offence.
Quoiqu'aux yeux du Public nos plaisirs soient secrets,
Aux plus austéres Loix l'Ordre sait nous astreindre.
Les Frans-Maçons n'ont point à craindre
Ni les remords, ni les regrets.

Le but où tendent nos desseins
Est de faire revivre Astrée
Et de remettre les Humains
Comme ils étoient au tems de Rhée.
Nous suivons des sentiers aujourd'hui peu battus,
Nous cherchons à bâtir, & tous nos Edifices
Sont, ou des Cachots pour les Vices,
Ou des Temples pour les Vertus.

Je veux, avant que de finir,
Nous disculper auprès des Belles,
Qui pensent devoir nous punir
Du refus que nous faisons d'elles.
Il leur est deffendu d'entrer dans nos Maisons.
Cet ordre ne doit point exciter leur colére.
Elles nous en loueront, j'espére,
Lorsqu'elles sauront nos raisons.

Beau Sexe, nous avons pour vous

Et du respect & de l'estime.
Mais aussi nous vous craignons tous ;
Et notre crainte est légitime.
Hélas ! On nous aprend pour premiere leçon
Que ce fut de vos mains qu'Adam reçut la pomme ,
Et que , sans vos conseils , tout Homme
Naîtroit peut-être Franc-Maçon.

Vous voyez par-là, Monsieur, que peut-être la Politique n'auroit pas deshonoré sa prévoyance & son attention, quand même elle auroit négligé un peu davantage la Maçonnerie. Mais vous voyez aussi je pense qu'une lettre aussi longue que la mienne mérite bien une réponse. Ayez soin qu'elle ne se fasse pas trop attendre, & sur-tout force nouvelles.

Paris 16 Décembre 1737.

LETTRE SECONDE.

MOn amitié pour vous & mes occupations ici vous sont trop bien connuës, Monsieur, pour que je vous croye sérieusement fâché contre moi, ou que je m'estime obligé de vous faire de grandes excuses de mon silence. Vous m'en devriez vous-même, si je comptois à la rigueur avec vous. Je pourrois du moins dire, après tant de lettres que je vous ai écrites, & qui composent aujourd'hui plusieurs tomes d'impression.

Spectatum satis & donatum jam rude quaris
. . . . iterum me antiquo includere Ludo.
Non eadem est ætas, non mens. . . . *

Mais ne chicannons point. Vous voulez absolument que je vous écrive, & vous prenez la peine de m'en prier par une lettre pleine de faits instructifs ou amusans, & les racontez tous avec cet agrément, que je vous connois. Eh bien! j'obéis. Souffrez seulement qu'avant d'entrer dans quelque détail des affaires de l'Europe, je recueille en peu de mots ce qui s'est passé dans l'année qui vient de finir, & dans celle qui l'a précédée.

Toutes deux me semblent avoir été également fécondes en événemens extraordinaires. Deux augustes Maisons, toujours divisées par l'oposition de leurs intérêts, terminent leurs différends de bonne foi, elles deviennent même amies, la confiance s'établit entr'elles, pour dire encore plus, cette confiance est bien fondée des deux parts; enfin telle est l'équité, qui préside à leurs démarches, que l'Europe n'a rien à redouter de leur formidable union. Il y a trois ans qu'on auroit regardé avec mépris quiconque auroit annoncé cet événement. Il ne falloit néanmoins que deux Ministres pacifiques & sincéres pour le procurer.

La France a fait à peine la paix pour elle

* Horat. Epist. I. Lib. I.

& pour ses Alliez, qu'elle travaille à la rétablir dans le reste de l'Europe. Elle réconcilie l'Espagne & le Portugal, interpose ses bons offices entre les Cours de Berlin & de Manheim, elle fait revivre l'union entre les Magistrats & les Citoyens de Genéve, elle devient Arbitre entre les Génois & les Corses, elle entreprend de réconcilier les Espagnols & les Anglois, l'Empereur & la Porte veulent bien se raporter à elle de leurs différends. Que ce rôle paroîtroit grand aux yeux d'un vrai Philosophe ! La France belliqueuse & conquérante étoit moins admirée, qu'enviée & que haïe. Egalement guerriére aujourd'hui, mais moins ambitieuse, on la respecte sans la craindre; elle éloigne ses Frontiéres sans que personne songe à s'y oposer; son crédit augmente, & elle ne s'en sert que pour donner plus de poids à ses conseils pacifiques; elle force les Politiques les plus soupçonneux d'avouer que ses vûës sont droites, & sa conduite nette; elle devient en quelque sorte la Confidente de toutes les autres Puissances. Il est à souhaiter pour sa gloire & pour ses intérêts qu'elle ne s'écarte jamais de ces maximes.

Ce qui se passe en Espagne n'est pas moins étrange. Jusqu'ici elle aportoit une attention extrême à ne pas desobliger le moins du monde les Puissances Maritimes. Aujourd'hui ces Puissances se croyent lézées par elle, elles s'en plaignent depuis long-tems, on publie même qu'elles se mettent enfin en état d'oposer la force à la force, & l'Es-

pagne, tranquille & sans inquiétudes sur les suites de ses démarches ; se contente de les justifier par des raisons, ou de les réparer par des offres de satisfaction, sans paroître craindre qu'on l'attaque. Bien plus, elle a beau ne faire aucun mouvement capable d'inquiéter ses Voisins. Telle est la force du puissant Génie qui la gouverne, qu'on le soupçonne de vûës profondes & dangereuses, lors même qu'il agit peut-être de la maniere la plus simple. J'aurois tort de ne vous pas faire observer un phénoméne, que l'Avant-coureur, Gazette Françoise, qui s'imprime à Francfort, a raporté cette année-ci assez au long. On a vû à Madrid un Théologien Espagnol écrire avec beaucoup de liberté sur la Religion Catholique. On dit que la Cour lui a aplaudi. On n'aprend point que l'Inquisition ait chagriné ce hardi Docteur. Je n'ai traité cette affaire-là que de phénoméne. Le nom de prodige ne lui auroit-il pas mieux convenu ? Je ne dis rien de la nomination du jeune Infant au Cardinalat. Elle a des exemples dans l'ancienne Histoire, & d'ailleurs elle n'est pas aussi étonnante que la prétention du Roi de Portugal, qui, après avoir fait faire tant de Cardinaux, sans se tenir fort obligé au saint Siége de leur promotion, demande encore que le Cardinalat devienne héréditaire dans la Royale Maison de Bragance.

Ce que j'ai dit de l'Espagne se joint naturellemement aux troubles de l'Isle de Corse. Les avantures du Baron de Neuhoff seront

luës de la Postérité avec le plaisir que cause tout ce qui étonne. Quoique sa noblesse soit bonne & que sa fortune fût assez proportionnée à sa condition, il y avoit bien loin de-là à une Couronne. Il y arrive néanmoins, & par quelles voyes ? Vous aurez pû le lire il y a deux ans dans divers articles de l'Avantcoureur. Successivement Officier & Courtisan, riche & pauvre tour à tour, tantôt marié & tantôt galant de profession, servant aujourd'hui dans les Troupes de France & demain dans celles d'Espagne, passant ensuite de Royaumes en Royaumes, cherchant partout la Fortune, & la manquant toujours. Enfin il aborde à Tunis & de-là dans l'Isle de Corse. Il y porte aux Mécontens des habits, des vivres, des munitions de guerre, de l'argent, & bien-tôt après avoir été leur Bienfacteur & ensuite leur Général, il devient leur Roi par le choix libre qu'ils font de lui. Pour juger quel Ennemi les Génois ont trouvé en sa Personne, il ne faut que considérer leurs démarches à son égard. Ils recherchent sa vie passée avec la curiosité la plus vive, ils lancent contre lui le Placard le plus sanglant, ils mettent sa tête à un haut prix, & leur haine infatigable le suit par-tout & lui suscite mille embarras. Exposé à tant de dangers de leur part, sa conduite envers les Corses est aussi vigoureuse & aussi hardie que s'il étoit bien affermi sur le Thrône, & il ose faire mourir quelques-uns de leurs Chefs par la voïe de la Justice, tandis qu'il se vange de quelques

autres par le fer & par le feu. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces coups d'autorité ne lui alienent pas les autres Grands de Corse. Toujours inquiets, divisés, vindicatifs, féroces sous les Gouvernemens précédens, ils deviennent sous le sien paisibles & dociles, & l'humanité s'établit parmi eux avec la justice & le bon ordre. Une autre chose fort digne de remarque; c'est le secret impénétrable, dont le Baron de Neuhoff a sçu enveloper toutes ses démarches depuis le premier jour de son entrée dans l'Isle de Corse; jusques-là qu'encore aujourd'hui on ignore s'il y est, & d'où il tire les secours qu'il y fait parvenir de tems en tems.

Deux autres évenemens fort singuliers, c'est l'extinction de la Maison de Medicis & celle de la Maison de Ketler. Toutes deux reconnues pour souveraines dans la même année du seiziéme siécle se sont éteintes dans la même année du dix-huitiéme, après avoir donné à leurs Etats le même nombre de Princes. Le titre d'Altesse Royale fut accordé aux Médicis, & ils le méritoient par la sagesse de leur Gouvernement, par la splendeur de leur Cour, par leur amour pour les Sciences & pour les Arts, & par la magnificence avec laquelle ils gratifierent les grands Talens.

La maniére dont ces Maisons ont été remplacées n'est pas moins remarquable. Mais je m'aperçois que je ne puis tout renfermer dans une même lettre. J'aime mieux m'interrompre ici, & vous assûrer de nouveau de mon amitié.



LETTRE TROISIEME.

SI je ne me trompe, Monsieur, j'en étois demeuré à la maniére, dont les Maisons de Médicis & de Ketler ont été remplacées dans le Grand Duché de Toscane & dans les Duchés de Courlande & Semigalle, & je mettois ces deux évenemens au nombre de ceux qui tiendront une place considérable dans l'Histoire de notre Siécle. Le sort des Duchés de Lorraine & de Bar mérite également votre attention. Déja c'est une chose assez singuliére qu'un Roi de Pologne vienne regner dans des Etats, avec les Souverains desquels il n'avoit pas la moindre liaison, ni affinité, & peut-être devrois-je encore plus m'étonner de ce que, même avec tant de générosité, de bonté, de modération, ce Prince a pû engager les Lorrains à lui transporter l'amour & le dévouement, qu'ils avoient pour l'ancienne Maison Ducale. Que le Duc de Lorraine ait sacrifié ses Etats héréditaires au rétablissement de la Paix, c'est une autre chose qu'on ne peut assez admirer. Mais passons sur ces circonstances. Le Roi Stanislas venant à manquer, les Duchés de Lorraine & de Bar, réversibles à la France, demeurent pour toujours réünis à la Couronne. Par-là la Monarchie Françoise recule ses Frontiéres de

quarante lieues dans l'Empire, elle devient maîtresse de tout ce qui est entre la Queitsch, la Saar & la Moselle, elle s'ouvre un chemin vers le Palatinat, elle devient voisine des Electorats de Treves & de Mayence. Elle peut assembler ses Forces en Lorraine, & y placer ses Magasins, & elle y trouve des Quartiers d'hiver pour une Armée. Ces avantages la mettent en état d'attaquer l'Empire avant qu'il puisse mettre ses Troupes en campagne, & de plus ces deux Duchés fourniront à la France vingt-cinq mille Hommes de bonnes Troupes entretenuës. Ce n'est pas tout, La France, ci-devant ouverte de ce côté-là, la garnira de Forteresses, & s'y formera une barriere impénétrable, ainsi qu'elle a fait en Flandre. Voilà ce qu'on disoit il y a environ quarante ans *, & ce qu'on répétoit encore l'année passée à Londres. On ne le dit plus aujourd'hui, & pourquoi ? C'est sans doute qu'on estime pouvoir se reposer de la tranquillité de l'Allemagne sur la sagesse de l'Empereur & sur la modération du Roi de France. J'avouë que cette opinion est bien fondée, & je m'étonne cependant qu'elle soit si générale. Les Politiques sont d'ordinaire plus soupçonneux.

Les conquêtes que la Russie a faites sur les Turcs & sur les Tartares, & les victoires qu'elle a remportées sur eux, ont de-

* Voyez State Tracts of King William the 3. d. Vol. 3. pag. 151.

quoi

quoi étonner les Conquérans & les Vainqueurs mêmes, quelques braves qu'ils puissent être naturellement, & ils ne sçauroient trop admirer la prudence des Souverains, qui les gouvernent depuis trente ans. Ils lui sont redevables de toute leur gloire. Si Pierre * le Grand & l'Impératrice Régnante n'avoient pas attiré en Moscovie les Arts, les Sciences, le Commerce, l'Art Militaire, que seroit-ce que cet Empire ? Tout vaste & tout-puissant qu'il est, on le verroit tour à tour craindre les Tartares & s'en faire craindre, & il seroit encore compté presque pour rien, lorsqu'il s'agiroit des affaires générales de l'Europe. Maintenant il connoît ses forces & il en profite. Voici ce qu'un Politique en écrivoit il y a deux ou trois ans.

» Un Commerce, qui s'étend jusqu'à la » Chine, & qui peut facilement procurer en » un tems beaucoup plus court les den- » rées, que les autres Peuples ne tirent de » l'Orient que par de longues & pénibles » navigations, un tel Commerce peut deve- » nir dans peu plus florissant que celui d'au- » cune autre Nation. Un Païs, presque » aussi étendu que les Etats de tous les au- » tres Princes de l'Europe réünis, fournit un » grand nombre d'hommes, & s'il ne lui » en faut que peu à proportion de son éten-

* Examen du Problême si les progrès de la Russie sont plus à craindre pour l'équilibre de l'Europe, que ceux de la France.

» due pour se garder, il est clair qu'il peut
» envoyer dehors des Armées formidables
» par leur nombre. C'est-là le cas des Mos-
» covites. A l'abri de l'insulte de plusieurs
» côtés, le peu de monde, qui leur est né-
» cessaire pour la garde de leurs Frontiéres
» leur en laisse une multitude prodigieuse,
» pour agir là où les apelle la volonté de
» leur Souverain. Ci-devant, cette multi-
» tude, qui auroit été une multitude d'hom-
» mes peu aguerris, n'auroit pas été redou-
» table. Mais aujourd'hui l'Art Militaire
» y est autant cultivé qu'aucun autre, & on
» doit attendre à l'avenir une conduite &
» d'autres qualités propres à vaincre d'une
» Nation, qui auroit pû autrefois accabler
» par son nombre, si elle eût été seulement
» capable de former des projets. Jugeons
» de l'avenir par le passé. Combien la Rus-
» sie n'a-t'elle pas gagné depuis trente ans?
» Elle n'est plus ce qu'elle étoit. Ce n'est
» pas tout dire, que de dire qu'elle est amé-
» liorée de moitié. Cependant quel ac-
» croissement n'est-elle pas capable de rece-
» voir, & ne recevra-t'elle pas probablement
» d'ici à cinquante ans?»

Ces prédictions se vérifient de jour en jour, & d'un coin de l'Europe, qui du tems de nos Peres n'étoit guéres connu que des Voyageurs & de quelques Négocians, la Russie influe aujourd'hui sur les affaires de l'Europe & de l'Asie, & elle se rend respectable aux autres Nations par le succès de ses Armes & les progrès de son Commerce.

Il y a trois ou quatre ans que la situation des Puissances Maritimes attiroit sur elles l'attention de toute l'Europe. La neutralité, qu'elles gardoient alors, favorisoit leur Navigation & leur Commerce, & faisoit croire généralement qu'elles auroient la gloire de terminer la guerre par leur médiation. On fait ce qui en est arrivé. Maintenant elles paroissent ne plus songer qu'à deux choses principales, à faire cesser les courses des Gardes-Côtes Espagnols sur leurs Vaisseaux; & à procurer un accommodement amiable entre S. M. Pruss. & S. A. El. Pal. touchant la succession de Bergue & de Juliers, avant qu'elle vienne à être ouverte.

Je ne vois rien de fort frapant dans la situation des autres Etats de l'Europe. La Suéde & le Dannemarc s'occupent paisiblement du loüable soin de faire fleurir plus que jamais leur Commerce, & d'établir des Manufactures qui mettent leurs Sujets en état de se passer en partie des Etrangers. La Pologne n'aspire qu'à se remettre par une paix tranquille des pertes, que lui ont causées successivement la guerre, les pluyes, les inondations & les maladies. Le Roi de Sardaigne, comblé de gloire par ses exploits, semble ne chercher aujourd'hui que celle de s'assûrer la possession des Territoires, qui lui ont été cédés, & de procurer à ses Etats le repos & l'abondance. La République de Venise ne joüeroit aucun rolle dans les affaires générales, si ce n'étoit qu'on l'invite à prendre part à la guerre contre les Turcs,

& que les Turcs affectent de paroître se soucier peu de ce qu'elle fera. La Cour de Rome ne fait de bruit que par ses différens avec trois ou quatre Princes Catholiques.

Ce leger craïon étoit nécessaire pour marquer la liaison des faits, dont je vous entretiendrai dans la suite, avec ce qui les a précédés. Passons à présent aux évenemens de la Guerre. Vous aurez sans doute déja lû dans l'Avant-Coureur le détail de la levée du siége mis devant Oczakow par une Armée de quatre-vingt mille tant Turcs que Tartares. Il est certain que celui qui la commandoit, s'apelle Gentzi Aly Bacha. Cependant j'ai vû depuis peu des lettres de Vienne & même de Petersbourg, qui veulent qu'elle ait été sous les ordres du Comte de Bonneval, aujourd'hui Osman Bacha, & que le Grand-Seigneur s'y soit trouvé en personne. Imagination toute pure! Sa Hautesse étoit alors à Constantinople, & Osman Bacha étoit allé conférer à Andrinople avec le Grand-Vizir. Ce n'est pas la premiere fois depuis un an que les nouvelles ont ainsi multiplié ce Général.

Au reste son nom me rapelle un autre Osman Bacha non moins célébre, qui vient de mourir à Tetuan. L'Abbé Regnier des Marais parloit ainsi du Danube. Ce Fleuve,

. . . tour-à-tour Catholique,
Calviniste, Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Voilà le Duc de Ripperda, ou Ofman Bacha, né d'une Famille noble dans la Province de Groeningen, il fut d'abord Catholique, servit sa Patrie en qualité de Colonel d'Infanterie, embrassa la Réformation, & fut envoyé Ambassadeur de L. H. P. en Espagne. Après y avoir exercé quelque tems cet Emploi, il quitta le service de ses Maîtres & redevint Catholique. Il s'attacha d'abord à établir quelques Manufactures en Espagne. Son génie pour les affaires le fit considérer à la Cour. Elle se servit de lui avec succès dans la négociation de Vienne. Elle le combla de bienfaits & d'honneurs, & on le vit tout-à-coup Grand de la premiére Classe & premier Ministre. Il joüit quelque tems de sa fortune avec beaucoup de réputation; mais son penchant pour l'intrigue causa sa disgrace. Il fut renfermé dans le Château de Ségovie, d'où il trouva le secret de se sauver. Il passa en Angleterre & de-là en Hollande. Un Ambassadeur de Maroc, qui arriva à la Haye, réveilla par ses discours l'ambition du Duc de Ripperda, & on aprit peu après avec étonnement qu'il étoit parti pour l'Afrique.

Il fut reçû à Maroc avec les marques de la distinction la plus flateuse. Ses projets furent goutés du Roi, qui l'honora de la faveur la plus éclatante. Il crut qu'il ne lui manquoit pour assûrer sa fortune, que

de se faire Mahométan. Il le devint & reçut le nom d'Osman Bacha. Lorsque les Espagnols allerent en Afrique, il commanda une partie considérable de l'Armée des Maures, & il se distingua par sa prudence & par sa valeur dans le combat, où ils furent défaits. Ses services furent moins sensibles au Roi Africain que la disgrace de son Armée. Osman, accusé par Azari, un des Généraux du premier rang, fut renfermé avec ses Femmes & un seul Domestique dans un Château inaccessible. Le Roi l'en fit sortir peu de tems après.

Osman de retour à Maroc, demeura tranquille dans sa maison, sans paroître à la Cour, à moins que des ordres exprès ne l'y apellassent. Cette conduite étoit l'effet d'une profonde dissimulation & d'une politique fort sensée. Il avoit conçû que la haine d'Azari & la jalousie des Grands ne lui donneroient point de relâche, & que tôt ou tard un Etranger, sans autre suport que celui de l'utilité qu'il pouvoit procurer par ses conseils, succomberoit sous le crédit & la malignité de ses Ennemis. Il lui importoit de s'assûrer pleinement de la confiance du Roi, en le guérissant des soupçons qu'il pouvoit garder. Il lui convenoit aussi de gagner l'esprit & le cœur du Peuple, parce que sa faveur est d'un grand poids parmi une Nation aussi remuante que les Maures. Rien ne pouvoit mieux le conduire à ces deux fins qu'une grande affectation de zéle pour la Religion de l'Etat. Il joüa ce rôle avec un

succès, qui lui inspira de nouveaux desseins & de grandes espérances.

Il avoit reconnu dans les Maures avec assez d'ignorance beaucoup de ce tour d'esprit, qui fait qu'on se prend d'amour pour tout ce qui se présente sous le titre de Religion. Là-dessus il bâtit un nouveau Systême. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes. On leur fit un accueil, qui lui promettoit qu'elles s'accréditeroient aisément. Elles n'avoient effectivement rien de trop choquant pour les Maures ni pour les Juifs, qui sont en grand nombre à Maroc. Il parloit avec plus d'éloges de Mahomet que les Musulmans eux-mêmes. Il loüoit Moïse, David, Elie. Il parloit avec respect de Jesus-Christ. Il prétendoit seulement que Juifs, Chrétiens, Mahométans avoient été jusqu'ici dans une erreur presque égale. Selon lui, les Chrétiens attribuoient trop à Jesus-Christ, les Mahométans exageroient en faveur de leur Prophéte, & les Juifs faisoient injure à l'un & à l'autre, en les considérant comme les Destructeurs de la Religion Mosaïque. Il enseignoit que le Messie étoit encore à venir. David, Elie, les autres Prophétes, Saint Jean-Baptiste, Jesus-Christ même, Mahomet, c'étoient autant de Précurseurs, qui avoient annoncé anciennement ce Messie. Il ajoutoit que c'étoit faute de s'entendre que les Chrétiens & les Mahométans ne s'accordoient pas avec les Juifs, lorsqu'ils devroient se réünir tous dans les mêmes désirs & dans les mêmes espérances. Il expli-

quoit en faveur de sa Doctrine divers passages de l'Evangile & de l'Alcoran.

Vous allez voir, Monsieur, ce qu'auroit pû faire un tel homme, s'il avoit eu moins d'ambition, ou qu'il eût employé ses talens à de bonnes choses. On l'écoute paisiblement. Les Amateurs de la Nouveauté se laissent persuader. Les Esprits-forts rient de ses discours, & le Roi, qui ne se défie point d'un Etranger, foible & enfermé dans sa capitale, prend plaisir lui-même à le faire raisonner sur ces principes.

Malheureusement pour eux, ce Roi vint à mourir : ses fils se disputerent sa Couronne ; celui des deux à qui Osman s'attacha fut chassé par l'autre, celui-ci rejetta les offres de services d'Osman, & les Peuples n'eurent plus le loisir de songer au nouveau Systême. C'est ainsi qu'il tomba insensiblement. Osman de son côté fut trop heureux de pouvoir mener sans crainte une vie privée à Tetuan dans son Serail, & c'est-là qu'il est mort depuis peu avec des biens fort médiocres.

Quelle vie & quelle fin pour un homme de cette naissance & de ce mérite ! Cependant je trouve sa conduite encore moins odieuse que celle de certain Ecrivain, qui a mis depuis peu au jour un parallele * im-

* Il est intitulé *La Religion Muhammedane comparée à la Païenne de l'*Indostan *par Ali Ebn Omar, Moslem. Epître à Cinkna Bramin de* Visapour *traduite de l'Arabe.*

pio-

pie entre le Mahometisme & le Paganisme. Osman du moins n'avoit abjuré le Christianisme que pour mettre sa vie & sa fortune en sûreté, & de plus il conservoit dans son égarement les aparences du respect pour Jesus-Christ. L'Ecrivain, dont je parle, de gaïeté de cœur & sans intérêt, sous les noms de Kiotua, Wistnou, Vedam, attaque Dieu, Moïse, la Bible avec l'insolence la plus effrenée qui fut jamais. J'aime mieux vous envoyer le Livre que d'en prendre des extraits. Vous en jugerez par vous-même.

On y a joint un autre Ouvrage,* qui d'abord révolte moins, & qui au fonds est de la même espéce précisément. En voici le titre traduit de l'Anglois : *La Religion Chrétienne ne différe point de la Religion Naturelle.* On prétend y faire voir que le but de l'Evangile est de rétablir les hommes dans cet heureux & innocent état, où Adam se trouva au sortir des mains de Dieu. Mais comment croyez-vous, Monsieur, qu'on s'y prenne, pour démontrer cette Thèse? On établit que l'ambition & l'avarice ont éteint la Démocratie parfaite parmi les Nations, qu'on apelle policées; que cette Démocratie pure consiste à rendre tout commun entre les hommes, & à ne laisser entr'eux aucune sorte d'inégalité, ni de partage; que par conséquent les Femmes & les Enfans ne doivent avoir

* Sermon prêché dans la grande Assemblée des Quakers de Londres, par le fameux Frere E. Elwall, dit l'Inspiré. Traduit de l'Anglois.

d'autres Maris ni d'autres Peres que la République même ; que l'usufruit de tout apartient au premier occupant ; que c'est-là ce que Jesus-Christ exige de nous ; que c'est dans cette vûë qu'il s'est incarné & qu'il est mort.

Je le vois bien, vous frémissez d'horreur à ces mots, vous ne me croïez pas, vous pensez vous-même à rêver en lisant un tel extrait d'un Livre fait dans un Etat Chrétien, il vous paroît impossible qu'on en ait toléré l'impression, puisqu'il attaque tout à la fois la Religion & l'Etat. Ne vous en raportez qu'à vos propres yeux, & lisez l'Ouvrage même. Vous verrez combien d'impiétez je n'ai pas voulu relever. Je n'ai rien dit par exemple de celle-ci. » Dieu ne peut pas » faire que du vin soit du sang, ou qu'une » mie de pain soit un homme, ni qu'une » grosse balle de cent livres puisse être divi- » sée en trois balles, dont chacune ait la » même dimension & la même pesanteur » que la grosse, que ces trois ensemble ne » pésent ensuite que cent livres, & qu'elles » ne soient qu'une seule balle. Quel étran- » ge galimatias « ! Combien d'autres choses aussi choquantes n'aurois-je pas pû tirer du soit-disant Sermon d'un Quaker ?

Mais il est tems que je ferme cette lettre. Les affaires de Hongrie m'ont conduit insensiblement à celles du Comte de Bonneval ; celles-ci m'ont rapellé les avantures du Fameux Duc de Ripperda : le sistême de ce dernier m'a fait songer à un ou deux au-

tres de même trempe, peut-être ces idées-là s'acrocheroient-elles encore avec d'autres, qui allongeroient trop ma lettre, & qui me méneroient je ne sais où. Il vaut mieux que je finisse brusquement en vous assûrant que je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

P. S. On vient de me donner une épitaphe, qui est dans une Eglise d'Amiens. Elle est curieuse par le Jargon Picard, qui y régne. Vous en rirez.

Sous moi Pierre
Chy gît Pierre
De Mouchy,
Qui fut chy
Mort bouté.
Sa bonté.
Dieu lui fasse
Voir en face.
S'Epouzée,
Qui est pouzée
Chy emprés,
Qui aprés
Trépassa,
Et passa
De che Monde,
Dieu l'amende.

Tant véquirent,
Qu'ils acquirent
Onze Enfans,
Bruns, blonds, blancs,
Or sont morts
Tous chés corps,
Qui pourrissent,
Vers nourrissent,
Et attendent
Qu'ils reprendent,
Sous chés Lames,
Corps & ames,
Pour aller,
Et voler
Au Saint Lieu,
Que doint Dieu.

LETTRE QUATRIEME.

SI votre caractére & notre amitié, Monsieur, ne bannissoient pas de notre commerce les complimens ordinaires, c'est avec joye que je vous en ferois sur votre derniere lettre. Aussi-bien que puis-je vous mander en retour ? Il faut l'avouer, vous autres Allemans avez sur nous des avantages infinis. Vous avez trente Gazettes contre nous une, vous raisonnez hardiment sur les nouvelles, vous publiez vos raisonnemens, ils arrivent au Public sans passer par les mains des Inquisiteurs de l'Etat. Par-là vous parvenez à une connoissance plus distincte & plus exacte des affaires générales de l'Europe. La même liberté favorise chez vous l'accroissement des Sciences. Votre Politique, tout à la fois simple & noble, grave & hardie, ne craint rien des divers sistêmes de Religion & de Philosophie. Elle voit sans inquiétude paroître tour à tour des Livres favorables aux Droits de l'Empereur, d'autres favorables à ceux de l'Empire, d'autres en faveur des Electeurs, d'autres pour les Princes, d'autres pour les Comtes, ou pour les Barons immédiats. Ce qu'il y a de plus, le succès justifie sa tranquilité.

Vous le savez, il n'en est pas de même parmi nous, & quand j'y songe bien, peut-être n'a-t'on pas tort. Notre Nation, vive

& ardente, se passionne aisément & fortement pour ou contre toute nouveauté un peu remarquable, qui se présente. L'affaire de la Constitution en fournit une preuve, qui n'est que trop bonne. Que feront donc ceux qui nous gouvernent ? Ce qu'ils font. Attention, vigilance, défiance, sévérité, ils auront recours à tout, & il n'y aura rien de trop pour conserver le repos public.

Cependant les bons & les grands esprits, qui ne sont pas plus rares ici que chez vous, gênez par une rigueur si nécessaire, négligent la plûpart les Sciences qu'ils auroient pû perfectionner, & se réduisent à des Ouvrages, pour lesquels de moindres talens auroient suffi. C'est ainsi que la Mothe Houdart, qui auroit pû être un excellent Philosophe & embellir la Philosophie par la netteté de sa maniere de concevoir & par la beauté de son esprit, est devenu & est demeuré un Poëte, fort loüable à la vérité, mais beaucoup moins que s'il avoit travaillé dans le genre, pour lequel la Nature l'avoit fait. Les diverses parties de la Physique & des Mathématiques sont seules à l'abri des soupçons du Ministére, & la liberté dont elles jouissent, les fait fleurir. Mais quoi ! Pouvons-nous être tous Physiciens, ou Mathématiciens ?

Voici donc, mon Cher, comme nous autres Ignorans traînons notre misérable vie, nos affaires & nos devoirs mis à part. Nous dormons la grasse matinée. Nous allons au Caffé. Nous donnons à dîner à quelque

Ami, ou bien c'est lui qui nous traite. Nous passons de la Table au Spectacle, & du Spectacle à quelque assemblée de jeu. Nous parlons en un jour à trente personnes. On s'entretient pêle-mêle de Politique, de Vers, de Romans, de Comédies, de bruits de la Cour & de la ville, de nouvelles de Théâtres, des brouilleries des Constitutionnaires & des Apellans, d'avantures de Galanterie: On se retire bien fatigué des travaux d'une journée si laborieuse. On soupe pourtant d'assez bon cœur, & on s'endort fort tard en lisant quelques Ouvrages à la mode.

Vous voyez par ce détail, encore mieux que par ma premiere lettre, que vous ne devez attendre de moi rien de fort grave. Mais tant mieux pour vous. Vos occupations littéraires & vos affaires domestiques n'ont rien de trop gai. Je m'imagine vous voir avec l'air un peu austére, qu'elles vous auront sans doute donné. Je gagerois presque, que malgré votre gaïeté naturelle, vous figureriez à merveille dans une de nos plus sérieuses Assemblées, & qu'on vous y regarderoit comme une espéce de Caton. Soyez seulement plus sage que lui. Vous vous souvenez qu'étant aux Jeux Floraux, il se retira tout à coup au travers de la Foule des Spectateurs. Il insultoit par cette démarche à leur goût, & il se privoit d'un plaisir, auquel peut-être, il auroit pû se prêter, pour avoir le plaisir orgueilleux & incivil de se distinguer de ses Citoyens. Encore un coup, n'allez pas faire de même. Je tâche de m'é-

lever à votre gravité ; abaissez-vous à mes contes.

Je recommence à l'adroite Demoiselle Carton. J'ai une idée confuse d'avoir lû jadis dans Suétone qu'Auguste prétendoit n'avoir affaire aux principales Dames de Rome, que pour tirer d'elles les secrets les plus importans pour l'Etat. Ses plaisirs servoient ainsi à sa politique. La chaste Carton au contraire fait servir à la sienne l'abstinence des plaisirs, & elle arrache par sa cruauté la confidence, que ses charmes, ni peut-être même ses faveurs, n'auroient jamais obtenuë. Il est vrai que les Francs-Maçons affectent de publier que cette nouvelle Dalila a été trompée comme l'ancienne, & qu'on ne lui a pas découvert le mot de l'énigme. Il se pourroit bien qu'ils dissent vrai. Cependant leur inquiétude marquée & leurs conférences secrettes, semblent dire qu'ils se flattent trop à cet égard, & que les plus sages d'entr'eux le sentent.

Eh ! pourquoi en effet le secret de cette Société ne s'échaperoit-il pas à la fin comme celui de tant d'autres ? Persuadé qu'il ne cache rien de criminel, je crois aussi qu'il n'a rien de plus sacré que les Mystéres de l'Egypte, ni que ceux d'Eleusine, ou de l'Antre de Trophonius, que la Religion ne put cependant dérober toujours à la curiosité du Public. Voici donc mon avis. Que les Francs-Maçons se félicitent de ce qu'une confraternité aussi nombreuse que la leur, a pû exercer & lasser pendant deux Siécles

l'attention des Souverains de l'Angleterre ! Cette circonstance honore leur Ordre. Mais en même-tems qu'ils se consolent d'être découverts. Pour moi, ce qui me fâche de ceci, c'est qu'un secret, si long-tems en sûreté entre les mains des Anglois, ait si peu duré entre les nôtres.

Il y a une autre avanture, qui fait du bruit parmi nous. Je ne sais si on vous a mandé l'affaire du Chevalier de la Roche-Courbon & de Mademoiselle de Moras. La Demoiselle a beaucoup de jeunesse, de la beauté de reste, encore plus d'esprit & de sentimens, & par-dessus le tout quelques millions de bien. Le Chevalier n'est que fort noble, fort brave; poli au dernier point, spirituel & savant de même, fait d'une maniere à tenter une Dévote & à la rendre excusable. Ce seroit un Cavalier parfait, s'il avoit du bien. Tel qu'il est, il ne déplut pas à Mademoiselle de Moras, à qui il donnoit des leçons d'Histoire dans le Convent de Cherchemidy, où elle étoit Pensionnaire. Le Maître & la Disciple se charmérent réciproquement, & renouvellérent la tendre scène d'Abélard & d'Héloïse. Le Chevalier allarmé des suites se retira dans ses terres au fond du Poitou, & la Demoiselle l'y suivit quelques mois après. On a voulu dire que les deux Meres connivoient aux entreprises des deux Amans; c'est ce que je ne garantis pas. On dit aussi que Madame de la Roche-Courbon reçut fort bien Mademoiselle de Moras; rien de plus naturel.

Le Chevalier de son côté prétend qu'il manda d'abord à Madame de Moras ce qu'étoit devenuë sa Fille. Il ajoute qu'il se conduisit avec cette jeune Personne, avant leur mariage, de la même maniere que si elle avoit été sa Sœur, & il est vrai qu'elle s'exprime comme lui. Mais ce mariage même est dans notre Jurisprudence un nouveau crime ajouté à celui de rapt, ou de séduction, parce qu'il a été contracté clandestinement, & la clandestinité rend le mariage nul. Quoiqu'il en soit, les Parens paternels, insensibles à tant de mérite & à tant d'amour des deux côtez, ont mis la Puissance Roïale du leur. Le Chevalier averti à tems s'est retiré en Angleterre. La Demoiselle a été ramenée dans un Convent voisin de Paris. Sa Fille de chambre, Compagne de sa fuite, prise avec elle, a été mise en prison, & Madame de la Roche-Courbon vient d'avoir un pareil sort, aussi-bien que le Prêtre qui a fait le mariage. O! richesses, richesses, combien vous faites former de vœux, & combien cependant de maux vous causez! Mademoiselle de Moras moins riche auroit été plus heureuse, & rien n'auroit empêché qu'elle ne contractât un mariage légitime avec son cher Chevalier.

Au reste cet enlévement n'a pas tardé à être suivi d'un autre. Il y avoit ici une Fille de qualité, qui, bien que majeure, n'avoit jamais pû obtenir que la Dame sa Mere consentît à la marier. Ce n'étoit pas qu'il ne se fût présenté assez de Partis sortables. Mais

Daigne encore lui donner ?
Quel desordre plus funeste ?
De la clémence céleste
Ne ressent-il les bienfaits,
Que pour mettre avec usure
La détestable mesure
A ses indignes forfaits ?

* * *

Celui chez qui la richesse
Tient lieu du solide honneur,
Et qui dans sa douce yvresse
Fait consister son bonheur,
De son seul repos prodigue,
Sans relâche se fatigue
Dans d'inutiles travaux,
Cherchant par mille Cabales,
Par cent rusés infernales
A suplanter ses Rivaux.

* * *

Envain le sort les moissonne,
Au sein de la vanité ;
Ces coups n'ont rien dont s'étonne
Sa fausse sécurité ;
Vers les flateuses chimeres
De ces grandeurs passageres.
On le voit encore courir.
Où l'engage donc son faste ?
Dans ses desseins toujours vaste ;
Croit-il ne jamais mourir ?

*

* *

Penſe-t'il que le grand nombre
D'infames Adulateurs,
Que l'attrait d'une vaine ombre
Rendoit ſes Adorateurs ;
Que cette ſplendeur, ce faîte,
Pourront ſouſtraire ſa tête
Au Ciel qui nous juge tous ;
Non, ſon ſéjour ſur la Terre ;
Du formidable Tonnerre
Ne fait que hâter les coups.

*

* *

L'Air ſiffle ; le Foudre horrible
Frappe ces ambitieux.
Moment funeſte, terrible,
Qui leur déſille les yeux !
Je vois les ſombres ténébres,
Des grandes campagnes funébres,
Fuir devant la Verité
Qui montre, non plus ſes charmes,
Mais les redoutables armes
Du Ciel contre eux irrité.

*

* *

Où ſont de leurs cœurs perfides
Les tumultueux projets ?
Conſternez, pâles, timides,
Ils condamnent leurs forfaits.
L'éclat pompeux de leur vie

Leur paroît une folie.
Mais, ô regrets superflus !
Semblable à l'eau fugitive,
Qui s'éloigne de la Rive;
Le passé ne revient plus.

*
* *

Ils vécurent ces grands Hommes:
Puissions-nous en profiter:
Ce qu'ils furent nous le sommes,
Et n'allons point nous flater.
Frapés de leurs destinées,
Ne comptons de nos années
Les jours que par nos bienfaits,
Et que l'Astre de lumiére,
Recommençant sa carriére,
Nous retrouve plus parfaits.

Je suis, Monsieur ....

A Paris, ce 26. Décembre 1737.



LETTRE CINQUIEME.

JE vous remercie, Monsieur, de la jolie lettre, que vous avez bien voulu m'écrire. Vos raisonnemens & vos nouvelles ont également plû à mes Amis d'ici, & c'est déja une preuve que la Sagesse Allemande, pour être grave, n'est pas aussi sévére que

vous feignez de le croire, & qu'elle se prête avec joye à un badinage ingénieux. Mais à propos, de quoi vous avisez-vous de vous ranger dans la classe des Ignorans? Pour vous punir d'une modestie si outrée, je devrois ne vous pas dire cette fois-ci un seul mot de Sciences. Mais je ne puis me résoudre à prendre une vengeance si cruelle.

Je vous dirai donc qu'il s'imprime actuellement à Genêve en trois Tomes *in quarto* un Livre, qui sera fort de votre goût. Comme vous le sçavez fort bien, diverses choses rendent obscure la Philosophie du Chevalier Newton, la sublimité des matiéres qu'il traite, la multitude des idées, la fécondité des propositions, l'extrême briéveté du stile, & l'omission fréquente de quantité de propositions, desquelles dépendent la liaison & l'intelligence des démonstrations. Les RR. PP. Thomas le Seur & François Jacquier, Minimes, y ont remedié par un Ouvrage, que le Sieur Barillot & Fils, Libraires de Genêve, impriment actuellement sous ce titre, ISAACI NEWTONI *Principia Philosophiæ Naturalis Mathematica*. Ces Sçavans Religieux y redonnent au Public ces Principes avec un Commentaire Geometrique. Ils y raportent les propositions, que ce grand Philosophe se contente de supposer. Ils y dévelopent celles de ces propositions qui en renferment beaucoup d'autres, & ils font voir combien d'avantages les diverses parties des Mathématiques en ont déja retirés. Enfin ils y remplissent les vui-

des, qui interrompent la ſuite des propoſitions, & qui empêchent qu'on n'en voye aiſément la liaiſon. Les Libraires de leur côté n'omettent rien, pour que l'édition ſoit excellente. Elle ſera conforme en tout à celle de Londres de 1726. qui eſt la meilleure & qui eſt fort rare.

Voici le titre d'un autre Ouvrage, que ſans doute vous voudrez avoir, *Mechanica, ſive Motus ſcientia analitice expoſita, Auctore* LEONHARDO EULERO *Academiæ Imperialis Scientiarum Membro & Matheſeos Sublimioris Profeſſore.* Il eſt en deux tomes *in quarto* d'une fort belle édition de Peterſbourg. Le ſçavant Profeſſeur le commence par expoſer les propriétés générales du mouvement, & ce qu'on enſeigne de la célérité, de l'eſpace, du tems, & il y démontre que ſelon les loix de la Nature, tout corps une fois en repos doit y demeurer éternellement, & tout corps une fois mû, avancer ſans fin & avec la même vîteſſe ſur une ligne droite, à moins qu'une puiſſance étrangére n'agiſſe ſur ces corps & ne change leur état. Il examine enſuite quel effet chaque puiſſance doit produire ſur un point, ſoit en repos, ſoit déja mû, lorſque ce point eſt libre, c'eſt-à-dire que rien ne l'empêche de s'avancer avec la vîteſſe & ſelon la direction qu'il doit avoir, à en juger par le mouvement qui lui a été imprimé, & par la puiſſance qui le meut. Il recherche pour cet effet ce qui doit arriver premiérement à un corps mû en ligne directe,

&

& secondement à un corps mû en ligne courbe, & il fait voir quelles altérations ce mouvement doit essuyer, selon qu'il se fait, ou dans le vuide, ou dans un espace où il éprouve quelque résistance.

Je ne vous ai parlé encore que du premier Tome de cet Ouvrage, & même d'une maniére trop concise. Mais le départ de la Poste m'oblige de finir tout-à-coup. Je suis.....

Francfort ce 3. Janvier 1738.



LETTRE SIXIEME.

JE sçais bien, Monsieur, que je n'ai pas assez payé votre derniére lettre par celle que je vous écrivis en réponse. Premiérement, j'oubliai de vous y souhaiter une heureuse année, & sans le sçavoir, je pratiquois ainsi ce qui s'est fait le Premier de Janvier à votre Cour, où le Roi a suprimé les Cérémonies ordinaires du nouvel an. *La belle réformation que celle-là, aurez-vous dit! Si elle se soutient, les Grands & les Petits s'épargneront une gêne réciproque, & ce jour ne sera plus signalé par les complimens intéressés, ou perfides, ausquels il donnoit occasion. Ce sera toujours autant de gagné pour la vertu que neuf ou dix heures dérobées au vice.* Fort bien. Cependant vous & moi suivons l'ancienne coutume. Elle est bonne pour les

Amis sincéres, & c'est comme tel que je devois faire & que je fais pour vous les vœux les plus tendres.

Le second oubli est moins coupable. Il ne s'agissoit que d'une nouvelle, qui touche les Francs-Maçons de nos Contrées. La voici enfin. Vous sçaurez avant tout qu'il y a quelques semaines qu'on vit arriver à Heilbron dans le Palatinat un Etranger de bonne mine, qui ne voulut, ni se découvrir à personne, ni faire connoître quels motifs l'engageoient à s'établir-là. Toute petite Ville abonde en gens oisifs, curieux, soupçonneux, fertiles en conjectures. Ces qualités naissent les unes des autres. Chacun tâcha donc de deviner l'énigme, & prétendit l'avoir fait. Elle s'est dévoilée d'elle-même le sept de ce mois. Tout-à-coup une Loge de vingt Francs-Maçons s'est établie dans cette Ville, & les nouveaux Initiés ont déclaré qu'ils s'assembleroient réguliérement deux fois la semaine. Ils assûrent que deux de leurs principales Loix sont de bannir de leurs Assemblées toute médisance, & d'y suprimer toute distinction de rang. Ils ont parmi eux des Jurisconsultes, des Médecins, des Philosophes, des Marchands. Aucune diversité de Religion n'exclut personne de leurs Colleges. Ils ont une bourse commune, destinée à soulager leurs Confreres dans le besoin.

Jusqu'ici tout est loüable. Mais voici ce qui met en campagne nos Politiques. Les nouveaux Associés se sont engagés à ne rien

publier de ce qui se passe dans leurs rendez-vous. Ils y portent des habits d'une façon extraordinaire. Pour comble, ils en ont exclu les Ecclésiastiques & les Dames.

Les Francs-Maçons diroient peut-être qu'ils n'ont imaginé ces airs mystérieux, que pour exciter la curiosité publique & la faire servir à multiplier leurs Loges. Qu'ils ne s'assemblent le soir, que parce qu'alors chacun a plus de loisir. Qu'ils se rendent dans un endroit peu en vûë, afin de s'y réjoüir innocemment & en liberté, & qu'ils ne sont pas les seuls honnêtes-gens, qui n'aiment point que leurs plaisirs les plus vertueux ne soient pas épiés. Que quant à ces habits prétendus étranges, qu'ils portent, ce sont des déguisemens, qui nuisent aussi peu au Public que ceux des Comédiens, ou des Masques dans le Carnaval. Enfin qu'ils n'excluent les Ecclésiastiques, que par respect pour la gravité de leur caractére.

A la bonne heure; mais donner l'exclusion aux Dames, disons-nous ici! Sont-ce donc de nouveaux Orphéotélestes que ces Gens-là? Ils ne m'ont point initié à leurs mystéres, ni fourni leurs moyens de défense. Mais il me semble en avoir trouvé un dans les *Ragguagli del Parnasso* de Boccalini. Ce spirituel Italien raporte dans une * de ses jolies nouvelles que les *Intronati* de Padoue ayant reçû dans leurs Assemblées Académiques Victoire Colonne, Veronique Gam-

* Traiano Boccalini Cent, I. Ragguaglio XXII.

bera, Laurre Terracina & d'autres Dames d'un ſçavoir peu commun, Apollon le trouva fort mauvais, & dit pour ſes raiſons *che gli eſercizii letterarii delle Dame cò Vertuoſi ſomigliauano gli ſcherzi & i giuochi, che tra loro fanno i Cani, i quali dopò brieue tempo tutti finiſcono in montarſi addoſſo l'un l'altro.* Il reprend * ailleurs cette matiére, & ſupoſe que Pœtus Thraſea & Helvidius Priſcus furent accuſés devant Apollon de leur aſſiduité auprès de quelques Dames d'un mérite rare. Ils répondirent qu'ils n'alloient les voir que pour lire avec elles le Traité de Boece *de Conſolatione Philoſophiæ*. Ni ce vertueux motif, ni l'auſtérité reconnuë de leurs mœurs ne purent diſſiper les ſoupçons d'une Divinité ſi éclairée. Apollon dit aux deux Philoſophes que les belles choſes plaiſoient toujours à ceux qui s'y connoiſſoient, que la Morale la plus rigide ne tenoit pas long-tems contre de beaux yeux, que la ſageſſe conſiſtoit à s'en éloigner, que c'étoit l'unique moyen de ſe dérober à la force de leurs charmes. Il y ajouta ces comparaiſons-ci, qui vous plairont davantage dans la Langue de l'Original. *Un voſtro Pari, che fa tanta eſquiſita profeſſione di non volere bruttar la candida veſte della ſua riputazione con le macchie dell'olio delle laſciuie, quanto più può deue fuggire la pericoloſa pratica delle lucerne, eſſendo non ſolo ſomma pazzia, ma inſolentiſſima temerità degna di ſtaffilate in*

* Ibid. Centur. I. Ragguagl. XCIII.

una Bottega, doue un Fabro lauora i chiodi, voler fabbricare la poluere di Archibugio, con speranza di poter poi far credere alle Brigate che non vi si corre periculo alcuno. *

On m'avoüera sans doute que les Francs-Maçons ont bien pû penser comme l'Apollon du Boccalini, c'est-à-dire, se faire les mêmes idées des charmes des Belles, de la difficulté d'y échaper, de la difficulté encore plus grande de persuader le Public qu'ils y ont heureusement réüssi. Partons de ce principe. Quel tort ont-ils en ce cas-là de fuir une familiarité, qui seroit pernicieuse aux Dames & plus à eux? Où est l'Homme assez charitable, ou, si vous voulez, assez crédule, qui se laissât persuader que, mises en sûreté par le secret inviolable de la Société & de ses Loges, elles ont sû se défendre contre les attaques de leurs Confreres, contre leurs propres foiblesses, contre la commodité de l'occasion? Que deviendroient donc les Loges? On y mettroit par-tout le feu, comme on fit à ce Cloître des Cordeliers de Catalogne,

* Ces comparaisons-ci, tout ingénieuses qu'elles sont, ont quelque chose de bas, aussi bien que celle qui précéde, & c'est ce qui fait que je ne les ai point traduites. Rien ne pourroit les faire passer en France. Qu'y diroit-on par exemple d'un Ecrivain, qui compareroit le danger qu'un Homme court avec une belle Dame, à celui d'un Artificier qui travaille à des feux d'artifice dans sa boutique d'un Cloutier? Les autres comparaisons ont encore moins de noblesse.

que la Fontaine a rendus fameux par ses vers, plus encore qu'ils ne le furent par leur châtiment, & Dieu sçait alors ce qu'on diroit de la Maçonnerie Libre. Peut-être en trouveroit-on les membres plus affreux que les Templiers, qui peut-être, à peu de choses près, étoient aussi innocens qu'eux. Un préjugé une fois accrédité dans le monde, s'y soutient par son absurdité même. Plus une chose est incroyable, plus le vulgaire tâche de la croire, & aime à se la persuader, & y réüssit.

Un Anonyme, qui me paroît avoir beaucoup de mérite, vient de m'en fournir une nouvelle preuve par la lettre suivante de Genes, en date du six Juin de l'année derniere, qu'il a bien voulu me communiquer.

» Il est arrivé en cette Ville deux vénérables Vieillards, qui se disent Apôtres, & » qui se vantent d'avoir l'Esprit de Vérité. » Il n'y a personne qui les ait vû entrer, » quoiqu'il y ait une bonne Garde aux Portes. Ils sont habillés d'une maniére si » extraordinaire qu'on n'a rien vû de semblable. Ils vont par la ville nuds pieds & » la tête découverte, en avertissant les Génois que le Ciel est irrité contre eux, que » s'ils ne changent de vie, leur Ville périra » dans trois mois. Cette maniere de parler » leur a été défendue. Mais ils se mocquent » de cette défense, & disent qu'ils sont Prophétes, envoyés de Dieu pour exhorter » les hommes à faire pénitence. On les a » fait mettre en Prison, & les Jesuites de » Bologne les ont visités, pour leur parler

» en diverses Langues ; comme Latine, Hé-
» braïque, Chaldaïque, Grecque & autres.
» Ils sçavent toutes ces Langues. Bien plus,
» le Saint Esprit qui les éclaire, à ce qu'ils
» disent, fait qu'ils sçavent tous ceux qui
» font le bien. Leur vie est austere. Ils ne
» mangent que du pain & ne boivent que de
» l'eau. Les Magistrats leur ayant demandé
» d'où ils venoient, ils ont répondu qu'ils
» venoient de leur ville, qui dépend de Da-
» mas, par l'ordre de Dieu, pour conjurer
» les hommes de prévenir leur ruine par
» une prompte pénitence, ou qu'autrement
» la grandeur de leurs iniquités les feroit
» tomber dans un malheur inévitable. Ils
» se disent âgés de sept cens ans.

» Les Jésuites ayant obtenu la permission
» du Magistrat de la ville de les mener à
» Rome, on les a enchaînés. Mais ils ont
» été bien aises de ce traitement, pour faire
» connoître plus particuliérement leur mis-
» sion. Autrement ils auroient pû se mettre
» en liberté, puisqu'ils ont rompu leurs
» chaînes avec une facilité sans exemple.

» Ils ont fait cette prédiction mémorable.
» *La guerre sera allumée dans tout le Mon-*
» *de en* 1738. *Constantinople sera détruite en*
» 1739. *L'Hérésie sera confondue en* 1740. *Un*
» *autre Personnage sera suscité en* 1742. *L'A-*
» *frique sera brûlée en* 1743. *Un grand tremble-*
» *ment de terre arrivera en* 1745. *Enfin J. C.*
» *viendra juger les Vivans & les Morts en* 1746,
» *& le Monde finira alors.* »

Comme vous voyez, Monsieur, voilà une nouvelle, que mille & mille circonstances détruisent, & que l'évenement a achevé de réfuter. Des Hommes âgés de sept siécles; des Hommes d'une vieillesse si prodigieuse, sans que jamais aucun Voyageur nous ait dit d'eux un seul mot; des Hommes qui parlent toute sorte de Langues; des Hommes qui font des prédictions si intéressantes; des Hommes qui au don de Prophétie joignent celui des miracles; des Hommes qui sçavent le jour, dont Jesus-Christ nous aprend que le Pere s'est réservé la connoissance; de tels Hommes qu'on voit à Genes & à Rome, sans que jamais les Nouvelles publiques ayent daigné nous en parler; que de prodiges tout à la fois! J'oserois pourtant bien parier que cette fable, si elle étoit publique, trouveroit un grand nombre de gens pour la croire, & qu'ils feroient grace à l'extravagance en faveur du merveilleux.

Mais à quoi est-ce que je m'amuse? Combattre sérieusement un conte si ridicule, c'est lui faire trop d'honneur. Passons plûtôt au second tome de la *Mechanica, sive Scientia Motus*, où j'en étois demeuré. Je vous ai dit qu'il s'agissoit dans le premier des mouvemens libres des corps. Il est question dans celui-ci des mouvemens non libres. Monsieur Euler en distingue deux espéces, l'un, qui se fait sur une ligne donnée, & l'autre sur une superficie donnée.

Il

Il démontre premierement qu'un corps, qui n'est dérangé par aucune puissance, soit qu'il se mouve sur une ligne ou sur une superficie donnée, doit conserver un mouvement égal; & que la ligne qu'il décrira sur la superficie, sera la plus courte qui puisse y être décrite. Il marque les loix générales, que les puissances & la résistance observent, soit dans l'accéleration, ou dans le retardement du mouvement, ou dans la pression. De-là il passe à la force centrifuge, que les corps exercent, sans y être obligez par aucune puissance, & qui naît du mouvement curviligne, selon lequel le corps est forcé de se mouvoir. Il examine au long dans les deux chapitres suivans les mouvemens des corps sur une ligne donnée, tant dans le vuide que dans un milieu qui résiste. Il finit par le mouvement sur une superficie donnée, matiére, comme il l'observe lui-même, qui n'a jamais été traitée, & qui par cet endroit seul seroit extrêmement difficile, quand même elle ne le seroit pas, à cause de la nature & des propriétez des solides, qui ne sont pas assez connuës.

Je suis, Monsieur, Votre. . . . .

Francfort ce 7. Janvier 1738.



LETTRE SEPTIEME.

MONSIEUR,

UNe des plus belles choses, que les Anciens ayent dites, c'est que les disgraces consacrent pour ainsi dire les hommes & les rendent vénérables. Ils auroient pû ajoûter que c'est sur-tout pour les Malheureux d'un haut rang qu'on s'attendrit. Mais qui est-ce qui ne le sent pas? Il y a quelques mois par exemple que mille & mille gens blâmoient la conduite du Comte de Seckendorff. Le voici à l'heure qu'il est entre les mains des Juges. Ses anciens services sont connus, & on ne sait quel sera son sort. Dès lors ceux-là mêmes, qui étoient le moins bien disposez en faveur de ce Général, commencent à s'intéresser à ce qui le regarde & à le plaindre, ou du moins ils deviennent curieux de ce qui le touche.

J'ignore, Monsieur, quel parti vous avez pris dans cette affaire, qui semble être aujourd'hui celle de toute l'Allemagne. Mais j'ai sujet de croire que vous serez bien-aise de savoir l'histoire de la Maison de Seckendorff. Je vous en envoye un Abrégé. Il ne tiendra qu'à vous que je continuë le commerce, dont je fais les premiers frais.

La Maison de Seckendorff est l'une des plus anciennes & des plus nobles de la Franconie, & dès le treiziéme Siécle, elle étoit divisée en onze branches, dont il ne reste plus que celles d'Aberder & de Gutend. Un Anselme de Seckendorff se trouvoit à Zurich en onze cens soixante-cinq dans un tournoi. Rack du même nom fut en douze cens neuf d'un tournoi tenu à Worms, & Conrad d'un autre tenu à Würtsbourg en douze cens trente-cinq. Un Arnold de Seckendorff étoit en douze cens quarante-six Echanson de Burgrave de Nuremberg, & un Henry Doïen d'Onoltzbach en treize cens cinquante-trois. Burchard de Seckendorff Jochsperg acheta en treize cens soixante-trois la Ville de Monheim de Louis le jeune Comte d'Oettingen. Un autre du même nom fut en treize cens quatre-vingt-trois Chef de l'Ordre de Saint George. En treize cens quatre-vingt-huit Frédéric de Seckendorff Rhienhofen étoit Grand-Maître de la Cour du Burgrave Frédéric. Jean de Seckendorff Tettelsau étoit en quatorze cens deux Echanson Héréditaire du Burgrave de Nuremberg. George de Seckendorff acheta Wiesenbrucken en quatorze cens trente-huit. Jean de Seckendorff Bruun étoit en quatorze cens quarante-un Grand Juge du Burgraviat de Nuremberg. George de Seckendorff Rhienhofen étoit Chanoine de Würtsbourg en quatorze cens cinquante-sept. Jean de Seckendorff Birckenfels étoit en quatorze cens quatre-vingt Con-

E 2

seiller d'Etat de l'Electeur de Brandebourg. Jean de Seckendorff Aberdar étoit en quinze cens ving-huit Baillif de Feuchtwang, & Ministre d'Etat d'Onoltzbach. Florian de Seckendorff embrassa la Doctrine de Luther en quinze cens vingt-neuf. Gaspard du même nom, qui florissoit dans le même-tems, fut successivement Conseiller du Marckgrave de Brandebourg & de l'Evêque de Banberg, & ensuite Maréchal de la Cour de Otton Henry Electeur Palatin. Jean de Seckendorff étoit en quinze cens trente-six Maréchal de la Cour du Marckgrave de Brandebourg. Gaspar de Seckendorff fut élû en quinze cens nonante Evêque de Bamberg. Vers le même tems, Frédéric Alexandre de Seckendorff Oberzenn étoit Conseiller de la Régence d'Anspach & Baillif de Feuchtwangen.

Joachim Louis de Seckendorff Gutend d'Oberzenn servit les Suédois en qualité de Colonel, pendant la Guerre de trente ans; & ayant été accusé de vouloir passer au service de l'Empereur, il eut la tête tranchée à Saltzwedel en seize cens quarante-deux. Il laissa deux Fils, Guy Louis, Baron de Seckendorff, & Henry Gottlob, aussi Baron qui mourut âgé de trente-huit ans, en seize cens septante-cinq. Ce dernier eut deux Fils, Ernest Louis & Frédéric-Henry. Celui-ci fut fait Comte par l'Empereur en mil sept cens dix-neuf, & c'est lui qui est aujourd'hui aux arrêts à Vienne dans son Hôtel.

Vous ne sauriez ignorer combien la mémoire de son grand Oncle Guy Louis est célébre & chérie par ses ouvrages parmi les Evangéliques. Mais de ceux qui lisent vos lettres, quelques-uns ignorent un certain détail de son Histoire, & seroient charmez d'en être instruits. C'est pour eux que je vais vous écrire.

Guy Louis, Baron de Seckendorff Oberzenn & Melzenwitz, nâquit le vingt Décembre mille six-cens vingt-six, & après avoir étudié plusieurs années, il se rendit auprès du Duc de Gotha, qui le fit élever avec deux Princes de Wirtemberg, qu'il avoit à sa Cour. Deux ans après, c'est-à-dire, en seize cens quarante-deux, il se rendit à Strasbourg, où il acheva ses études avec beaucoup d'honneur, & de là il passa successivement dans les Cours de Darmstadt & de Gotha. Il s'arrêta dans cette derniére en qualité de Gentilhomme de la Chambre, & il y partagea son tems entre la Théologie, la Politique, la Médecine, l'Histoire, la Généalogie, la Géographie & la Philologie. Sachant l'Hébreu, le Grec, le Latin, le François, l'Espagnol, l'Italien, le Danois & le Suédois, il avoit de grandes avances. Les études, ausquelles il se dévoüoit, lui procurérent à leur tour les premiers honneurs en diverses Cours de la Maison de Saxe, & enfin dans celle de Brandebourg. Il y mourut âgé de soixante-six ans, sans laisser d'enfans de son Epouse. Mais il en a laissé d'autres, qui sont les fruits de

son esprit, & qui lui font beaucoup d'honneur, savoir, *Commentarius Historicus & Apologeticus pro Lutheranismo*, *Christen-Staat*, *Deutscher Fürsten-Staat*, *Deutsche Reden*, *Defensio Relationis de Antonio Varignonio*, *Dissertatio historica & apologetica D. Lutheri de Missa*. Il eut aussi beaucoup de part aux *Acta Eruditorum Lipsiensia*. Je vous cite cette derniere circonstance avec d'autant plus de plaisir, qu'elle doit vous encourager, en vous faisant regarder votre travail comme fort honorable, puisqu'un Seigneur de ce rang & de ce mérite-là vouloit bien s'y apliquer comme vous faites.

Je suis, Monsieur, Votre . . . . .

Ratisbonne 19. Janvier 1738.



LETTRE HUITIEME.

J'Ai vû par votre Projet, Monsieur, que vous demandez des secours de plus d'une espéce, & par votre premiere lettre, que vous les méritez. Je m'offre volontiers à vous en fournir par raport à notre Littérature. Peut-être y ajouterai-je d'autres nouvelles. Mais il faut qu'elles en vaillent la peine, & pour cette fois-ci je ne vous parlerai que de livres. . . . . .

Il n'est pas que vous n'ayez vû *l'Almanach du Diable* de l'année passée. Il y a longtems qu'on en annonçoit un second pour cette année-ci. Mais la Police se promettoit bien d'empêcher qu'on ne vît le jour ; & ses alertes Officiers observoient de près les Imprimeries & les Imprimeurs. Vaines peines. Le nouvel Almanach a paru brusquement le vingt-neuf du mois passé. Il est gravé, & contient en soixante-douze strophes les anecdotes les plus curieuses, non seulement de la Cour & de Paris, mais même de quelques Cours étrangéres. Il débute par une Epître Dédicatoire à la République d'Hollande & par une Préface assez drôle. Le premier Article est à la loüange du Roi & du Gouvernement sur l'abolition du Dixiéme avant la publication de la Paix. Le Diable dans tout cet Ouvrage fait le Diable à quatre contre nos Gens d'Eglise, & principalement contre les Jésuites & les Molinistes. La Police s'efforce d'arrêter le cours d'une Satire si hardie, & elle ne fait que la rendre plus rapide. Trop heureux d'en avoir des exemplaires, on les paye tout ce que le Colporteur le plus avide ose en demander.

Il y a un autre Almanach, qu'on nomme *l'Almanach de Dieu.* Je n'ai que faire de vous dire que c'est une production des Apellans, puisqu'elle est dédiée au célébre Conseiller de Montgeron. Le charme de la nouveauté, & l'esprit de parti lui donnent une vogue extraordinaire.

L'Abrégé de la *Carte Générale Militaire de France* paroît depuis cinq ou six jours, & il faut que vous l'ayez, si vous voulez connoître au juste l'état present de nos forces de terre & de mer.

Les Connoisseurs goûtent beaucoup les nouveaux *Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire dans la Societé*. Ils sont de Monsieur de Moncrif, Académicien, qui a écrit *l'Histoire des Chats*. Le premier Ouvrage ne nous faisoit pas espérer le second.

Nous avons encore d'autres nouveautez. Mais en voici assez pour un simple essai. Je souhaite qu'il vous plaise, & encore plus, que vous me croyez Monsieur, Votre.

Paris 11. *Janvier* 1738.

P. S. Le soi-disant *Almanach de Dieu*, dont je viens de vous parler, porte ces mots sur le titre, *imprimé au Ciel*. On y trouve les portraits des douze Apôtres des Appellans, leur éloge sur ces portraits, leurs vies en abrégé & des vignettes.

Le second Tome du Livre de Monsieur de Montgeron, qui est maintenant leur plus illustre Confesseur, commence à devenir public, malgré la vigilance de la Police. Il faut avoüer qu'il n'a paru depuis longtems aucun Ouvrage, qui fût plus capable de gagner des Partisans aux Anti-Constitutionnaires. Après l'avoir lû, un Moliniste sincére rougit presque de ne pas croire à l'Abbé Paris.

Il y a un autre Livre sous le titre d'*Almanach de la Béquille*, dédié à Mademoiselle de Moras & prétendu imprimé à Courbon. Le titre est ce qu'il y a de plus passable. Du moins attire-t'il la curiosité du Public.

Le Pere Labat, Dominicain, & Monsieur Saurin, ancien Géometre de l'Académie Royale, sont morts depuis peu. Le premier s'étoit rendu célébre par ses Voyages, imprimés à la Haye en Hollande, & par d'autres Voyages, dont il avoit été l'Éditeur, & souvent quelque chose de plus. Sans avoir un stile fort pur, ni une maniére fort correcte, il savoit répandre sur ses écrits des graces naturelles, qui attachoient ceux qui les lisoient. Son enjouëment un peu malicieux ne nuisoit pas à leur debit. Monsieur Saurin avoit une sorte de mérite fort différente. Il auroit pû être à son choix Théologien, ou homme de Lettres. Il se feroit distingué dans tel genre qu'il auroit voulu. Mais il avoit aparemment eu ses raisons, pour se tenir à la qualité de Géometre. C'est effectivement une des moins suspectes à l'Etat & au Clergé, qu'il y ait dans la République des Lettres.

Nous savons enfin ce que sont devenus les Astronomes de l'Académie Royale des Sciences députez en Amérique, pour y faire des observations sur la figure de la Terre. Ils sont au Pérou, & ces Missionnaires de l'Astronomie, si je puis parler de la sorte, se sont trouvez aussi courts d'argent dans ce

Pays-là que ceux de la Foi s'y trouvent de tems en tems. Mais ils ont rencontré une bonne ressource à *Lima*, & c'est ce qu'on vient d'aprendre avec plaisir de Monsieur de la Condamine, l'un de ces Académiciens, qui marque en même-tems que leur Voyage sera fort utile aux Sciences.

Le Sieur du Bois, Chirurgien Oculiste, prétend avoir découvert un tresor considérable dans les Souterrains de *Montmartre*, où il descendit il y a quelque-tems. Il assure qu'ils sont parfaitement bien voutez & conduisent par differentes routes à l'Eglise de *Saint Leu*, ruë *Saint Denis*; qu'il y a dans des niches plusieurs figures de bronze; un Autel qu'il croit être celui du Dieu *Mars*; & plusieurs coffres de fer, qui lui ont paru être remplis. Il a trouvé quantité d'os de Morts, & de grands monceaux de hardes, qui se réduisent en poussiére, en les touchant. En revenant il a aperçu une grande porte grillée, qu'il croit être du côté du village de *Clignancourt*. Il a été sept heures à parcourir ces Souterrains, & il y a beaucoup souffert par la fraicheur. Le trente Décembre, il a commencé à faire fouiller sur la bute de *Montmartre* du côté de *Clignancourt*, où il estimoit rencontrer la porte susdite, qu'il croit avoir servi d'entrée. Il a fait faire diverses ouvertures, & a trouvé nombre de caveaux voutez, qui n'ont point de portes, mais seulement une ouverture par le haut, d'un pied en quarré. Il fait continuer ce travail, dans l'espérance qu'il ne sera pas

instructueux. Jusqu'ici, outre ce qu'on vient de dire, il a trouvé deux médailles antiques, un médaillon d'*Auguste*, dont le revers est la Déesse *Isis*, une médaille d'or du tems de Jules César, pesant plus de deux onces, les vestiges d'un Temple avec plusieurs morceaux de colomnes d'albâtre, & quelques monnoyes anciennes. Quelles richesses pour nos Antiquaires ? Que de Dissertations vont naître de-là ! Que de conjectures fausses, mais savantes !

LETTRE NEUVIEME.*

S'Il est au monde quelque chose de délicat, vous le savez, Monsieur, c'est de parler de son propre Ouvrage, sans blesser ni la modestie ni la vérité. Voilà pourtant ce que vous me demandez par raport au *Hollandois* †, & j'entreprends de vous obéir. Quelle témérité n'est-ce pas à moi ! Mais n'importe. Si vous trouvez par la suite que je ne me sois pas exécuté assez franchement, j'aurai du moins gagné ce point-ci, que je saurai combien il me manque, ou de discernement pour connoître mes défauts, ou de courage pour les avoüer.

* Elle a été écrite un à Seigneur fort savant.

† Le Hollandois, ou Lettres sur la Hollande Ancienne & Moderne, par M. A. de la Barre de Beaumarchais. En trois parties 1739. In 8.

Je commence par passer condamnation sur un article qu'un homme de Lettres, également spirituel & poli, a relevé dans le Journal Litteraire * de Francfort. Sa remarque est juste. Je pouvois suprimer une ou deux pages de ma Préface. On n'auroit rien perdu à ignorer les faits dont j'y parle, puisqu'ils ne touchent que mes Censeurs & moi: Personnages trop peu importans pour interesser le Public.

Quant au corps même de l'Ouvrage, il est divisé en deux Parties. Je marque dans la premiere les bornes de l'ancienne Batavie; & je fixe l'époque de la migration des Cattes dans cette Province. J'ose dire que ce dernier morceau est aussi excellent qu'il est nouveau. Je l'ai tiré des Origines de la Hollande du docte Monsieur van Loon, & l'unique honneur, qui puisse m'en revenir, c'est celui de l'avoir mis en François, aussi bien qu'un ou deux autres qui suivent, & dont j'ai cru bien faire de parer mes Lettres. Je décris ensuite le caractére des Bataves, leurs mœurs, leurs usages, leur Gouvernement, & je donne une legére esquisse de leur Histoire, jusqu'à l'invasion de plusieurs nations Germaniques, qui les vinrent resserrer dans leur propre Patrie & y établir de nouveaux Royaumes. Je poursuis cette narration jusqu'au tems que la Batavie, alors nommée Frise du nom des Fri-

* Dans la premiere Feuille des *Gelehrte Zeitungen* de cette année.

fons, ses nouveaux Maîtres, fut réünie avec eux au Royaume d'Austrasie. Je fais voir comment elle fut gouvernée par les Empereurs François & par les Rois de Lorraine & ceux d'Allemagne. J'expose les vicissitudes qu'essuya l'autorité de ses Comtes, & de là je passe à la formation de la Hollande en République. Je finis cette Partie par une Apologie de Guillaume I. Prince d'Orange & par une Lettre sur les prétentions de la Maison de Nassau Orange à la qualité de Premier Noble de Zélande. Je dois vous avertir en passant que ces deux derniéres piéces n'ont rien de bon, dont je ne sois redevable à la belle Vie de Guillaume I. écrite en Flamand par un Seigneur Zélandois.

La Hollande moderne fait le sujet de la seconde partie des Lettres. J'y donne d'abord une idée générale de cette Province, considérée par raport à son territoire & à son terroir. Mes Amis ont été assez contens de cet endroit-ci.

» La Nature a fait assez peu de chose » pour la Hollande. La terre y peut à pei» ne nourrir une partie de ses Habitans. Ses » pâturages si beaux à la vûë ne donnent » souvent aux Bestiaux qu'un suc aqueux & » un goût foible. Les fruits y dégénerent » en peu de tems, & quelques-uns n'y meu» rissent qu'à demi. On y trouve plus d'ar» bres qu'en aucun endroit du Monde pour » l'ornement des ruës & des chemins, & » moins que nulle part ailleurs pour le chauf-

» sage & pour la charpente. On y est ré-
» duit à forcer la terre de prendre dans les
» foyers, sous le nom de tourbes, la place
» du bois, qu'elle ne produit point, & il
» faut chercher pour ainsi dire le feu dans le
» sein de l'eau. Un ancien Orateur allois
» jusqu'à dire qu'à peine la terre en Hol-
» lande étoit de la terre, & que toute trem-
» pée d'eau, même dans les lieux où elle
» le paroît le moins, elle témoigne, quand
» on la frape un peu rudement du pied,
» qu'elle sent la pesanteur de l'Homme &
» qu'elle en est surchargée. L'air humide
» & grossier est en même tems d'une incons-
» tance extraordinaire, & il y a tel jour
» que les quatre saisons se font tour à tour
» sentir en Hollande. La Mer & les Rivié-
» res ne lui font guéres plus de bien, qu'el-
» les ne lui causent de frayeurs & souvent
» de maux par les inondations. Il a fallu,
» pour s'en garantir, oposer par-tout à
» la fureur de l'Océan & à l'impétuosité
» des Riviéres des digues, qui ont couté
» des sommes immenses, & dont l'entre-
» tien monte par an à d'aussi grandes som-
» mes qu'il en faudroit, pour maintenir sur
» pied une Armée de quarante mille Hom-
» mes. Jugez de la grandeur & de la beau-
» té de ces Ouvrages par ces vers, que j'ai
» traduits pour feu Monsieur Janiçon du La-
» tin du docte Archibald Pitcairn.

Les Immortels firent le Monde,
Et le Belge éleva ces bords,

Prodigieux & vastes corps,
Qui mettent des bornes à l'onde,
Dans le vuide immense des airs,
Rien des Dieux n'arrêtoit l'ouvrage.
Le Belge dans le sein des mers
Combattit à la fois la rage
Des flots, de la terre, des cieux;
Et le Belge dompta les Dieux.

» Qui croiroit qu'une Province, aussi » abandonnée, si on peut le dire, de la Na» ture, n'offrît aux regards des Etrangers » rien que de charmant? C'est pourtant ce » que vous auront attesté tous ceux qui » l'ont vûë, & en vérité ils ont bien raison. » L'industrie & l'opulence des Hollandois » ont heureusement lutté contre la Nature, » & ils ont sçû se faire sans elle une Patrie » délicieuse. Leur terrain plat & égal ne » seroit dans d'autres mains qu'une grande » Prairie, qui lasseroit bien-tôt les yeux par » l'ennuyeuse uniformité des objets. Ces » mêmes Prairies en Hollande sont entre» coupées de ruisseaux bordés d'arbres. Vous » y découvrez de toutes parts des jardins, » des hameaux, des Villages, de gros » Bourgs, des Villes. De larges canaux » traversent la Hollande en plusieurs sens, » & semblables aux veines & aux artéres, » qui portent le sang & le chyle dans les » diverses parties du corps, ils servent à » distribuer les denrées dans les Villes & » dans les Ports de la Province, dont ils » sont en même-tems l'ornement. C'est le

» long de ces canaux que sont bâties la
» plûpart des maisons de plaisance des Ha-
» bitans.

» Les Villes ne sont pas moins riantes
» que les Campagnes. Des Rues d'une pro-
» preté extrême, force Canaux ornés de
» grands arbres, des Maisons toutes à la
» moderne & qui ont un air de gayeté, des
» Places spacieuses, dont quelques-unes of-
» frent une agréable promenade sous des al-
» lées d'arbres : voilà en général comme
» sont faites les Villes de la Hollande. Vous
» trouverez a Genes, à Venise, à Naples, à
» Rome des Ruës, des Places, des Palais,
» des Eglises, des Jardins, des Portiques,
» des Statuës, qui surpassent de beaucoup
» tout ce qu'on peut voir en Hollande dans
» le même genre. Mais nulle part vous ne
» verrez des Villes aussi généralement jolies
» que les siennes ».

Je vous avouë, Monsieur, que je n'ai pas desaprouvé le jugement de mes Amis, & même que je l'avois prévenu en mon petit particulier. Mon amour propre n'avoit garde de n'être pas aussi éveillé & aussi alerte sur ses intérêts, que celui de tout autre Faiseur de Livres. Cependant, tout prêt de m'en raporter encore à votre avis, je reviens à mon sujet, que peut-être j'ai mal à propos interrompu.

Je décris dans les quatre ou cinq premieres lettres de la seconde Partie la forme du Gouvernement de la Hollande, & je raporte à cette occasion les raisons, qu'a euës la

la République de ne plus nommer de Statbouder depuis Guillaume III. & les motifs, qui pourroient la porter à renouveller cette Charge. Je fais voir ensuite en quoi consistent les impôts, qu'elle tire de ses Sujets; ce qu'elle contribuë aux besoins communs des Provinces-Unies; ce qui fait sa force; à quoi se montent ses Troupes & sa Marine; quels sont ses intérêts & ses maximes au-dedans & au-dehors; combien sa Politique est sage; quelle est la liberté dont on y joüit, & de quelle maniére la Justice s'y administre. Son Commerce, ses Manufactures, ses Fabriques, ses richesses naturelles, la Banque d'Amsterdam, sa Librairie, remplissent cinq autres Lettres. J'en donne six à ce que j'ai cru devoir dire sur les Religions, qui sont autorisées ou tolérées en Hollande. Je serai heureux au-delà de mes espérances, si, malgré mon dessein formel de n'en offenser aucune, je ne les ai pas offensées toutes.

Je ne puis à cet égard me reprocher tout au plus que ma lettre sur les *Fins*, comme on les apelle en Hollande. Il est vrai qu'on y a trouvé des portraits qui ont plû. Néanmoins j'aimerois bien autant qu'ils n'y fussent point. Quoique j'y aie distingué les *Fins* vertueux des *Fins* hypocrites, tous me taxeront d'irréligion, & ceux, que mes peintures auront amusés, s'amuseront ensuite du récit des chagrins, qu'elles m'auront attirés. Je m'y attends. Mais vos bontés pour moi me consolent par avance. Com-

nuez-les moi, je vous en prie. J'acheverai une autrefois l'analyse de mon Ouvrage, ou, si vous voulez, ma confession.

Je suis, Monsieur . . . .

Francfort ce . . . . 1738.



LETTRE DIXIEME.*

MONSIEUR,

ON attend ici l'ouverture du Parlement, avec une impatience proportionnée à l'importance & à la délicatesse des matiéres, qui y doivent être proposées. Je vous ai mandé que les affaires du Prince de Galles seroient une de celles qui occuperoient les deux Chambres. Je dois vous avoir dit aussi qu'un Parti nombreux se propose bien d'y déclamer vivement contre les *déprédations* des Espagnols, & plus vivement encore contre ce qu'il leur plait d'apeller l'insensibilité de nos Ministres aux intérêts de notre Commerce du *Sud* & des Colonies Angloises. J'ajoute qu'on parle de proposer un Bill, pour réprimer la licence des Ecrits périodiques contre le Ministère, & pour resserrer la liberté de la presse dans de

* *Cette Lettre a été communiquée.*

plus étroites bornes. Les Ecrivains intéressés s'efforcent dès-à-présent de soulever la Nation contre cette Loi. A les entendre, notre liberté périclite, s'ils n'ont plus celle de parler à leur gré des Ministres & de leur conduite. Le *Craftsman* s'est échapé jusqu'à écrire, » qu'à la vérité les Anglois » n'ont pas eu cette liberté d'écrire avant la » Révolution; mais que c'est pour l'obtenir » qu'ils ont prodigué tant de millions de li» vres sterling & versé tant de sang; » que pour retomber sous le joug du pou» voir despotique, ce n'étoit pas la peine » qu'ils recourussent à des moyens si vio» lens ». N'est-ce pas là plaider pour la liberté de la presse d'une maniére propre à justifier ceux qui voudroient restraindre cette liberté? Cette liberté est de droit, mais non la licence.

——— *In vitium libertas excidit & vim*
Dignam Lege regi. . . . .

Je suis, Monsieur, Votre....

Londres ce 17. *Janvier* 1738.

LETTRE ONZIEME.

N'Est-il pas vrai, mon Cher, que quand vous m'écrivîtes derniérement sur les avantures du Baron de Neuhoff, vous

croyez me mander quelque chose de bien nouveau & de tout-à-fait particulier ? Abus tout pur ! C'est à nous qu'il faut s'adresser, pour avoir des nouvelles de ce Roi de nouvelle date. Nous avons actuellement ici deux Ambassadeurs extraordinaires & même fort extraordinaires de sa part. Ils ont déja eu audience du Cardinal de Fleuri, à qui ils ont exposé leurs griefs contre les Génois & demandé la protection de la France.

Notre embarras à l'heure qu'il est, c'est de sçavoir s'ils feront leur entrée & comment on les recevra. Car, pour vous avoüer les choses comme elles sont, il n'y a pas encore de cérémonial réglé entre notre Cour & celle de Corse, & nous ne sommes même pas bien décidés entre les Corses & les Génois. En attendant, ces Ambassadeurs font leur Maison. On publie qu'ils auront deux Gentilshommes, quatre Sécrétaires, huit Pages, & seize Valets de pied en livrées superbes. La Cuisine & les Equipages répondront au reste.

Quelques-uns de nos Politiques les plus chagrins prétendent que c'est beaucoup pour les Ministres d'un Roi, qui n'est reconnu comme tel d'aucune Puissance. Mais encore une fois, ce sont des Gens de mauvaise humeur qui parlent ainsi. Quant à moi, moins prompt qu'eux à me fâcher, je trouve que ces Corses ont raison, & je vous en fais juge vous-même. Premierement, ce sont des Gentilshommes, & il n'y a que deux jours qu'ils le sont, par la grace & de

la façon du Roi Théodore. La République de Génes ne s'étoit pas avisée qu'elle pût faire des Nobles, ou peut-être n'avoit-elle pas voulu user de ce droit en faveur des Corses. N'est-il pas naturel que, charmés de leur nouvelle splendeur, ils soient bien aises de s'en parer aux yeux des Etrangers, & de leur faire voir qu'il ne leur manquoit rien pour la mériter ? En second lieu, n'est-il pas raisonnable qu'ils fassent honneur au Souverain qu'ils représentent, & n'est-il pas visible que moins sa dignité est considérée chez nous, plus ils doivent tâcher de la faire briller à nos yeux ? Combien de Rois mieux établis que lui, brillent plus par leurs Ambassadeurs que par eux-mêmes ?

Tout badinage à part, je conviens avec vous que le Baron de Neuhoff est un grand Génie, & qu'il y a de reste dans sa Personne dequoi justifier, soit le choix que les Corses ont fait de lui pour les gouverner, soit l'audace qu'il a eue d'en former l'étonnant projet, & d'en croire le succès possible. Je dis plus. Vous vous contentez de me représenter ce fameux Gentilhomme, bien qu'Etranger & inconnu aux Corses, gagnant d'abord leur affection & leur respect, & peu après couronné de leurs mains, parce qu'ils ne trouvoient point d'autres honneurs proportionnés à ses bienfaits, ni d'autres moyens de perpétuer & d'assurer les avantages dont il les faisoit joüir. Il est vrai que c'en est bien assez pour exciter l'admiration. Vous pouviez cependant aller plus loin. Le Ba-

ron de Neuhoff n'étoit pas étranger pour les seuls Corses. Il l'auroit été par-tout, & une certaine enchaînure de malheurs & de fautes lui avoit ôté jusqu'à la satisfaction de pouvoir regarder quelque endroit comme sa Patrie. Vous insinuez simplement qu'il avoit été plus d'une fois réduit par l'indigence à de fâcheux embarras. J'ajoute que ce même Homme a trouvé par son habileté le sécret, non pas seulement de rétablir ses affaires délabrées, mais encore de procurer aux Mécontens de Corse, en abordant dans leur Isle, des habits, de l'argent, des armes, des vivres, enfin presque tout ce dont ils manquoient. Vous faites entendre par le détail des diverses conditions, où son sort l'a successivement placé, qu'il n'y en avoit aucune, qui le préparât le moins du monde à regner un jour, & que si sa naissance l'éloignoit beaucoup du Thrône, ses situations & ses pensées précédentes sembloient le rendre incapable de s'y asseoir avec tant de gloire & de succès. Pour le coup vous avez tout dit. Mais permettez, mon cher ami, qu'à vos pensées j'en couse quelques autres, qui me viennent dans la tête en vous écrivant. Nous nous étonnons vous & moi & bien d'autres avec nous de voir un simple Baron devenu Roi. Quels sont les jeux de la Fortune, disons-nous? Eh! Le hazard, puisque nous le prenons ainsi, le hazard, dis-je, a-t'il beaucoup moins de part à la distribution des Couronnes héréditaires? Tel Prince étoit fort éloigné du Thrône par sa

naissance, & tel autre l'auroit été bien davantage par son incapacité, si dans ces cas-là l'incapacité étoit un obstacle. La mort enleve tout ce qu'il y avoit entre eux & la Couronne. Les voilà Rois, & qui que ce soit n'hésite à les connoître. Le Baron de Neuhoff s'est trouvé dans le cas du premier de ces deux Princes, mais non pas dans celui du second. Son bonheur a commencé à l'élever, & c'est son mérite qui a fait le reste. Que de talens inattendus éclateroient ainsi dans le monde, si la Fortune s'avisoit d'en prendre le même soin ! Il en est d'eux comme des Plantes qui naissent sans culture dans les bois abandonnées à la Nature, elles n'auroient que des beautés rudes & sauvages. L'art & le travail d'un sçavant Jardinier leur donnent ce qui leur manquoit.

Mais rien ne peut faire plus d'honneur au Baron de Neuhoff que la lettre suivante, qui est venuë ici de Corse.

» La reconnoissance & l'intérêt nous obligent à attendre les dernieres extrémités, » avant d'abandonner le Chef que nous nous » sommes choisis, & de renoncer aux arran- » gemens qu'il a faits dans l'Isle. La reconnois- » sance, eu égard à la grande quantité de Mu- » nitions & de Provisions, qu'il ne cesse de » nous fournir, à la sagesse des Loix qu'il a » établies chez nous, & à la maniere dont il » les a mises en exécution. L'intérêt d'un cha- » cun en particulier & de toute la Nation en » général, parce que, quelque équitable que » puisse être la France, nous ne pouvons es-

» pérer qu'elle nous maintienne dans la di-
» xiéme partie des avantages, dont nous
» joüissons à présent.

» Les cinq Evêchés de l'Isle rendoient les
» uns cinquante, les autres septante ou qua-
» tre-vingt mille livres. Il a dépoüillé de
» ces revenus les Evêques Génois, qui les
» dépensoient à Génes, sans presque jamais
» mettre le pied dans l'Isle, & il en a assigné
» seulement six mille à ceux, qui dans cha-
» que Evêché remplissent la place des Evê-
» ques. Le reste de ces revenus il l'a donné
» aux Ecoles & aux Hôpitaux. La Dîme,
» que le Peuple payoit aux Eglises, il l'a su-
» primée au profit d'un chacun, & pour
» que ceux qui desservent les Eglises ayent
» cependant de quoi s'entretenir honnête-
» ment, il en a chassé tous les Génois &
» n'y a laissé que les Prêtres Nationaux. On
» comptoit que de cent maisons de Particu-
» liers il y en avoit à peine huit, qui apar-
» tinssent en propre à ceux qui les habi-
» toient. Les autres étoient engagées, ven-
» duës, hypothéquées, ou léguées par Tes-
» tament aux Convens & Chapitres. Il a
» révendiqué toutes ces maisons, les a ren-
» duës aux Familles anciennes, ausquelles
» elles ont apartenu autrefois, & au défaut
» de ces Familles, il les a données aux Ha-
» bitans. Toutes les Gabelles établies par la
» République ont été abolies. La Noblesse
» Génoise avoit dans l'Isle des biens, qui
» raportoient par an deux millions trois
» cens mille livres, & dont la plus grande

» partie

» partie avoit apartenu autrefois aux an-
» ciennes Familles de Corse. Il a dépouillé
» les Génois de tous ces biens, & en a ren-
» du aux anciennes maisons Corses ce qui
» leur avoit apartenu, & le surplus il l'a
» partagé entre les nouveaux Comtes &
» Marquis qu'il a faits. La liberté de pê-
» cher le Corail, le rétablissement des Sa-
» lines, la découverte de diverses Mines,
» & plusieurs autres avantages de cette na-
» ture, cesseroient la plûpart, tout comme
» les premiers, si nous étions jamais obli-
» gez d'abandonner notre bon Pere, pour
» rentrer sous la domination de la Républi-
» que.

» Nous nous trouvons presque dans le
» cas des Protestans du Nord dans le com-
» mencement de leur changement, qui étoient
» engagez à soutenir leurs nouveaux Dog-
» mes, non-seulement parce qu'ils étoient
» plus commodes que les anciens, mais auf-
» si parce qu'ils enrichissoient le Souverain
» & le Sujet, aux dépens de ceux qui les
» avoient élevez & entretenus dans les an-
» ciens Dogmes «.

Cette lettre est fort propre à faire sentir que les Princes se flattent mal-à-propos de régner tranquillement, lorsque par une politique timide, ils apesantissent le joug des Peuples conquis, & qu'ils s'efforcent de les tenir par la pauvreté dans un abaissement servile & honteux. A la bonne heure par exemple que Génes exclût les Corses des emplois, qui donnent un grand pouvoir à

ceux qui les ont & qui peuvent tenter l'ambition, & en même-tems la favoriser. Mais n'auroit-elle pas pû faire fleurir leur commerce & augmenter leur opulence? Les Sujets en s'enrichissant se forgent des chaînes, qui les empêchent d'échaper à leurs Maîtres, & une obéïssance paisible qui assûre leurs biens, leur paroît préférable à une indocilité qui les expose.

Voilà du moins ce que pensoit l'ancienne Rome, & comme elle dompta l'humeur belliqueuse des Gaulois. En leur ôtant une liberté inquiette & farouche, qui lui auroit suscité mille embarras, elle leur donna en la place les Manufactures, les Arts, les Sciences, le goût des plaisirs polis, l'inclination pour le faste, l'avidité des titres, l'amour des richesses, les moyens d'en acquérir, & ces présens dédommagérent le fier Gaulois. Il ne regretta plus la liberté, ou peut-être crut-il encore en jouir.

On a tort de penser que l'indigence avilisse les cœurs des Hommes. Bien loin de là, mécontens de leur état present, ils n'attendent que l'occasion d'en changer, & il n'y a point d'entreprise si périlleuse, si désespérée, qui les effraye. La Pauvreté, qui leur a mis les armes à la main, soutient leur audace, & leur désespoir leur donne des forces. Il y a des ressources pour un Souverain avec des Rebelles, qui ont beaucoup à perdre. Mais plus il les a apauvris & irritez, plus il sont à craindre, parce qu'ils ne craignent rien, & qu'ils risquent seule-

ment de ne pas réüssir. C'est ce que votre bon Ami Boccalini exprime * en ces termes.

Disarmando le ricchezze le mani de gli huomini, molto eccellentemente nell'humiltà della pace tengono i Popoli bassi, ove ogn'uno vede, che l'odio della propria fortuna sopra ogni credenza rende i sudditi avidi di tentar cose nuove, mercè che il vedersi sepolto nella mendicità di uno stato infelice, non come credono gl'ignoranti, inuilisce gli huomini, ma in essi genera quella rabbia di mutar fortuna, che conduce i malestanti à tentare ogni ancor che per pericolosa, e desperata impresa, più volte essendosi esperimentato, che non altra cosa più arma le mani de'popoli, che la povertà, all'hora fecondissima madre della disperatione, che non dalla infecondità della terra, dalle fortune di mare, dalla dappocaggine degli huomini, dalle disdette de'negotianti, e da altri accidenti humani, ma sola ella è cagionata dall' avaritia del Principe, che sciocamente si è dato à credere di poter con disertar la sua greggia divenir ricco Peccoraio. Il voler col mezzo della povertà ridurre i suoi popoli al termine di una sicura fedeltà, è lo Stato in una buona quiete, altro non è, che con abbondantemente dar da bere acqua fresca all'ammalato, pretendere di guarir Hidropisia: cose tanto vere, che nelle sollevationi de gli Stati non altri più crudeli nemici pruovano i Principi che i malestanti, i quali ne'garbugli delle sol-

* Ragguagli del Parn. Cent. I. Ragg. 69.

devotioni, sempre si sono veduti riuscire Demonii, Diavoli, Luciferi, oue i facultosi sono gli vbbidienti, i quieti, y santi.

Mais que de Morale ! aviez-vous compté en trouver tant dans une lettre, qui commençoit comme la mienne ? En vérité je suis trop sérieux aujourd'hui, moi qui ordinairement ne le suis guéres que quand je veux vous assûrer que je suis, Monsieur, Votre. . . . .

Paris ce . . . Janvier 1738.



LETTRE DOUZIEME.

JE vous ai mandé, Monsieur, qu'un Particulier de cette Ville avoit parcouru les Souterrains de Montmartre, & que diverses antiquitez recouvrées l'avoient récompensé de ses peines & de ses dépenses. Il continuë ses recherches avec beaucoup de succès. Il a déterré entr'autres un Autel de bronze, qui doit avoir servi aux sacrifices des Payens, & une Satuë d'Isis, grande comme nature & aussi de bronze.

Cette derniere découverte a ceci de remarquable, qu'elle semble confirmer l'ancienne opinion renouvellée par Tristan & par Spon, que Paris a été ainsi nommé de deux mots Grecs, qui marquent que cette Ville étoit bâtie auprès d'un Temple d'Isis. Il est

vrai que les Romains ont désigné justement de la même maniére plusieurs lieux par leur situation près de certains Temples. Vous trouvez dans leurs Itinéraires & dans leurs Histoires *Ad Jovem*, *Ad Herculem*, *Ad Matrem Magnam*, *Ad Feroniam*, *Ad Dianam*. employez simplement comme noms de certains lieux, qui étoient voisins de quelque Temple de Jupiter, ou d'Hercule, ou de Cybelle, ou de Feronie, ou de Diane. Pourquoi les Grecs n'auroient-ils pas pû apeller par la même raison une Ville Παρὰ Ισιν *Ad Isim*? Ils le pouvoient assûrément. Mais l'ont-ils fait? Etoient-ils les Fondateurs de Paris, pour le faire? Ou bien en étoient-ils devenus les Maîtres? Savoient-ils même qu'il existoit une telle Ville, lorsqu'elle portoit déja le nom de Paris? Rien de tout cela. *

Les Députez de l'Académie Royale des Sciences dans le Nord y ont essuyé des fatigues extraordinaires. Ils chercherent inutilement sur les Côtes du Golphe de Bothnie un lieu propre à faire des observations astronomiques. Ils firent même quelques triangles, qui devinrent inutiles, par l'impossibilité où on se trouva de les continuer. Ils se déterminérent ensuite à faire leurs opérations dans le Nord de la Laponie. Ce

* On en peut trouver les preuves dans la nouvelle & judicieuse Histoire Critique de la Gaule Narbonnoise par Monsieur de Mandajors, de l'Académie Roïale des Inscriptions & des Belles Lettres.

fut alors que leurs peines redoublérent. Ils passérent soixante-trois jours sur les Montagnes de ce Païs-là. Ils n'y avoient ni maisons, ni lits. Ils vivoient de poissons & couchoient sur des peaux de rennes. Ils avoient à se défendre contre diverses sortes de Cousins & de Moucherons. Les uns les piquoient jusqu'au sang. Les autres, qui étoient d'une extrême petitesse, leur entroient dans les yeux & dans la bouche, & couvroient en un instant tout ce qu'ils alloient manger. Ils ne pouvoient se garantir de ces Insectes que par la fumée & en faisant de grands feux. Ils formérent huit triangles sur les Montagnes. Cinq Personnes observoient séparément. Les signaux étoient des Pins dépouillés de leurs branches & de leur écorce. Pour mieux savoir si la Terre étoit allongée, ou aplatie vers les Poles, ils entreprirent de mesurer une base, qui fût liée avec leurs triangles. Ils exécutérent ce travail sur le Fleuve de Torneo avec des perches longues de trente pieds, qui étoient ferrées par le bout. Ces observations se faisoient sous le Cercle Polaire, & sur un Fleuve entiérement glacé & couvert de neige. L'eau-de-vie de ces Académiciens geloit dans un instant, & cette liqueur étoit cependant la seule qu'ils pussent boire. Quelle obligation ne doit-on pas avoir à des Savans, qui vont acheter par tant d'incommodités le plaisir de nous être utiles & de perfectionner les Sciences!

L'Académie Royale des Belles-Lettres établie à Marseille distribuëra le vingt-cinq d'Août prochain le prix fondé par le feu Maréchal Duc de Villars. Il consiste en une médaille d'or de la valeur de trois cens livres, qui doit être adjugée au meilleur Discours en prose, d'un quart d'heure, ou tout au plus d'une demi-heure de lecture, dont le sujet est, *l'utilité des Lettres par raport aux mœurs.* C'est à Monsieur Chalamont de Visclede que les Piéces pour ce prix doivent être adressées.

Le fameux Livre de Monsieur de Montgeron fait toujours le sujet du triomphe des deux Partis. Les Apellans prétendent que l'incrédulité la plus opiniâtre ne peut se dérober à l'évidence des miracles qui y sont raportez, ni la chicanne la plus artificieuse persuader à des gens sensez que ces miracles ne soient pas l'œuvre de Dieu. Les Constitutionnaires ne voyent qu'imposture criminelle dans ceux qui se vantent de miracles opérez en leurs personnes par l'Abbé Paris, & que stupide crédulité, ou aveugle esprit de parti, dans ceux qui les croyent. Selon les premiers, nier des miracles si bien prouvez, c'est un attentat, qui aboutit à saper l'autorité du témoignage humain, & à rendre suspects les miracles mêmes qui sont l'objet de notre Foi. Selon les seconds, forger des miracles avec tant d'imprudence & d'artifice, c'est embarrasser la foi des simples & armer l'incrédulité des Libertins contre ces mêmes miracles, que les Livres Saints &

l'Histoire Ecclésiastique raportent. Là-dessus les uns & les autres s'écrient avec une égale confiance qu'ils ont réduit leurs Adversaires à ne pouvoir défendre leur cause que par des moyens honteux & impies. Voilà les suites fâcheuses des querelles théologiques.

Au reste, comme on ne veut point passer aux Apellans le Saint Paris de leur façon, ils refusent à leur tour de passer aux Constitutionnaires le B. Vincent de Paule, nouvellement canonisé par le Pape. C'est ainsi que les Eutychiens excommunient solemnellement Saint Cyrille, pour se venger de ce que l'Eglise Grecque excommunie de même Eutychès & Dioscore. Une des choses, qui rendent dangereux, odieux même l'esprit de cabale, c'est qu'il transforme les vertus en vices & les vices en vertus, selon qu'il y trouve son compte. Les jugemens qu'il dicte sont une suite affreuse d'injures faites au mérite, & d'honneurs prostitués à ceux qui en sont les plus indignes. *Nul n'aura de vertu que nous & nos amis*, telle est la devise de la Cabale.

Quoi qu'il en soit, voilà un nouveau champ de bataille ouvert à nos deux Partis. Nous y avons déja vû paroître nombre d'Ecrivains armés en guerre. Plusieurs Volontaires sont allés chercher de la gloire dans l'une ou dans l'autre Armée, selon que le cœur leur en a dit. Je n'ai que faire de vous dire quels sont les effets de cette Guerre sainte sur les Spectateurs. Les Esprits

Forts, indifférens sur le succès, rien de tout ce qui arrive aux Combattans, & les Personnes assez sages pour ne s'être engagées dans aucun parti, ou pour ne s'y être engagées qu'avec des restrictions, gémissent de voir une Religion de paix & de charité servir de prétexte à la discorde.



Suite de la Lettre douziéme.

J'Ai eu envie, Monsieur, de copier pour vous les titres des nombreux Ouvrages, que la nouvelle guerre entre les Dévots & les Ennemis de feu l'Abbé Paris a fait naître. Mais qu'y gagneriez-vous? Pour moi, ce que j'y trouve de meilleur, c'est qu'ils ne sont pas de nature à vivre long-tems, & que, s'ils causent aujourdhui quelque mal, il n'aura pas de suites durables. D'ailleurs il y a un moyen presque assûré, pour ne se laisser gagner par aucun de ces Ecrits. Il ne faut que les lire tous avec un cœur sincére & déprévenu. La plûpart du tems, sans rien établir, ils se détruisent réciproquement, semblables à ces venins qui se chassent les uns les autres. C'est ainsi que tel Homme, qui seroit certainement mort, s'il n'avoit été empoisonné qu'une fois, a échapé au premier poison par l'heureuse malignité d'un second. *Bina venena juvant.*

Malgré ce que je vous dis, Monsieur, je n'en aprouve pas moins la sévérité dont notre Gouvernement use contre ces Ecrits. Ils sont infiniment pernicieux, lorsqu'ils tombent dans les mains de Gens factieux, ou ignorans, ou fanatiques, ou irréligieux, & par malheur ces Gens-là sont le grand nombre. Aussi nos Ministres viennent-ils de suprimer de nouveau le Livre de Monsieur de Montgeron, qui avoit été réimprimé l'année derniére à Utrecht en François & traduit en Langue Flamande. Comme j'ignore si vous l'avez vû, j'en ai transcrit le titre * pour vous.

Monsieur de Montgeron y raporte nombre de miracles fort éclatans. Mais, comme il le dit lui-même, aucun d'eux n'égale ou ne surpasse celui de sa conversion, que la Trappe avec toute sa sainte austérité avoit manquée. Né dans le sein d'une famille opulente, corrompu de bonne heure par la complaisance intéressée de ceux qui l'élévoient, gâté ensuite encore plus par l'estime que lui attiroient ses talens, & par les flatteries ausquelles ses richesses l'exposoient, entraîné par son propre tempérament dans la débauche, de-là conduit au Déisme par des lectures & par des conversations séduisantes, ausquelles ses passions donnoient du

* La vérité des Miracles opérez par l'intercession de Monsieur l'Abbé Paris, démontrée contre Monsieur l'Archevêque de Sens. Ouvrage dédié au Roi par Monsieur de Montgeron, Conseiller au Parlement. A Utrecht chez les Libraires de la Compagnie 1737. in 4.

poids, des scrupules venoient néanmoins l'importuner de tems en tems, & pour joüir de quelque paix avec sa conscience, il s'étoit engagé envers elle de se convertir à quarante ans. Pendant cette espéce de tréve, qu'il avoit faite avec ses remors, la Constitution *Unigenitus* parut, & il nous assure que cet Ouvrage du Pape Clément XI. le confirma dans le Déïsme & dans le desordre. Cette circonstance étoit trop curieuse pour ne la pas relever.

Celle-ci ne l'est pas moins, & c'est encore d'après ce célébre Ecrivain que je vous la donne. Un Financier étoit allé le trouver chez lui au sujet de quelques affaires. Il s'exprima en termes peu respectueux, Monsieur de Montgeron répondit avec hauteur, le Financier répliqua brutalement, la dispute s'échauffa, & celui qui l'avoit commencée la termina par un grand coup de poing dans l'estomac du Conseiller. Tout homme de cœur en pareil cas se seroit vengé sur le champ, Monsieur de Montgeron n'y songea pas. Ce rude Raisonneur avoit tout à la fois humilié son orgueil & abattu son courage. Il lui abandonna le champ de bataille & s'enfuit dans son cabinet, d'où il apella ses Domestiques à son secours. Quelle lâcheté, direz-vous? J'en conviens, & il est le premier à le reconnoître. Mais d'un autre côté quelle force, quel courage, quelle grandeur n'y a-t'il pas à faire comme lui une confession si deshonorante, dans la vûë chrétienne de s'humilier & d'édifier ses fre-

res ! Je n'oferois affûrer avec les Apellans que c'eft-là un prodige de la Grace ; mais tout auffi peu voudrois-je dire avec leurs Adverfaires que c'eft un miracle de l'Enthoufiafme.

Je reviens à la converfion de ce célébre Magiftrat. Il y avoit long-tems qu'il n'entendoit parler que des guérifons opérées au miraculeux tombeau de l'Abbé Paris, & qu'il en parloit comme les Jéfuites. Il lui prit un jour fantaifie de voir par fes propres yeux ce qui fe paffoit à ce tombeau. Il comptoit bien que plus d'une fcéne ridicule l'y divertiroit, & lui fourniroit tout à la fois de nouvelles raifons d'incrédulité & force bons-mots. Mais point du tout. A peine eft-il entré dans le Cimetiére de Saint Médard & s'eft-il agenouillé auprès de la tombe de l'Abbé Paris, qu'il oublie ce qui l'y améne. Les grands objets de la Religion fe faififfent de fon attention & s'offrent fucceffivement à fon efprit, accompagnez de leurs preuves il les médite. Une foi lumineufe & ferme fait difparoître fes doutes. Il fort Chrétien & Catholique d'un lieu, où il étoit entré Déifte & réfolu de rire de tout ce qu'il y verroit.

Vous favez que l'Hiftoire Eccléfiaftique parle d'un Comédien nommé Genefius, à qui une chofe prefque femblable arriva. Il fut le Martir du Chriftianifme, aux dépens duquel il s'étoit préparé à divertir une nombreufe Affemblée de Païens. Monfieur de Montge-

ron est devenu de même le Confesseur du Parti, dont il s'étoit plusieurs fois joüé.

Les Gazettes vous ont toutes instruit les unes après les autres des événemens qui ont suivi sa conversion. Je suis bien éloigné de vouloir les copier. Mais voici des vers, qui ne s'y trouvent pas, & que peut-être vous serez bien aise de lire.

Un Loyoliste à face bétique,
D'un air moins saint que factieux,
Traitoit Montgeron d'Hérétique
Et de Sujet séditieux.
C'étoit un crime punissable
D'oser presenter à son Roi
Un Imprimé contre la foi,
Contre une Bulle respectable.
Mais que cet horrible attentat
Eût pû partir d'un Magistrat,
Certes le cas étoit pendable.
Tout doux, dit quelqu'un au Caffard?
Un Livre n'est pas un poignard.

Cette Piéce prouve à merveille ce que je disois tout-à-l'heure de la fureur & de l'injustice, que l'esprit de parti inspire. Je me hâte de me dégager d'un sujet si délicat.

Je suis, Monsieur, Votre. . . .

A Paris, ce . . . . Janvier 1738.



LETTRE TREIZIEME.

VOus vous ſouvenez, Monſieur, que je vous ai annoncé la mort de Monſieur Saurin, ce Géometre preſque auſſi célébre par ſon procès avec le Poëte Rouſſeau que par ſon mérite & par ſes talens. Il joüiſſoit d'une penſion de ſix mille livres, en conſidération de ce qu'il avoit abjuré le Calviniſme. Sa Famille ſollicite la continuation d'une partie de cette penſion, & ſon fils aîné l'a demandée au Cardinal Miniſtre par les vers ſuivans.

Toi, que ſous le nom de Minerve
Rome Payenne eût adoré;
Toi, peut-être le ſeul que n'ait point enivré
La flatteuſe vapeur d'un pouvoir ſans réſerve;
Rare & ſublime Eſprit, qui des reſſorts ſecrets
De ta Politique profonde
Etonnas l'Univers, en lui donnant la paix:
Fleuri l'Ami des Rois, le Pere des Sujets,
L'Arbitre de l'Europe & l'Exemple du Monde,
A tes pieds j'aporte les pleurs
D'une Famille infortunée,
Et qui peut ſans rougir t'expoſer ſes malheurs.
Au ſein du Calviniſme née,
Elle quitta ſes biens pour quitter ſes erreurs.

Des dons du Souverain un Pere chéri d'elle
L'entretenoit. La Mort cruelle
Vient sur lui d'étendre ses coups.
Sa nombreuse Famille, aux pleurs abandonnée,
Embrasse en tremblant tes genoux.
De toi dépend sa destinée.
O Pere commun des François,
Ecoute sa timide voix,
Et puisse l'Ange tutelaire,
Chargé de veiller sur tes jours,
Au gré de tous les cœurs en étendre le cours!
La France est ta Famille: Elle seule t'est chere.
Ah! Que le Ciel dans sa fureur
Ne lui fasse jamais sentir cette douleur,
Qu'on éprouve en perdant un Pere!

Une pareille grace demandée avec tant d'esprit sembloit ne pouvoir être refusée. Elle ne l'a pas été non plus. Mais on dit que la pension a été de six mille livres réduite à huit cens.

Monsieur Saurin, né dans la Religion Réformée & d'un Pere Ministre, fut fait Ministre lui-même, deux ans avant la révocation de l'Edit de Nantes; & à peine en avoit-il exercé quelques mois les fonctions, qu'une affaire de Religion l'obligea de sortir de *France*. Il se réfugia d'abord à Genêve, où il reçut les traitemens les plus honorables. De-là il fut à Berne, dont les Magistrats lui donnerent la Cure de Berchier, une des meilleures du Païs d'Yverdun, qui vint à vâquer. Il y avoit quelques années qu'il la desservoit, lorsqu'on

exigea de lui la signature de ce qu'on apelle en Suisse *Formula Consensus*. Il la refusa long-tems, & il en donna enfin une, qui, sans être pure & simple, ajoûtoit néanmoins quelque chose au silence. Tel est la plûpart du tems le sort des signatures exigées. Personne n'a plus de facilité à les accorder que ceux qui manquent de lumiéres, ou de droiture. Les honnêtes gens résistent d'abord : mais tentés par leur intérêt & inquiétés par leurs scrupules, plusieurs prennent à la fin le parti de *chercher avec le Ciel des accommodemens*. Ils donnent quelque chose à la conscience, quelque chose à la fortune, trop peu à chacune des deux, & bientôt ils sont aussi honteux de leur foiblesse, que le Public seroit mécontent de leurs réserves, s'il les connoissoit. C'est ce que Monsieur Saurin éprouva quelque tems après.

Il avoit épousé une Demoiselle de la Famille de Crouza, qui est d'une ancienne Noblesse du Païs de Vaud. Ce mariage affermissoit sa fortune & lui ouvroit une voye sûre à des établissemens plus considérables. Il ne tenoit qu'à lui de profiter de l'occasion, & il avouë qu'il la perdit, pour n'avoir pû gagner sur sa vanité de cacher de quelle espéce étoit sa signature, & de dissimuler certains sentimens, qui étoient fort éloignés de la doctrine de son Eglise. Ses Collegues se promirent bien de le punir. Peut-être cependant auroit-il réüssi à conjurer cet orage théologique. Mais il y avoit déja quelque

que tems qu'indéterminé sur la Religion, il n'étoit presque plus retenu dans celle qu'il professoit que par des respects humains. Il raconte qu'un sçavant Professeur de Genêve l'avoit d'Augustinien outré rendu presque Pélagien. Qu'il avoit reconnu par ses lectures & par ses méditations que la Doctrine de l'Eglise Romaine sur l'invocation des Saints, le culte des Images, la distinction des Viandes, avoit été mal prise & malignement interpretée. Qu'il étoit revenu de l'idée des Réformés sur la suffisance & la clarté de l'Ecriture Sainte. Que les *Cogitationes Rationales Poireti* l'avoient ramené de sa prévention contre la Présence réelle, en distinguant dans l'adoration du Saint Sacrement l'erreur du lieu de l'erreur de l'objet. » Le Catholique adore dans l'Eucha» ristie Jesus-Christ, objet vraiment adora» ble, nulle erreur à cet égard. Jesus» Christ n'est-il point réellement dans l'Eu» charistie ? Le Catholique l'y adore où il » n'est pas; simple erreur de lieu; nul cri» me d'idolatrie ». Néanmoins cette prétenduë erreur choquoit toujours Monsieur *Saurin*, & dès qu'elle étoit regardée comme un article de foi dans l'Eglise Romaine, il en concluoit que cette Eglise n'étoit rien moins qu'incapable de se tromper.

Il en étoit là, lorsque les dispositions peu favorables pour lui de ses Collegues fraperent le dernier coup. Il alla passer cinq ou six mois en Hollande sous prétexte de ses affaires domestiques. Il se rendit ensuite en

France auprès du docte & éloquent Evêque de Meaux, qui vint à bout de le soumettre à l'autorité infaillible de l'Eglise. Cet illustre Prélat lui oposoit entre autres ce raisonnement. » Posé pour ceux qui se sont » séparés de l'Eglise, la nécessité de s'y réü» nir : nécessité que Monsieur Saurin recon» noît, il y auroit de l'absurdité à chicaner » avec elle, & à rejetter comme erreur » quelque partie que ce soit de la doctrine » qu'elle enseigne, & dont elle exige indis» pensablement la créance de ceux qu'elle » reçoit ; puisque par-là la réünion néces» saire d'un côté, deviendroit impossible de » l'autre, ce qui implique une contradic» tion manifeste ». Cet argument *ad hominem* revient à l'enthymême que voici. *Vous reconnoissez que vous devez vous réünir à l'Eglise : donc vous devez croire tout ce dont elle exige de la créance.* Le docile Catéchumene ne résista pas davantage. Mais se seroit-il mieux défendu, si quelqu'un le pressant par une objection de la même espéce que la précédente, lui avoit dit ? *Vous croyez que l'Eglise donne pour articles de foi des erreurs grossiéres : donc vous ne devez pas vous réünir à elle.*

Quoi qu'il en soit, Monsieur Saurin fit abjuration, & s'établit à Paris avec sa Famille. Lorsqu'il y arriva, il fut présenté à Louis XIV. par l'Evêque de Meaux & par Monsieur de Croissy. Ce Prince lui dit les choses les plus gracieuses. Il lui avoit déja accordé une pension de six cens livres. Il y

en ajouta une seconde de neuf cens, attachés à la composition des Mémoires de France écrits par l'Abbé de Cordemoy.

Monsieur Saurin vêcut long-tems sans autre occupation que celle-là. Il fut ensuite apellé au Journal des Sçavans, quelque tems après à l'Examen des Livres, & enfin à l'Académie des Sciences, qui l'honora de la distinction, unique jusqu'alors, de ne le laisser que quelques semaines au rang des Eleves & de le faire passer à la premiere Place vacante de Pensionnaire. C'est-là que son amour pour la Géometrie, s'accordant avec son devoir, prit de nouvelles forces, & s'il y eut quelque dérangement dans sa conduite, c'est qu'il passoit la plûpart des nuits dans cette étude. Le Sieur Rousseau ne laissa point de le choisir pour rejetter sur lui quantité de couplets satyriques & obscénes, que lui-même avoit faits, & que tout Paris lui attribuoit. Monsieur Saurin fut mis en prison, & son innocence courut risque de devenir la victime de la calomnie. Mais à la fin l'une & l'autre éclatterent au grand jour, & la peine retomba sur l'Accusateur.

Depuis cette époque, je ne vois plus d'événemens dans la vie de Monsieur Saurin. D'ordinaire il s'en trouve peu dans celle des Gens de Lettres, & c'est un bonheur pour eux ; mais un bonheur, que leur mérite la tranquillité dont ils laissent un chacun joüir. L'Ambitieux, l'Avare, le Voluptueux, le Vindicatif ne sçauroient être heureux qu'aux

dépens d'autrui. La félicité du Sçavant ne coute rien à personne. Il la paye de ses veilles, il brûle d'en prodiguer les fruits, il n'en demande pour prix qu'un peu d'estime, & l'a-t'il obtenuë, il se rend au travail avec une nouvelle ardeur, & quelques loüanges accordées à ses Ouvrages valent au Public de nouveaux prodiges d'esprit ou de science. Mais je vous amuse trop longtems, & je devrois vous avoir déja dit que je suis, Monsieur, Votre....

A Paris, ce.... Janvier 1758.



LETTRE QUATORZIEME.*

MONSIEUR,

IL ne me reste plus à vous parler que des quinze derniéres Lettres du *Hollandois* à commencer par la seconde de la troisiéme Partie. J'y parle de la Noblesse & des Patriciens de Hollande, & ce que je dis à cet égard, familier en Allemagne, sera nouveau en France & ailleurs. Les deux Lettres suivantes ont pour sujet le caractére des Hollandois. C'étoit l'endroit le plus difficile de mon Ouvrage, & c'est aussi celui que j'ai le plus travaillé. Il ne m'en auroit rien couté

* Communiquée par l'Auteur du Hollandois.

pour faire l'éloge de cette Nation; j'en aurois été quitte pour être sincére. Mais il en falloit dire le bien & le mal, & c'est ce qui demandoit de la hardiesse & de l'adresse tout à la fois. Quelque flatteur que soit pour moi ce que mon amour propre, soutenu de quelques suffrages, peut m'avoir dit de ce morceau, je vous en croirai tout seul, Monsieur, aussi bien que sur le reste de l'Ouvrage.

La propreté des Hollandois fait le sujet de la cinquiéme Lettre. Il est question dans la sixiéme de leur maniére de vivre. Comme elle est moins serrée & moins triste que celle de leurs Ancêtres, j'en prends occasion d'examiner si un peu de luxe & de faste est toujours préjudiciable à un Etat, ou même s'il ne lui est pas utile, & je louë la République de ce qu'elle ne s'abaisse point à chicaner ses Sujets sur un peu plus ou moins de dépenses. Je parle dans la Lettre suivante de l'amour & des talens des Hollandois pour les Sciences & pour les beaux Arts. Je ne m'arrêterai point à la huitiéme Lettre, où je badine sur certains Rimeurs Hollandois, qui, sans génie & sans art, versifient en dépit des Muses. Je passe à la neuviéme Lettre, où je parle sérieusement de la Poësie Hollandoise. J'y raporte entr'autres cette Ode d'un Païsan de Delft, traduite en François:

Que dans les orgueilleux Palais,
Habitent les Soucis avec l'affreuse Envie!

Toi, qui tient mon ame asservie,
Muses, remplis mes Vers d'agréables sujets.
On est par ton secours heureux à petits frais.
Les plaisirs innocens & la tranquille paix
Sont l'ame de la vie.
A de vaines terreurs arrache ton esprit,
Homme toujours dupé par de folles chimeres.
Le tems porte nos jours sur ses aîles legeres.
Jouissons du moment qui fuit,
Tant que la mort veut nous faire crédit.
Aux loix de la Raison si ton cœur indocile
En dépit d'elle s'ouvre à quelque noir chagrin;
Ne l'y laisse jamais fixer son domicile.
Eh! N'es-tu pas voisin des vignobles du Rhin?
Notre main au travail formée
Nous fournit aisément le vivre & le couvert.
Pourquoi nous mêlons-nous de l'Etat, de l'Armée,
Du Général qui gagne & de celui qui perd?
Ce qui fit pleurer Héraclite
Fournit des ris à Démocrite.
Que vois-je! Le Ciel en courroux
De son tonnerre nous menace,
L'air s'obscurcit, mon sang se glace ....
Homme foible, rassurez-vous.
A côté le nuage passe,
Je le vois crever loin de nous.
Mais la nuit sur les cieux étend ses sombres voiles.
Qu'importe! Déja l'air brille de mille étoiles.
Et bientôt, remplaçant le flambeau d'Apollon,
La Lune de ses feux va blanchir l'horison.



Suite de la Lettre quatorziéme.

APrès avoir parlé de la Poëfie Hollandoife en général, je paffe à la Poëfie Dramatique en particulier. La Lettre dixiéme renferme en peu d'efpace une idée affez complette & affez exacte de l'Académie de Leyde. On y a laiffé une faute d'impreffion, qu'il faut corriger de la maniére fuivante. » Meffieurs Burman pour » les Belles-Lettres, Schultens pour les » Langues Orientales, 's Gravefande pour » les Mathématiques, Boerhave pour la Mé» decine, Vitriarius pour le Droit Public » foutiennent aujourd'hui & augmentent par » leurs Ouvrages la réputation de l'Acadé» mie. » Cette faute m'en rapelle une feconde, qui fe trouve dans la onziéme Lettre. J'y rends compte de l'état, où le Théâtre Flamand & le Théâtre François fe trouvoient de mon tems en Hollande, état affez médiocre à divers égards, & je dis enfuite. » L'opulent & magnifique Juif » François Lopez, forma le deffein d'avoir » une efpéce d'Opera. Il fit venir des Païs » étrangers les plus belles Voix & les Sym» phoniftes les plus parfaits qu'il put rencon» trer. Il paya les uns & les autres en grand » Seigneur. Il attira par fa liberalité tout ce » qui paffoit d'Hommes excellens en ce gen-

» re-là par la Hollande. Ainsi se formerent » les concerts, dont il a régalé les honnêtes » Gens & les Personnes les plus illustres de » la Haye pendant quelques années de suite. » Les Ministres de l'Etat, ceux des Puissan- » ces étrangeres, les Voyageurs du plus haut » rang, les Princes mêmes s'y rendoient. On » recevoit les principaux dans une Salle su- » perbement illuminée & meublée. La Mu- » sique elle-même étoit placée dans une » Chambre fort ornée & toute brillante, & » c'étoit-là que les Personnes d'une moin- » dre condition étoient admises. Des La- » quais faits autour & habillés du meilleur » air, présentoient des rafraîchissemens de » toutes sortes à l'assemblée ». L'Impri- meur a omis une partie du nom de ce ma- gnifique Particulier, qui s'apelle François Lopez de Liz.

La douziéme Lettre roule sur les plai- sirs des Hollandois. Le même sujet occu- pe les deux qui suivent. J'ose croire que toutes trois auront amusé, du moins ceux pour qui ces matiéres sont étrangeres & nouvelles.

Les deux dernieres Lettres contiennent une description de la Nord-Hollande, & il me semble, *nam frontis ad urbanæ descende præmia*, qu'elles ne terminent pas désagréa- blement mon Ouvrage. Voici comme je commence. La Nord-Hollande est une Province de paradoxes. Les Villes & les Villages semblent y sortir en foule du sein des Lacs. Les Prairies inondées pendant l'hi-

ver fournissent le reste de l'année les pâturages les plus gras aux Bestiaux. La Terre y produit des légumes d'une bonté & d'une délicatesse qui ne doivent presque rien à la chaleur du Soleil. On y voit la richesse habiter les campagnes ; l'amour de l'épargne conserver la frugalité chez les Habitans, sans pouvoir leur rendre la sobriété aimable ; le faste y accompagner fidèlement la simplicité ; les anciennes maniéres survivre du reste à la médiocrité, qui les avoit introduites. Là vous voyez les teints de lys & de roses, & les tailles fines, & droites, parer les Villages. Là, comme sur les rivages du fabuleux Lignon, la Villageoise, également innocente & hardie, accorde des faveurs fort délicates à l'Amant qu'elle chérit, & elle sait garder la derniere & sauver même sa pudeur d'une épreuve si périlleuse. Là les Meres aussi libres dans leurs discours que leurs Filles dans leurs caresses, sont d'ailleurs aussi chastes qu'elles, bien que la plûpart du tems aussi charmantes. Là les laides sont aussi rares que les belles le sont dans d'autres endroits.

A ce morceau succédent quantité de petits tableaux, que je me suis plû à faire. Que je me féliciterois, si le plaisir, avec lequel je les travaillois, passoit dans l'ame de ceux qui les verront ! permettez-moi, Monsieur, de vous en copier un, ou deux.

Le premier est la description d'un repas à la Nordhollandoise. En voici un extrait. » Vous ne devineriez jamais où

» le dîner fut servi. C'étoit dans une cui-
» sine basse. Mais quelle cuisine ! Elle étoit
» pavée de marbre à compartimens, & tra-
» versée en croix de deux piéces de nattes
» aussi belles que celles de la salle. Les murs
» en étoient revêtus de carreaux de faïance
» blanche. Deux armoires d'un travail fort
» délicat laissoient voir au travers de leurs
» vîtres, l'une une nombreuse batterie de
» cuisine, qui sembloit sortir des mains des
» Ouvriers, & l'autre des vases de porce-
» laine de toute espéce & tous choisis, ar-
» rangez avec assez d'art. Mais rien ne
» vous auroit surpris autant que la cheminée.
» Figurez-vous que la plaque & le contre-
» cœur de l'âtre sembloient être d'argent, &
» jugez par-là du reste. Aussi cette chemi-
» née n'étoit-elle que titulaire, ou honorai-
» re, si on peut parler de la sorte, & peût-
» être n'y avoit-on jamais allumé du feu.
» Une autre cheminée moins ornée faisoit
» les fonctions de celle-ci.

» Tandis que j'admirois une cuisine si
» brillante de propreté, il entra une Ser-
» vante, qu'à son air mignon & à sa paru-
» re propre & galante, j'aurois prise pour
» la fille de la maison, si le Maître n'avoit
» pas été trop jeune pour être son Pere. El-
» le aportoit un plat de légumes & un de
» ris, qui tiennent-là lieu de potage. Après
» elle parut sa Maîtresse, qui en Femme,
» dont la matinée avoit été toute occupée des
» soins du ménage, étoit habillée à peu près
» comme sa Servante, & n'avoit de plus

» qu'elle que quelques bijoux de prix. Elle
» étoit belle & jeune. J'admirai sa beauté,
» & je ne fis que l'admirer. Je ne sais
» quoi de grave répandu sur toute sa per-
» sonne me bornoit-là. D'abord la conver-
» sation fut aussi peu animée que la biére
» que nous bûmes. Le vin de Pontac suc-
» céda & fut accompagné d'un Cabeliau,
» dont les deux moitiez étoient accom-
» modées de deux maniéres différentes.
» Sur le bien que je dis de ces deux plats,
» mon Hôte en fit compliment à sa ché-
» re Lisette. C'est le nom tendre & fa-
» milier qu'il donnoit à son Epouse, qui à
» son tour l'apelloit par le diminutif de son
» nom de batême. Cette belle Femme ré-
» pondit à son Mari par un baiser, qui me
» parut aussi sincére qu'éclatant. Elle rougit
» ensuite de s'être oubliée jusques-là devant
» un Etranger, cependant elle parut me sa-
» voir bon gré d'avoir donné occasion à
» cette prétenduë faute. Elle redoubla d'at-
» tentions obligeantes pour moi. Elle & son
» Mari s'aperçurent avec plaisir qu'en apre-
» nant le langage de leur Nation, j'en avois
» adopté les mœurs, l'entretien en fut plus
» gai.

» On amena les Enfans au dessert, &
» on voulut qu'ils me saluassent le premier.
» Je les embrassai, & il ne m'en couta aucun
» effort de politesse & de complaisance. Si
» j'avois voulu peindre une Grace & un
» Amour, ils m'auroient servi de modèles.
» Ces Enfans aussi aimez qu'ils étoient aima-

»bles me furent bien-tôt dérobez par le Pe-
»re & par la Mere, qui les accablérent de
»baisers. On leur donna de tout ce qu'il
»y avoit sur la table. Le Pere voulut qu'ils
»bussent du vin de sa Femme, qui étoit
»doux. Bien-tôt tout retentit de leur joli ba-
»bil, & il n'y eut plus d'attention que pour
»eux. Le cœur de mes heureux Hôtes na-
»geoit dans la joye, & je la partageois de
»bonne foi avec eux. Heureux Hollan-
»dois, disois-je en moi-même! C'est chez
»vous seul que le mariage est aussi char-
»mant que saint. Vous aimez tendrement
»vos Femmes, & bien differens d'une Na-
»tion voisine, vous osez ne pas rougir de
»votre tendresse. Vos Femmes se font hon-
»neur de vous respecter & de vous ai-
»mer. Chaque jour allume davantage vos
»feux mutuels, & souvent on voit parmi
»vous l'Amant froid devenir Mari galant.
»Vos Enfans, fruits d'un amour si pur,
»en deviennent la récompense, & ils res-
»serrent de plus en plus les agréables nœuds
»qui vous attachent l'un à l'autre. Enfin
»la nature semble avoir gardé pour votre
»vertu les plaisirs les plus innocens & les
»plus délicieux.»

Je m'imagine bien, Monsieur, qu'à l'heu-
re qu'il est vous attendez avec quelque sor-
te d'impatience que je vous dise ce que je
pense en gros de l'Ouvrage, dont je viens
de vous parler en détail. Je ne me pique-
rai point d'une fausse modestie. Le fonds
m'en paroît bon quant aux faits, & pour

roit-il ne l'être pas ? Il est pris en partie des Auteurs les plus modernes, les plus sçavans, les plus judicieux, les plus sincéres d'entre les Hollandois, & en partie je le dois à une expérience de quinze ou seize ans. Quant aux jugemens généraux, s'il s'en trouvoit quelques-uns, qui fussent peu justes, je vous prie de les imputer à mon ignorance seule, & non à aucune espéce de prévention ou de passion. Les Hollandois ne m'ont fait ni assez de bien, pour m'aveugler en leur faveur, ni assez de mal, pour me tenter d'en dire d'eux. Je ne suis pas aussi ferme sur le stile de mes Lettres. Il est grave & soutenu dans les dix-neuf ou vingt premiéres. Il est plus vif & plus gai dans les suivantes. Le caractére différent des sujets m'auroit conseillé cette diversité de stile, si elle ne s'étoit pas placée d'elle-même au bout de ma plume. Je ne sais cependant si cette variété n'aura pas choqué une partie de mes Lecteurs. Je crains encore plus que mon langage en certains endroits ne paroisse trop poëtique & trop fleuri. Dans ce dernier cas, je vous avouerai, Monsieur, que si j'ai fait une faute, je l'ai faite de propos délibéré, pour relever & pour ennoblir un peu certaines matiéres, qui me paroissoient trop basses par elles-mêmes.

Je suis, Monsieur, Votre. . . . .

A Francfort ce 1. Janvier 1738.

de la Barre de Beaumarchais.



LETTRE QUINZIÉME.

J'En ſuis ſûr, Monſieur, vous ſerez ſurpris de recevoir une Lettre de Londres, & encore une Lettre Françoiſe écrite par un Anglois. Le ſavant & poli Monſieur d. . . . M. . . . . . en eſt cauſe. Il a lû vos trois premieres feuilles, il vous y a reconnu, il en a pris occaſion de me parler avantageuſement de vous, & tout de ſuite, il m'a conſeillé, dans le deſſein où je ſuis d'aprendre votre Langue dans toute ſa pureté, de m'exercer à l'écrire, en vous mandant des nouvelles de ce Païs-ci. Il m'a aſſuré, comme vous le verrez par ſa Lettre ci-jointe, que vous voudriez bien, en publiant la miénne, me montrer par vos corrections quelles fautes j'y ai faites. M'auroit-il trop flatté, Monſieur? Non, ſa ſincérité ne me permet pas de le croire. Voici donc mon premier thême. J'ai affecté de n'y faire entrer pour cette fois-ci que des matiéres aiſées. Ayez la bonté de le corriger. Je jugerai par-là que vous voulez bien que notre commerce littéraire continuë, & alors il deviendra plus ſérieux & plus digne du Public.

Le *Craftsman* du vingt-&-un Janvier a annoncé ſept nouveaux Volumes de ſon Ouvrage en guiſe de Suplément aux Volu-

mes, qui ont déja paru. L'avis est conçu en ces termes. » Les affaires domestiques » sont le principal sujet de ces Parties addi-» tionnelles, comme les affaires étrangéres » l'ont été des précédentes. On y traite en » particulier ce qui regarde l'Excise, les » Armées entretenuës en tems de paix, la » dépendance ou l'indépendance des Parle-» mens, les Partis Nationaux, la Constitu-» tion ancienne & la Constitution moderne » tant dans l'Eglise que dans l'Etat, le Con-» trat de la Banque, la Liste Civile, les » anciennes prérogatives & le pouvoir pré-» sent de la Couronne, le tout entremêlé » beaucoup plus d'Ecrits enjoüés que ne » l'ont été les parties précédentes. On y a » mis une seconde Dédicace au Peuple » d'Angleterre. *Nota bene* : Peu d'exemplai-» res de cet Ouvrage sont imprimez sur du » Papier Royal. « Monsieur D. M. m'a dit que vous étiez au fait des affaires de ce Royaume, sans quoi je vous expliquerois cette malicieuse satire.

Feu Scarron de joyeuse mémoire commence un Conte du mois où souffle un certain vent, qui porte les Anglois à se pendre ou à se noyer. Peut-être vouloit-il insinuer que les morts volontaires, si fréquentes ici au prix de ce qu'elles le sont ailleurs, sont moins l'effet d'un courage philosophique de notre part que d'une sombre mélancolie, née avec nous & exaltée par la température de l'air. Je ne voudrois pas gager qu'il eût absolument tort. Mais, si vous avez fait

quelque séjour dans ce Royaume, vous m'avouërez aussi que, sans ce vent homicide, nos Gens savent mourir de bonne grace & avec un air aisé qui surprend. Tyburn en fournit chaque année plusieurs exemples, & en voici un qui est récent.

Certain Procureur vient d'y être pendu pour vol, avec une Dame, sa Complice. Je pourrois vous les dépeindre écoutant leur sentence sans pâlir, attendant plusieurs jours de suite la mort dans un calme profond, marchant au suplice d'un air ferme, mais je ne vous dirois rien d'extraordinaire. Ce qui seul mérite d'être relevé, c'est que ces deux Amans n'ont pas voulu que la mort même pût les séparer, & qu'à l'instant fatal, qui alloit terminer leur vie, ils se sont jettez dans les bras l'un de l'autre, & ont expiré en s'embrassant. Changez quelques circonstances de cette scéne. Combien ne vous paroîtra-t'elle pas touchante & merveilleuse par la fermeté & par la tendresse du Héros & de l'Héroïne?

Celle-ci est tout aussi nouvelle & n'est pas moins singuliére. Il y a quelques jours qu'un Garçon de dix à onze ans perdit son chapeau. Son Pere lui en donna un autre, & le menaça de le fouetter, s'il le perdoit. Une petite Sœur avoit entendu cette menace. Elle attrapa le chapeau & le cacha. Son but étoit d'inquietter son Frere. Elle n'y réüssit que trop bien. Désespéré, ou honteux peut-être de cette seconde perte, il alla se pendre, pour éviter le fouet. N'est-

ce pas mépriser la mort à l'excès, que de la craindre moins que quelques coups de verges, ou que de legers reproches?

J'avois envie d'ajouter encore quelques faits de même espéce. Mais pour finir par quelque chose de moins lugubre, je vous dirai que depuis trois semaines une Femme plus que centenaire s'est mariée en septiéme nôces avec un jeune Homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Saint Jérôme raconte agréablement dans une de ses Lettres, l'Histoire d'une Femme beaucoup moins âgée, qui, veuve de six Maris, épousa un Homme qui avoit eu six Femmes. Tout Rome s'interessoit à cet étrange hymenée, & brûloit d'envie de voir qui des deux Conjoints enterreroit l'autre. Ce fut le Mari. Le Peuple Romain lui en témoigna sa joye d'une maniére éclatante. On n'auroit guéres pû faire davantage pour un Général vainqueur des Barbares. Ces honneurs aussi n'étoient-ils pas bien dûs à un Homme, qui avoit ruiné une Place si meurtriére?

Il y auroit bien du malheur, si le Mari Anglois n'avoit pas le même succès que le Romain. Il ne seroit pourtant pas sage d'y trop compter. Le bois verd n'est jamais plûtôt consumé qu'auprès du bois sec, & souvent une Femme décrépite a envoyé son jeune Epoux lui préparer les logis dans l'autre monde. Qui sait si celle-ci n'aura pas la malice d'en faire autant, & de mériter qu'on lui aplique ces vers de la sixiéme Satire de Juvenal?

... Crescit numerus. Sic fiunt octo Mariti
Quinque per autumnos, titulo res digna sepulcri.

Pour moi, je n'aurois jamais la hardiesse de me jouer à une Héroïne, qui, après avoir couché tant de Braves dans le tombeau, semble avoir vaincu la mort même. Vous savez la fable de la Caverne du Lion. Assez d'Animaux y entroient; mais aucun n'en sortoit vivant. En voyant ma Vieille, il me sembleroit voir cet antre funeste & ensanglanté de tant de meurtres. Je frémis en y pensant, & je me hâte de vous dire que je suis, Monsieur, Votre ... Ralph. Read.



LETTRE SEIZIEME.

IL y a déja quelque-tems, Monsieur, qu'un Gentilhomme distingué voulut bien m'écrire de Liége une Lettre, dans laquelle il inséra des réflexions, qu'il jugeoit propres à entrer dans les *Amusemens Littéraires*. J'en jugeai comme lui, & cependant je n'en fis alors aucun usage pour le Public. Enfin les voici. Notez bien que je vous les envoye un jour de Carême-prenant. Après les avoir lûës, vous m'avoüerez que je ne pouvois guéres me mieux conformer qu'en les copiant à l'esprit de l'Eglise, qui dans ce tems-ci, tems consacré par

l'usage à des plaisirs souvent déréglez, s'efforce d'en détourner ses vrais Enfans, en les occupant de pensées sérieuses & chrétiennes.

» La vie ne nous est donnée que par pé» riodes infiniment petites & toujours voi» sines de la mort. Notre Enfance meurt, » lorsque nous ateignons la Jeunesse, & » celle-ci meurt à son tour, lorsque nous » parvenons à l'Age viril, qui meurt de » même, à mesure que nous avançons vers » la Vieillesse. Les années, les mois, les » semaines, les heures, les momens mê» mes, renferment une espéce de mort par » la variation de nos pensées & de nos ac» tions. Tantôt gais, tantôt tristes, agitez » successivement de mille passions, oubliant » ce qui nous occupoit auparavant, remplis » d'un objet auquel nous ne pensions pas » l'instant précédent, nous ne vivons pour » ainsi dire pas, mais nous recommençons » sans cesse à vivre, & cette vie n'est cha» que fois que d'un instant. Que dis-je? » En les nommant ces instans si courts, » nous les perdons, ils nous échapent, ils » sont anéantis, & nous n'en avons pour» tant à nous qu'un seul à la fois. «

Que de réflexions ce texte pourroit faire naître dans une ame un peu attentive! Dieu ne nous donne la vie que par portions d'une petitesse infinie. C'est ainsi qu'un Pere sage & tendre n'accorde à ses Enfans que par parcelles ce qu'ils souhaitent, afin de les

éprouver & en même-tems de leur faire sentir le prix de ses dons. Dieu ne nous donne la vie que par portions d'une petitesse infinie. Eh ! pouvons-nous nous plaindre de la briéveté de ces portions, nous qui sçavons que chacune d'elles bien employée suffit pour mériter une éternité de bonheur ? Dieu ne nous donne la vie que par portions d'une petitesse infinie. Tant mieux. Nous en sentons d'autant plus la dépendance continuelle, où nous sommes par raport à l'Etre Suprême. Nous ne subsistons que par lui. Vivons pour lui seul. C'est vivre pour nous-mêmes. Dieu ne nous donne la vie que par portions d'une petitesse infinie. Ménageons-les donc, soyons-en avares, craignons d'en perdre une seule, peut-être ne pourrions-nous réparer jamais cette perte.

Mais, Monsieur, vous auriez bien fait ces réflexions, sans que je m'en fusse mêlé. Je sens qu'il me convient peu de vous les faire faire. Il vaut mieux que je ferme ma Lettre, & que je vous assûre des tendres sentimens, avec lesquels je suis, Monsieur,

Votre . . . .

Francfort ce 18 Fevrier 1738.



LETTRE DIX-SEPTIEME.

SAns ſçavoir encore, Monſieur, ſi vous aurez daigné publier mon premier Thême, j'ai la témérité de vous en envoyer déja un ſecond. Je ne vous réponds pas de l'exactitude de mon ſtile. Mais, quant à la matiére, elle intéreſſe trop les Honnêtes-Gens, de quelque Nation qu'ils ſoient, pour que vous ne ſoyez pas bien aiſe de lire ce que je vous en écris, ou qu'on ne vous ſache pas gré d'en avoir orné vos *Amuſemens*. Imaginez-vous qu'il n'eſt pas queſtion de moins que de défendre la liberté de la Preſſe. Quel objet pour quiconque aime les Sciences & la Liberté! Auſſi allez-vous voir combien il a animé l'Auteur du Journal Anglois, intitulé *Common Senſe*. *

Il s'adreſſe aux Gentilshommes, Marchands, Freeholders & autres, les indépendans Habitans de la Grande Bretagne, & après leur avoir dit que, s'ils en étoient à aprendre ce que vaut la liberté, il les croiroit indignes d'en joüir, & incapables de la connoître jamais: il continuë en ces termes, où vous reconnoîtrez la haute opinion,

* Common Senſe, or The Engliſhman's Journal 1738. N°. 51.

lution aussi triviale, mais toujours victorieuse, qu'il seroit imprudent de se priver d'une chose utile & nécessaire même, pour se garantir de quelques abus peu considérables & fort rares; que Dieu même n'a rien créé pour notre usage, qui ne soit sujet à nous nuire par quelque accident; qu'on doit bien moins se flatter d'avoir des Loix parfaites à tous égards; que quant aux calomnies, si la liberté de la Presse en favorise la publication, elles sont d'abord réfutées & oubliées, tandis qu'un Ecrit conçu & imprimé dans les ténebres, au risque d'une prison perpétuelle, ou d'une mort honteuse, & débitée mystérieusement, parvient à la Postérité, & passe à ses yeux pour une Histoire sincére; que si les abus de cette liberté sont frapans, les Loix subsistantes sont assez séveres pour les réprimer.

Il ajoute que cette sévérité s'est fait sentir de reste depuis quelques années à ceux qui ont écrit ou imprimé des Papiers publics, & il dit là-dessus des choses très-fortes & de la maniere la plus véhémente. C'est une Philippique dans les formes contre les Ministres. Mais trouvez bon que je la laisse où elle est. Voici en sa place un Extrait du *Craftsman* * sur la même matiére, où vous ne trouverez pas moins votre compte.

* The Country Journal N°. 602.

Il s'agit d'un Imprimeur Allemand de la Nouvelle York, nommé Jean Pierre Zenger. Le pauvre homme étoit accusé d'avoir imprimé un Libelle faux, scandaleux, séditieux contre le Gouverneur & le Gouvernement de cette Province, sous le titre de *New-York Veekly Journal*, & des Personnes puissantes le poursuivoient en Justice, mais par des voyes contraires aux Loix. Il couroit un risque évident, lorsqu'un Gentilhomme du nom d'Hamilton, bien que vieux & infirme, se rendit de Philadelphie à la Nouvelle York, pour le défendre. Il parla en ces termes sur les sens malins, qu'on prétendoit découvrir dans ce Journal.

» Si on prend le mot Libelle dans le sens » large & illimité de l'Accusateur, je ne » sçais quel Ecrit sera à couvert de cette » odieuse apellation. Moïse, tout modéré » qu'il étoit, sera censé avoir fait un libelle » contre Caïn, & il n'y aura personne, dont » le Diable n'ait droit de se plaindre, se- » lon la morale de l'Avocat du Roi, puis- » que, selon lui, la mauvaise réputation de » quelqu'un n'autorise pas à dire du mal » de lui. Echard aura fait un libelle contre le » bon Roi Guillaume. Burnet en aura fait » un autre contre les Rois Charles & Jac- » ques II. Rapin en aura fait un contre » tous nos Rois..... Que faudra-t'il di- » re, écrire, lire, entendre, chanter, ou » quand pourra-t'on rire, sans s'exposer » à passer pour violateur de la Loi contre

» les Libelles ? . . . . . Je crois sincérement
» que, si quelqu'un s'avisoit de prononcer
» tout haut dans les ruës d'ici quelques passa-
» ges de la Bible contre les mauvais Magis-
» trats, & qu'on ignorât d'où ces passages se-
» roient pris, Monsieur l'Avocat du Roi, à
» l'aide de ses adroites interprétations, auroit
» l'art d'en faire des libelles séditieux, ou
» calomnieux. . . . . . Suposons que ce
» soient ceux-ci, que je tire du cinquante-
» sixiéme Chapitre d'Isaïe Vers dix & onze.
» *Ses Sentinelles sont aveugles : ils sont igno-*
» *rans : ce sont des chiens faméliques, qui ne*
» *peuvent jamais avoir assez.* Monsieur l'A-
» vocat en feroit sans peine un Libelle, par
» le talent qu'il a d'interpréter toutes cho-
» ses comme il lui plaît. Il diroit par exem-
» ple, que par les Sentinelles l'Ecrivain a
» voulu faire entendre les Conseillers du
» Gouverneur : qu'en les traitant d'igno-
» rans & d'aveugles, sa pensée étoit qu'ils
» ne veulent point voir les dangereux des-
» seins de son Excellence : que ceux dont
» il parle, sont le Gouverneur & ses Conseil-
» lers : que les choses dont ils ne peuvent
» avoir assez, ce sont les richesses & le pou-
» voir. Cet exemple pourra sembler desti-
» né à faire rire. Mais j'en apelle à Mon-
» sieur l'Avocat lui-même. Les sens qu'il
» supose à l'écrit publié par mon Client
» sont-ils plus justes ? . . . . Le Pouvoir
» ressemble à un grand Fleuve, qui est
» agréable & utile, tandis qu'il demeure dans
» son lit, & qui ravage tout dès qu'il se

» répand hors de ses bords. Faisons donc » notre devoir, & en Gens sages qui con» noissons le prix de la liberté, faisons les » derniers efforts pour la défendre. C'est » le seul rempart, que nous ayons contre » le Pouvoir illégal, qui de tout tems a sa» crifié à ses caprices & à son ambition le » sang le plus précieux & les Hommes les » plus innocens qui furent jamais.

» J'espere que vous me pardonnerez mon » zèle en cette rencontre. C'est un vieux » & sage proverbe, que *quand la maison de* » *notre Voisin brûle, nous devons songer à* » *la nôtre*. Graces à Dieu je vis dans un » Gouvernement, où nous connoissons bien » la liberté, & où nous en joüissons sans ob» stacle. Cependant l'expérience nous a » convaincu tous tant que nous sommes, & » moi en particulier, qu'un mauvais exemple » dans un Gouvernement devient une auto» rité dans un autre. Je ne puis donc m'em» pêcher de penser que mon devoir & celui » de tout honnête Homme, après avoir ren» du aux Personnes revêtuës de l'Autorité » Royale l'obéïssance qui leur est dûë, c'est » de nous tenir sur nos gardes contre cette » autorité, lorsque nous craignons qu'elle » ne nous devienne préjudiciable à nous, ou » à nos Concitoyens....

» Je conclus. Cette affaire-ci n'est pas » peu importante, Messieurs les Jurés. Ce » n'est pas une affaire sans suites. Ce n'est » l'affaire, ni d'un pauvre Imprimeur, ni » de la Nouvelle York seule, que vous avez

» à juger. Non. C'est celle de tout hom-
» me libre, qui vit sous le Gouvernement
» Anglois en Amérique. C'est la meilleure
» cause. C'est la cause de la liberté, & je
» ne doute point que votre droiture ne vous
» concilie l'amour & l'estime de vos Conci-
» toyens. Quiconque préfére la liberté à
» l'amour de la servitude, vous bénira & vous
» honorera comme des hommes qui ont dé-
» concerté les entreprises de la Tyrannie, &
» qui par un impartial & sincére jugement,
» ont assuré à nous, à nos Descendans, à
» ceux de nos Voisins, les privileges que
» la Nature & nos Loix nous attribuent,
» c'est-à-dire, la liberté de faire observer
» les démarches du Pouvoir arbitraire, & de
» nous y oposer, du moins dans cette Par-
» tie du Monde, en disant & en écrivant la
» vérité ».

Ce discours eut l'effet, que ce brave Gentilhomme s'étoit proposé. Les Jurés déclarerent le Prévenu non coupable. Le Peuple assemblé en foule leur aplaudit par des Huzzas trois fois répetés. Les Magistrats de la Nouvelle York présenterent à Monsieur Hamilton le droit de Bourgeoisie dans une boëte d'or de grand prix, gravée des armes de la Ville & de dévises qui expriment sa reconnoissance.

Dans ma premiére Lettre, vous vous en souvenez, Monsieur, je vous parlois du courage avec lequel nos Anglois bravent la mort. Mais combien plus noble est ce même courage, lorsqu'il est employé pour

l'avantage commun de la Patrie, & contre des Personnes qui abusent de leur pouvoir? Vous allez dire que je suis bien Anglois, & mes sentimens vous en auront encore mieux convaincu que mon mauvais stile. J'en conviens. Je ne voudrois pourtant pas changer. Eh me le conseilleriez-vous? Je crois que non, si j'en juge par l'estime que Monsieur D. M. fait de vous. Je suis, Monsieur, Votre.... Ralph Read.

Londres, ce 1. Février 1738.



LETTRE DIX-HUITIEME.

IL ne m'en coûtera pas beaucoup cette fois-ci, Monsieur, pour vous payer des belles, bonnes, sçavantes, spirituelles, agréables piéces, que vous m'envoyez. Je n'aurai d'autre peine que celle de copier en votre faveur des vers, qu'un Anonyme que je soupçonne d'avoir beaucoup d'esprit & de noblesse, m'a fait la grace de m'envoyer. Il m'aprend qu'ils ont été adressés à une des premieres Comtesses de l'Empire par un Cavalier, qu'elle avoit régalé pour se réjouir, d'une cuillier à bouillie, & qui lui donna en retour un fuseau tout-à-fait joli. Vous m'avouerez qu'un Homme d'un mérite ordinaire, ne fait point des vers comme

ceux-là, & qu'encore moins les fait-il pour une Personne de peu de mérite.

D'un Instrument de ménage,
Comtesse, en qui tout est beau,
Pour hâter mon Mariage,
Vous m'avez fait un Cadeau.
Je voudrois bien un jour en pouvoir faire usage.
Mais il faut pour ce fait être Papa mignon,
Et tel dit oui, quand il s'engage,
Qui dans trois jours, voudroit avoir dit non.
De ce malheur j'ai vû plus d'un exemple;
J'en tremble encor, je ne le cele pas.
Au Dieu d'Amour je veux bâtir un Temple,
Mais le trop sage Hymen a pour moi peu d'apas.
Mon cœur dans ses penchans ne veut point de surprise,
Il ne sçait point aimer par avis de Parens.
J'abandonne aux Barbons les doucereux sermens.
Et les fades soupirs, qu'un Notaire autorise.
Mais d'un autre côté, dès mes plus jeunes ans,
On m'a redit cent fois que des vices du tems
Le plus noir c'est l'Ingratitude.
J'en déteste aussi l'habitude
Et voudrois l'éviter, sur-tout à votre égard.
Permettez donc qu'ici je vous présente
Un fuseau fait du bois du fameux Chevillard,
Qui culbuta jadis par un saut trop gaillard
Le vaillant Chevalier qui montoit Rossinante.

La Toile, que ce fuseau
Doit filer, sera si belle,
Que Minerve la Pucelle
Voudroit l'avoir sur sa peau.
Mais la trop fiere Déesse
S'en passera, s'il lui plait.
Il faut charmante Comtesse,
Qu'il file un beau bavolet
Pour l'aimable géniture,
Qu'un jour, grace à la Nature,
Ou plûtôt grace à l'Amour,
Vous voudrez bien mettre au jour.

La Personne, qui a eu la bonté de me communiquer ces vers, m'en promet d'autres qui coulent de la même source. Si j'avois l'honneur de la connoître, je la sommerois au nom du Public de tenir sa parole. Vous verriez, par mon exactitude à vous en faire part, que je suis, Monsieur, Votre. . . . .

Francfort ce 20. Février 1738.



LETTRE DIXNEUVIEME.

JE quitte bonne Compagnie, j'en attends une autre, elle sera peut-être suivie d'une troisiéme, jugez par-là, mon Cher, si je vous écrirai des choses fort graves.

La dévotion à Saint Vincent de Paule a peine à prendre, malgré les efforts qu'on fait pour l'accréditer, & celle de Saint Paris au contraire, combattuë par les Puissances, a de plus en plus la vogue. Un Ami de ce dernier, nommé d'Avolé, Licentié en Théologie & Prêtre vient de mourir en odeur de sainteté. Le Clergé & le Peuple se sont accordés à lui faire un Convoi, qui ressembloit plus aux honneurs d'une Canonisation, qu'au cérémonial d'une Pompe funébre. Imaginez-vous qu'il s'y trouva plus de deux cens Ecclésiastiques en surplis & de quatre cens en manteau long, outre quantité de Laïques distingués. Je ne sçaurois vous exprimer l'affluence des Spectateurs. On en voyoit jusques sur les toits des maisons. Ce Prêtre a mené la vie la plus austére, & a donné pendant son vivant tout son bien aux Pauvres. A peine étoit-il mort, qu'une foule de monde accourut chez lui & déchira ses habits, pour en garder les morceaux comme des reliques. On vouloit aussi prendre de la terre de son tombeau. Mais on a scellé sa tombe, & défense a été faite au nouveau Saint de faire des miracles, sous peine de passer pour Perturbateur du repos public, ainsi que l'Abbé Paris.

Monsieur A. . . . de P. . . . . , l'un de nos plus anciens Officiers Généraux, vient de nous donner une scéne, qu'on n'auroit pas dû attendre d'un Homme de cette naissance, & que son avarice même, bien que con-

connuë, n'empêche pas de paroître extraordinaire. Il avoit une ou deux Filles à marier. Des Partis fort sortables se présentérent pour elles, & lui demandérent son consentement. Autant eût valu lui demander la bourse. Il n'en fit pourtant pas semblant. Mais dès qu'il fut seul & libre, il ne ménagea plus rien, & se promenant à grands pas dans son cabinet, il fit un soliloque, où revenoit souvent ce vilain refrain, *il faut que je les tuë*. La Gouvernante des Demoiselles l'entendit. Elle devina heureusement dequoi il étoit question. Les jeunes Eléves se sauvérent par son moyen. Le Pere pendant ce tems-là s'aprêtoit à se défaire d'elles, & il préparoit pour ce sacrifice un vieux sabre rouillé, jadis l'instrument de plusieurs belles actions, dont il alloit flétrir tout d'un coup la gloire. Mais on ne lui en laissa pas la liberté, & on le conduisit en un lieu sûr.

Les bruits publics ont depuis peu annoncé un mariage d'une espéce singuliére, fait tout à coup au Palais Royal, entre le Duc de Brancas & la Comtesse de Clermont Gallerande Doüairiére. On dit qu'il n'a eu pour but que de procurer à cette Dame la qualité de Duchesse & le tabouret à la Cour. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la cérémonie, le vieux Duc s'est retiré comme si de rien n'étoit dans son apartement ordinaire, chez les Oratoriens de l'Institut, emportant pour tout fruit de cette

union dix mille écus en argent comptant & dix mille livres de rentes viagéres. C'étoit bien la peine de se marier.

On vend sous le manteau, & par conséquent au poids de l'or, un nouveau Livre, prétendu imprimé à *Turin chez Alethophile, dans la ruë où étoient ci-devant les Jésuites, à l'Enseigne de la Vérité.* Il ne contient qu'une Chanson sur l'avanture d'un de ces Peres, enrichie de commentaires fort malins contre la Société en Général. Voici le texte en peu de mots. Un Jésuite amoureux à la fureur d'une jeune Demoiselle d'Alençon, le lui avoit témoigné, & elle avoit feint de vouloir lui accorder un rendez-vous. Elle substitua son Frere déguisé en Fille. L'histoire scandaleuse porte que la ressemblance favorisoit on ne peut pas mieux l'imposture. Le galant y fut pris, & ne reconnut son erreur qu'à ce qui est la fin des fins en telle rencontre. Devinez les commentaires.

Mon monde arrive. Adieu, mon Cher, Je suis tout à vous.

Paris ce . . . Février 1738.



LETTRE VINGTIEME.*

J'Ai lû avec plaisir, Monsieur, les Extraits du *Craftsman* & du *Common Sense*, qui ont paru dans vos *Amusemens Littéraires*, & c'est pour vous en témoigner ma reconnoissance que je vous envoye la Piéce suivante, traduite aussi de l'Anglois. Imaginez-vous avant tout qu'on y feint de répondre à un Ecrivain, qui avoit combattu pour la liberté de la Presse. Voici en peu de mots comme on débute contre lui.

» Vous tâchez de faire voir par plusieurs » exemples que les Nations ont été plus » ou moins heureuses, à proportion qu'el- » les se sont aproprié dans son entier la » liberté de parler & d'écrire ; qu'elle » n'est incompatible avec le Gouvernement » que dans un Etat purement despotique, » mais qu'elle est absolument nécessaire là » où la Nation est libre, & où elle a le » droit d'examiner dans ses Assemblées la » conduite de ceux à qui elle a confié ses » intérêts. Vous demandez si une telle Na- » tion doit ignorer ce qui se passe ? S'il » doit lui être défendu de faire savoir ses » volontez aux Ministres, qu'elle a commis

* Cette Lettre m'a été envoyée de Mayence sans signature.

» pour les exécuter ? S'il ne lui sera pas
» permis, lorsqu'elle s'aperçoit que sa
» liberté & ses intérêts sont trahis, de s'a-
» nimer réciproquement à prévenir les fu-
» nestes effets des mauvais conseils, ou des
» entreprises téméraires de ses Représentans?
» Enfin, si un apel au Peuple n'est pas ex-
» cellent pour retenir des Ministres, qui
» échaperoient aisément à des Tribunaux
» moins incorruptibles que celui de la Na-
» tion, & qui n'oseroient récuser celui-là,
» sans se reconnoître par-là même crimi-
» nels » ?

Vous savez-bien, Monsieur, qu'un Homme qui rassemble avec tant de précision & de force les argumens de son Adversaire, n'a d'ordinaire pas une fort sérieuse envie de les réfuter. Mais vous le verrez encore mieux par la suite. Il avouë d'abord qu'avant la Réformation, l'ignorance & la superstition étoient sans bornes, & qu'on ne pouvoit alors s'éloigner tant soit peu des idées vulgaires, sans s'exposer à la haine d'un Clergé redoutable, qui s'étoit arrogé le droit de tout savoir & de connoître de tout. Mais que croyez-vous qu'il en concluë ? C'est que, si cette ignorance étoit peu favorable à la Religion & à la Liberté, elle l'étoit beaucoup aux Princes pour gouverner pacifiquement ; que l'exemple de Venise, en est une preuve ; que là le Peuple, sans songer à réformer les abus du Gouvernement, lui obéït sans replique, & se dépouille par habitude de l'esprit de révolte,

au lieu qu'en Angleterre & par-tout où le Despotisme n'est pas établi, les divers Partis qui s'y forment, & qui sont continuellement aux prises, fournissent de continuelles sujets de révolutions ; qu'il s'ensuit de-là que moins une Nation est libre, plus elle est stable & heureuse.

L'ironie se dévelope encore mieux dans ce que je vais extraire pour vous de cet Ecrit. On y prétend que l'ignorance est un des meilleurs remparts d'un Etat, en ce qu'elle retrécit les idées & les bornes, au lieu que le savoir, suite naturelle de la Liberté, en augmentant les lumiéres, étend les desirs, & fait sentir à l'Homme la dureté de son état & les moyens de l'adoucir. Le prétendu Critique continuë ainsi.

»Sur ce pied-là je n'aprouve d'autres »études dans un Royaume que celles qui »remplissent l'esprit d'idées métaphisiques »& abstraites, qui n'ont aucun raport à la »Politique. Je voudrois qu'on retranchât »de la Philosophie tout ce qui peut élever »l'ame, que la Jeunesse étudiât l'Histoire, »plus pour orner sa mémoire que pour for»mer son jugement ; qu'elle s'acharnât à »la dispute, moins pour découvrir la véri»té que pour aprendre à l'éluder. Je vou»drois que cette Jeunesse, naturellement »hardie & entreprenante, aprît à trem»bler devant un Supérieur, à déférer aveu»glément aux avis d'un grand Seigneur, »à admirer non le Vrai Mérite, mais le

» faux brillant d'un Emploi ; à faire con-
» sister le souverain bien dans la faveur des
» Grands, & à ne connoître d'autre honte
» que le malheur de leur déplaire. Je vou-
» drois qu'on inculquât à cette Jeunesse qu'il
» lui est défendu de rien entreprendre pour
» le bien public, avant d'en avoir obtenu la
» permission des plus puissans.

» Un jeune Homme ainsi élevé méritera
» d'être employé. Il ne faut néanmoins
» l'avancer que par degrez & lentement ;
» afin de l'entretenir toujours dans la sou-
» mission & dans l'espérance. Pendant que
» l'esprit est dans sa vigueur, il faut l'accou-
» tumer à ronger le frein, jusqu'à ce que
» l'âge & le manége l'ayent rendu souple.
» C'est alors seulement qu'il devient propre
» aux Conseils. La timide prévoyance qui
» dirige tous ses avis assûre le repos à l'Etat.
» Est-il question d'un coup important pour
» remettre la Nation sur un meilleur pied,
» du moins en aparence ? Un pareil dessein
» l'éblouit par sa grandeur, & l'effraye par
» le risque qui l'accompagne. Il ne se li-
» vrera qu'à des entreprises moins grandes,
» moins dignes, mais plus assurées, parce
» qu'il ne faudra point alors s'écarter du
» chemin battu.

» Avec l'Education que je viens de tra-
» cer, un Homme s'accoutume à gagner peu
» & se nourrir de peu ; il croit qu'il est
» inutile d'enrichir sa Patrie par le Com-
» merce, par les Manufactures, & par l'E-

» tabliſſement des Colonies au-delà des
» Mers. On remarquera dans lui une véri-
» table ambition par les ſoins qu'il ſe don-
» nera pour gagner à tout prix la bienveil-
» lance d'un Grand Seigneur, & pour s'en
» ſervir à l'établiſſement de ſa fortune. On
» y verra une politique active pour décou-
» vrir les deſſeins de ſon Antagoniſte ; de
» l'adreſſe pour les traverſer & les faire
» échoüer ; de la fineſſe & des maniéres
» inſinuantes pour gagner ceux qui peuvent
» le favoriſer dans ſes entrepriſes, & ainſi
» du reſte.

» Vous me direz que tous ces talens ſe-
» ront mal employez, puiſque l'intérêt
» particulier en ſera le premier mobile. Je
» l'avouë, Monſieur. Mais vous convien-
» drez auſſi qu'ils ne donneront jamais au-
» cune atteinte au Gouvernement, quel qu'il
» ſoit. Comment ceux qui ſont à la tête
» des Affaires pourroient-ils redouter des
» Sujets, dont toutes les vûës n'aboutiſſent
» qu'à gagner les bonnes graces d'un Supé-
» rieur, afin d'en obtenir quelque Emploi
» lucratif, ou pour attraper un titre plus
» armonieux que le ſimple nom de Baptê-
» me ; des Sujets qui ſe marient pour avoir
» des Enfans, à qui ils n'enſeignent que ce
» qu'ils ont eux-mêmes apris de leurs Pe-
» res, & à qui aprés cela il ne reſte plus
» rien à faire que de mourir ? Des gens de
» cette trempe ne ſont certainement pas re-
» doutables dans un Etat. Ils ne ſongent ab-

» solument à rien au-delà de ce qu'on leur
» a ordonné de croire, & n'en exigent pas
» davantage de leur Postérité.

» Mais dès qu'on accorde à une Nation
» la liberté d'écrire & de parler, quelle fou-
» le de desordres n'entraîne pas après lui ce
» funeste Privilége ! Il inspire aux Peu-
» ples des sentimens plus judicieux & plus
» nobles en aparence ; mais qui dans le
» fonds tournent bien-tôt à leur désavantage;
» car dès qu'un Homme s'écarte de la maniè-
» re de penser établie dans un Païs, ou qu'il
» entreprend quelque Projet nouveau, il ne
» peut avoir en vûë que de dominer sur ses
» Concitoyens, ou de s'enrichir à leurs dé-
» pens ; dès lors il sort de son niveau, il
» trouble l'ordre, & par conséquent on doit
» en bonne Politique le regarder comme un
» Esprit dangereux à la Société.

» Permettez, Monsieur, que je récapitu-
» le ici le plan, que je crois le plus propre
» pour assûrer le repos d'un Etat. Il faut
» élever le Peuple dans une grande ignoran-
» ce, & l'obliger à un silence respectueux
» sur tout ce qui est au-dessus de lui. L'ac-
» coûtumer de bonne heure à une profonde
» soumission, qui détruise peu à peu les sen-
» timens élevez & toute la hardiesse nécessai-
» re aux grandes entreprises. Ne point per-
» mettre qu'il s'enrichisse par le Commerce
» à un degré, qui le rende indépendant de
» la faveur de la Cour & la bienveillance
» des grands Seigneurs.

» Je m'attends à une objection de votre

» part, favoir que ces Maximes étant obfer-
» vées, le Peuple ne fera plus libre, quel-
» que titre que l'on puiffe donner à fa fervi-
» tude. Je conviens de tout cela. Mais
» pourvû que fon imagination dès l'Enfance
» foit remplie de cette idée de Liberté, il
» s'imaginera toujours qu'il la poffède, & fe
» croira heureux. L'ignorance où je le fupo-
» fe, l'empêchera même de fentir fi c'eft un
» fantôme, ou une réalité. »

Toute preffante qu'eft cette Piéce, je ne fais fi elle l'eft autant qu'un autre, qu'on a publiée depuis peu à Londres, & qui paroit venir d'un Ecrivain uniquement animé par l'amour de la vérité. Il prétend faire voir qu'il ne feroit point de la bonne Politique de reftraindre la liberté de la Preffe. Il dit entr'autres chofes, que fi on ôte au Parti mécontent le plaifir de déclamer contre le Miniftére, on ôte en même-tems aux Ecrivains de la Cour l'occafion d'expofer aux yeux du Public la fage conduite de ce Miniftére, & que d'ailleurs ce qu'on fait pour le rendre odieux, contribuë au contraire à lui conferver les bonnes graces du Souverain, qui eft toujours en état de juger du vrai & du faux de ce qu'on impute à fes Serviteurs. Il ajoute que les déclamations publiques ne font pas un moyen fort fûr de perdre un Miniftre, & qu'on y a fouvent mieux réüffi par des démonftrations exceffives de dévouëment. Il raporte à ce fujet l'hiftoire du Cardinal d'Efpinofa. Les Grands d'Efpagne s'étoient efforcez inutilement de le perdre, en l'ac-

cusant de diverses malversations, & ils le ruinérent, en l'accablant d'honneurs outrez & presque idolâtres, parce que son Roi devint jaloux d'un dévouëment, qui n'étoit dû qu'à la Majesté seule du Trône. D'ailleurs, continuë-t'il, ce qui est arrivé jusqu'à present arrivera toujours, c'est-à-dire, que les Accusateurs du Ministére échouëront immanquablement, lorsque des événemens heureux le justifieront. De plus, que gagneroit-on à restreindre la liberté de l'Impression? La défense des Ecrits publics feroit pulluler ces dangereuses satires, qui sont d'autant plus envenimées qu'il est plus difficile d'en découvrir jamais l'Auteur. De plus encore, si l'Acte qu'on proposeroit au Parlement étoit rejetté, les Ecrivains du Parti oposé à la Cour, encouragez par ce succès, deviendroient plus audacieux & plus acharnez contre les Ministres. Les Anglois regardent le droit d'écrire comme le plus précieux de leurs priviléges & comme le fondement de leur liberté. Il seroit donc dangereux de toucher à celle des Ecrivains Politiques, pour quelqu'abus qu'ils en font. Il vaut mieux que le Roi, en dissimulant leur licence, fasse éclatter sa modération; & d'ailleurs il ne sauroit défendre plus solidement ses Ministres que par une tollérance, qui témoigne qu'il les croit innocens, malgré les cris de leurs Ennemis. On se persuade d'abord qu'il ne mépriseroit pas les accusations qu'on leur intente, si elles étoient justes & fondées.

Je crois avoir vû à peu près tout ce qu'on a écrit en Angleterre pour la liberté de la Presse. Mais j'avouë que cette derniére piéce est celle qui me toucheroit le plus, par l'air de désintéressement qui y régne, si j'étois Membre du Parlement de la Grande-Bretagne.

Je suis, Monsieur, Votre....

Mayence ce 3. Mars 1738.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LETTRE VINGT & UNIEME.

LA premiere * Lettre, que je vous ai écrite, Monsieur, auroit été bien-tôt suivie d'une seconde, si j'avois reçu votre réponse de meilleure heure. Enfin je l'ai, & je vois par votre stile simple & naturel, qu'on peut vous plaire avec moins d'esprit que nos Modernes n'en mettent dans leurs Ouvrages, & que ces graces naïves sont de votre goût. C'est ce qui m'engage à vous envoyer les trois Madrigaux suivans. Leur moindre mérite est d'être nouveaux. D'ailleurs j'ignore qui les a faits. Je crois seulement savoir qu'Apollon & l'Amour les ont inspirez.

Projet flatteur d'enchanter une Belle,
Soins concertez de lui faire la cour,

* C'est la huitiéme des Amusemens Litteraires.

Galans écrits, sermens d'être fidèle,
Airs empressez, vous n'êtes point l'Amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du bonheur;
Dans sa Philis n'aimer que Philis même.
Voilà l'Amour, mais il n'est qu'en mon cœur.

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constans, incapables de feindre;
Qui d'une Amante épuisant les rigueurs,
Vivoient soumis & mouroient sans se plaindre.
Les traits d'Amour alors étoient à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus constans
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit s'éteindre.
Hélas! faut-il que je sois du vieux tems?

Certain Amour qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les Ris,
Mais bien souvent suivi de la tristesse.
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, & croit par ses plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant, mais ses feux sont plus doux:
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour Maître;
Mais il ne veut le servir que pour vous.

On voit ici une Machine de quinze pieds de face & dix de hauteur, qui représente les quatre Elemens. Les figures en agissent toutes par la seule force de l'eau. L'Element de la Terre y est représenté par quatre figures, qui passent l'une après l'autre. La premiere est celle d'un François suivi d'un Cheval, pour désigner l'Europe. L'Afrique se connoît par un Turc, suivi d'un Chameau. Un Sauvage suivi d'un Lion désigne l'Amerique. L'Asie est représentée par un Chinois, suivi d'un Elephant. Ensuite on voit une Fileuse tourner son roüet d'une main & tirer le fil de l'autre. Une Païsanne traire sa Vache, & une autre battre le beurre. Un Negre battre des Tymbales, un autre joüer du Tympanon, en remuant les yeux & se regardant l'un l'autre, comme s'ils vouloient s'accorder. Une Ravaudeuse & un Savetier, qui travaillent chacun de leur mêtier. Une Femme qui se verse à boire, & porte le verre à la bouche. Un homme qui présente à manger de tems en tems à un petit enfant. L'Element du Feu est représenté par Vulcain & sa forge, où trois Cyclopes frapent sur une enclume, un autre souffle le feu, & un autre lime à un étau. On voit aussi un Canonnier qui bourre un Canon, & qui remuë les yeux. Un Remouleur qui aiguise un outil, & un autre qui tourne la meule en regardant la Compagnie. Cependant Vulcain remuë la tête & les yeux. L'Element de l'Air est représenté par un Jupiter, qui descend & qui remonte au bruit

du Tonnerre & des Eclairs. Un Moulin à vent qui tourne ; le Meûnier vient de tems en tems à la porte & la Meûniere à la fenêtre. On voit aussi une Perspective qui s'ouvre, où passent seize Figures, qui représentent les Divinités attribuées à la Terre & à l'Air ; les quatre Saisons de l'année, & les quatre Parties du Jour. Toutes ces Figures sont au nombre de quarante-une, à qui il ne manque que la parole, & qui toutes font leurs différens mouvemens par la seule force de l'eau, sans que personne y touche. Les Eaux qui représentent leur Element, avant que de se distribuer à la Machine, sont occupées à représenter un grand nombre de Jets d'eau, inserés dans l'autre Partie, qui forme une Grotte ornée de beaux Coquillages.

Je pourrois ajouter à cette description celle d'une autre Machine en cire également ingénieuse. Mais, puisque me voici à la fin de mon papier, il vaut mieux que je mette sur ce qui m'en reste, une histoire dont on vient de me faire le conte. Quatre Cordeliers se réjoüissoient dans une maison suspecte. Deux Mousquetaires, informés de cette partie joyeuse, voulurent en être, & ils prétendirent même le morceau le plus friand. Là-dessus grand bruit. Le Guet survint & prit indifféremment Cordeliers & Mousquetaires. Les premiers ont été reconduits à leur Convent, pour être châtiés de leur indiscrétion, & les autres mis aux arrêts pour avoir troublé les plaisirs des Révérends Peres. Je suis, Monsieur, Votre,

Paris, ce . . . . . Février 1738.



LETTRE VINGT-DEUXIEME. *

MONSIEUR,

DEpuis ma derniere Lettre, le Parlement s'est assemblé, & les affaires sont encore à peu près dans le même état. Le Roi a fait une harangue, que sa briéveté seule a fait remarquer. On dit, que S. M. est disposée à rendre ses bonnes graces au Prince de Galles. On dit que le Chevalier Walpole travaille avec ardeur à ce grand ouvrage. On dit qu'il se retirera ensuite en triomphe dans la Chambre des Seigneurs. On dit que la Séance du Parlement sera courte, & que S. M. passera au mois de Mai dans ses Etats d'Allemagne. Tant *d'on dit* vous fatiguent sans doute, & ils me fatiguent de même. J'aime mieux vous raporter ce que m'écrit un bon Ami de Waterford en Irlande.

Il y a une quinzaine de jours qu'il y arriva un Homme, qui étoit éloigné de sa Femme depuis dix-neuf ans. Pendant huit années, elle avoit vécu dans une espéce de veuvage, & au bout de ce tems-là, elle avoit pris un second Mari, dont elle avoit eu cinq Enfans. Lui mort, elle lui donna un Succes-

* Elle a été communiquée par la même Personne, de qui on tient la Lettre dixiéme de ces Amusemens.

ſeur, & elle comptoit bien encore ſur quelques années d'hymen, dont aucun Importun ne viendroit empoiſonner la douceur. Mais ne voilà-t'il pas le premier Mari qui arrive tout à coup, & qui réclame les droits de premier Occupant? Souvent ces Maris ſont pour leurs Femmes des Fâcheux de la plus inſupportable eſpéce, témoin celui-ci. Il a pourtant fallu le recevoir amiablement. On ne m'a point mandé la ſuite.

N'en ſeroit-il point comme de ce Matelot Génois, dont voici l'hiſtoire? Certaine navigation l'avoit retenu ſi long-tems hors de ſa Patrie, qu'on l'y regardoit comme perdu. Sa Femme ne fut pas des dernieres à ſe le perſuader. Un riche Galant la confirmoit par ſes libéralités dans cette douce penſée, & en attendant, notre Veuve accouchoit réguliérement chaque année. Enfin arriva le Matelot, & je crois que jamais Revenant ne fit plus de peur. On n'en fit pas le ſemblant, & on le reçut avec careſſes dans une Maiſon, qui, graces aux faveurs de l'Amour, étoit richement meublée. Oh oh! Qu'eſt-ce que tout ceci, dit-il? *Des bienfaits de la Providence*, répondit la Ménagere. Et ceci? *Autres bienfaits, qui coulent de la même ſource*. Et ces quatre ou cinq Enfans, qui ne ſont point de ma façon? *Encore de la Providence*. Ah! pour le coup, dit le rude & mal apris Marin, la Providence prend trop de peine.

Suite



Suite de la Lettre-vingt-deuxiéme.

ON m'a raconté, Monsieur, qu'un Souverain Allemand, après avoir gagné une bataille en personne sur les Ennemis, mourant de soif, demandoit à boire à chacun de ses Officiers. Un d'eux eut le bonheur de lui aporter le premier de l'eau. Commune, sale, ou non, il n'importe, elle parut délicieuse au Prince, il l'avale voluptueusement, & dans un transport de reconnoissance il dit à l'heureux Courtisan: Puisse Dieu te récompenser de ce service! Ah! Monseigneur, répondit-il, nous n'importunerons pas le Ciel de cette affaire-là. Louis XI. Roi de France avoit eu long-tems auparavant une pensée semblable. Saint François de Paule demandoit pour lui à Dieu la santé du corps & celle de l'ame. *C'est assez de celle du corps*, dit ce Prince en l'interrompant. *Il ne faut pas tant demander à la fois.*

Mais je tombe dans le défaut des Conteurs, chez qui une Histoire en amene infailliblement une autre. A propos ou non, nouvelles ou usées, il ne leur importe, pourvû qu'ils content. Permettez-moi cependant de vous en dire encore une, que je tiens de bonne part. Celle-ci aura du moins la grace de la nouveauté.

Il y a quelques jours que le nommé Watkins, Habitant de Pantyvid, dans la Province de Glamorgan, fit tuer un Cochon chez lui. Le Boucher, qui avoit égorgé cet Animal, revint la nuit pour le voler. Il lui lia ensemble les deux pattes de devant, qu'il se passa autour du col, & ainsi chargé, il prit la fuite. Malheureusement il avoit à traverser un Ruisseau sur un pont de bois fort étroit. Le pied lui glissa. Le Voleur & le Cochon tomberent chacun de leur côté, & demeurerent pendus l'un à l'autre & étranglés dans toutes les formes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette burlesque Tragédie pourra bien donner lieu à un procès, parce que le Sieur Watkins reclame son Cochon, & que le Maître du Pont le révendique comme un *Deodand*, ou comme un Casuel Seigneurial.

Je suis, Monsieur, Votre....

Londres, ce 18. *Janvier* 1738.

LETTRE VINGT-TROISIEME.*

MONSIEUR,

IL y a quelque-tems qu'on vous envoya une Lettre datée de cette Ville, mais

* Cette Lettre vient d'un Homme d'esprit, & regarde les nouvelles d'Heilbron, contenuës dans la sixiéme Lettre des Amusemens.

ſans ſeing. Vous n'en futes point la dupe, & il y parut par l'uſage qu'il vous plut d'en faire. Voici quel en étoit le myſtere.

Nous avons une Cotterie ou Tabagie, où quelques Gens de mérite ſe raſſemblent. Un Malicieux de la Compagnie, pour tourner en ridicule les ſoupçons & les médiſances dont notre Ville abonde, vous adreſſa cette Lettre, où il donnoit un air myſtérieux à ce qui ſe paſſe dans ces innocentes orgies. C'eſt ainſi qu'au lieu de marquer ſimplement qu'on s'y rendoit ſans cérémonie en robe de chambre, ou en veſte, il affecta de dire qu'on s'aſſembloit habillés de longues robes, ou de courtes camiſoles de diverſes couleurs.

Vos *Amuſemens* arriverent peu après. Deux ou trois des Collegues témoignerent qu'ils en étoient charmés. Les autres firent un fracas terrible, & le firent exprès, quoiqu'ils fuſſent auſſi contens de vous que ceux qui vous avoient publiquement aplaudi. Ils propoſerent même de faire imprimer une Apologie de leur Société, & de déclarer infâme celui qui vous avoit donné l'avertiſſement dont il étoit queſtion. Leur but étoit de continuer la raillerie, & par cet exemple ils vouloient montrer combien cette maxime, ſi vraye en Phyſique, eſt trompeuſe en fait de bruits, *Ex nihilo nihil fit*, Rien ne ſe fait de rien. Mais tout compté, tout rabattu, on a jugé à propos de n'en rien faire, & je trouve qu'on a eu raiſon. On n'en eſt plus à aprendre juſqu'où la Médiſance

porte l'art de créer. Je voudrois que vous sussiez aussi bien jusqu'à quel point je suis, Monsieur, Votre. . . .

Heilbron, ce 24. Février 1738.



LETTRE VINGT-QUATRIEME.

JE suis bien fâché, Monsieur, de vous avoir écrit avec tant de crédulité sur les merveilleuses découvertes, qu'un Particulier d'ici croyoit avoir fait à Montmartre. Mais pouvois-je me sauver du piége? Je n'entendois parler que d'anciens édifices, de souterrains, de caveaux, de conduits fort longs, de Mosaïques, de grillages, de coffres de fer, d'autels, qu'on avoit déja déterrés. Un Gentilhomme titré se trouvoit intéressé comme Principal dans cette entreprise. La Cour des Monnoyes & l'Abbesse de Montmartre révendiquoient chacune leurs droits sur les trésors, que les Entrepreneurs se promettoient. Auriez-vous cru que tant de belles choses se réduiroient à des restes d'un ancien Edifice Romain, ruiné en l'an neuf cens quarante-quatre par un ouragan? Voilà pourtant le fait, & voici en substance comme Monsieur le Beuf, sçavant Chanoine d'Auxerre, le raconte.

Il avoit trouvé ce passage dans Frodoard. *Anno DCCCCXLIII. . . . . Tempestas nimia*

facta est in Pago Parisiaco, & Turbo vehementissimus quo parietes cujusdam domus antiquissimæ, qui validissimo constructi cemento in Monte qui dicitur Martyrum diu perstiterant immoti, funditus sunt eversi. Feruntur autem Dæmones tunc ibi sub Equitum specie visi, qui Ecclesiam quamdam quæ proxima stabat destruentes, ejus trabes parietibus memoratis incusserunt, ac sic eos subruerunt. Vineas quoque Montis ipsius evulserunt & omnia sata vastaverunt. Il jugea que c'étoient les ruines qu'on a retrouvées, & il en parle en ces termes.

» Etant arrivé à Montmartre, je n'ai rien » trouvé de véritable de tout ce qu'on ré- » pandoit dans le Public, sinon des restes » d'un ancien Edifice Romain, que les *creu-* » *sées* qu'on venoit de faire rendent très-re- » connoissable. Il y a très-grande aparence » que c'est celui là même dont Frodoard a » voulu parler. On voit encore les blocs » de pierre & de ciment très-intimement » joints ensemble, mais à moitié renversés » du côté du Nord. Ces blocs sont vérita- » blement des restes de murs à la Romaine : » on y voit les trois rangs de briques, que » les Romains qui ont construit la clôture » de plusieurs de nos anciennes Cités au » troisiéme ou quatriéme siécle, mettoient » environ de quatre pieds en quatre pieds » pour la solidité des murs. Vous les avez » aperçus dans ceux qui ferment votre Ci- » té. Je les ai trouvés de même dans pres- » que toutes celles que j'ai vûës. Peu de

» gens faisoient attention à ces blocs de ma-
» çonnerie à demi renversés ; quelques-uns
» les prenoient pour des Rochers, semblables
» à ceux que l'on voit dans le Gâtinois & ail-
» leurs. Mais il faut remarquer que Mont-
» martre n'est pas une Montagne à rochers,
» & que dans ce lieu on tient par la tradi-
» tion, qu'il y a eu là un Temple. D'ail-
» leurs, comme on a découvert presque
» tout ce qui étoit resté en terre de cet an-
» cien Edifice du côté du Midi, on y a
» trouvé des murs bâtis fort proprement de
» moilon, ou petites pierres quarrées, à peu
» près comme sont les restes des murs d'Au-
» tun & des autres Villes Romaines ; & la
» bande des trois rangées de briques y est
» encore plus sensible. Il paroît qu'elle re-
» gnoit tout autour du bâtiment, tant par
» dedans, que par dehors. »

» Cet Edifice étoit partagé en plusieurs
» Chambres. Dans l'une de ces Chambres
» paroît une ouverture de brique comme
» une espéce de fourneau. Il y a à une autre
» ouverture de ces murs deux grosses pier-
» res de taille assez polies, mais sans aucune
» inscription. J'ai aperçu dans les terres
» qu'on a remuées pour chercher des fonda-
» tions, quelques pierres fort plattes, cise-
» lées & ouvragées, bien des restes de ca-
» naux de terre rouge, comme sont nos
» tuilles, & assez tendres, & plusieurs restes
» de doüilles de bouteilles de terre, comme
» s'il y avoit eû en cet endroit une Poterie.
» D'autres m'ont assûré qu'on y avoit trou-

» vé des espéces de creusets ; ce qui indi-
» queroit autre chose. Observez qu'à quin-
» ze ou vingt pas plus haut & presque à mi-
» côte est une Fontaine, qui sert de lavoir
» & d'abreuvoir à Montmartre. Ce Bâti-
» ment Romain n'avoit presque point de
» fondation du côté du Nord, où il a été
» renversé en neuf cens quarante-quatre.
» J'avouë, que de l'épaisseur dont ces murs
» sont faits, il falloit une force extraordinai-
» re pour les abattre. Mais il est des cir-
» constances de l'ouragan, raportées par
» Frodoard, comme de quantité d'autres
» raportées par Grégoire de Tours dans ses
» Opuscules, sur des récits populaires. Ju-
» gez combien il en faut rabattre par la
» fausseté de la découverte de ces conduits
» souterrains, de ces cabinets pavés en Mo-
» saïque, de ces coffres de fer, de ces piè-
» ces d'étoffes, & de ces grillages. Il n'y
» a de vraisemblable en tout cela que la ren-
» contre, qu'on a pû faire de quelques Mé-
» dailles de Bronze, de morceaux de Mar-
» bre ou d'Albâtre, en remuant les terres.
» L'Edifice en question n'est point du côté
» que Montmartre regarde Paris, mais à
» l'oposite & presque tout au bas de la
» Montagne, & au-dessous de l'endroit où
» on a élevé en mille sept cens trente-six par
» ordre du Roi, un Obélisque, pour servir
» d'alignement à la Méridienne de Paris du
» côté du Nord ; c'est l'endroit de la Mon-
» tagne qui regarde le plus directement le
» Village de S. Oüen. Il y avoit une vigne

» plantée sur la partie Méridionale de ce
» reste d'Edifice ; ce qui prouve qu'il y a
» long-tems qu'on en avoit perdu la con-
» noissance. Ce que Frodoard regardoit
» comme très-ancien de son tems, pouvoit
» avoir alors sept cens ans ou environ, &
» comme il y a environ huit cens ans qu'il
» écrivoit cela, le Bâtiment de Montmartre
» doit avoir quinze cens ans d'antiquité. »

» A l'égard de l'Eglise, qui étoit auprès
» de ce Bâtiment Romain, je ne vous dirai
» point quel nom elle portoit, puisque Fro-
» doard ne le marque pas. Si la Fontaine,
» qui est à trente pas plus haut, portoit le
» nom de quelque Saint, cette Eglise de-
» vroit avoir le même nom ; mais cette
» Fontaine, qui paroît avoir été considéra-
» ble autrefois & mieux entretenuë qu'elle
» n'est aujourd'hui, ne porte le nom d'au-
» cun Saint. On l'apelle à Montmartre *la*
» *Fontaine de Buë* ; j'écris ce mot à tout ha-
» zard, & tel que je l'ai oüi prononcer. Il
» est certainement barbare. Le nouveau
» Glossaire de du Cange m'aprend que *Bur*
» signifie en Flamand & en Saxon *Fons*, *Sca-*
» *turigo*. »

Quel chagrin pour nos Antiquaires d'avoir perdu une occasion si favorable de faire briller leur érudition & leur sagacité !

Je suis, Monsieur . . . .

Paris, ce . . . . Février 1738.

LETTRE



LETTRE VINGT-CINQUIEME. *

MONSIEUR,

VOs *Amusemens* me plaisent, & les éloges que vous y prodiguez, me déplaisent. Je suis franc, comme vous voyez : aussi suis-je Suisse ; *j'apelle un Chat, un Chat, & Rollet, un Fripon.* Je parle ainsi à propos des louanges que vous avez données à Monsieur Saurin. Lequel, direz-vous, & vous aurez raison, car vous en avez célébré plus d'un? C'est celui de Paris ; c'est celui que les nouvelles publiques ont tant prôné ; c'est le Théologien, le Philosophe, le Mathématicien, le, que sais-je? En lisant tant de titres scientifiques, il me semble lire le Sonnet du fameux Scarron de burlesque mémoire, hors qu'il y manque la chute,

Etoit-il honnête-Homme ? Oh non.

Puisque je suis en train de ressemblances,

* Cette Lettre a été occasionnée par la treiziéme des *Amusemens Litteraires*. Je n'ignore pas tout-à-fait le sens des insinuations qu'on y glisse ; mais je me garderai bien de les expliquer. Outre que je ne suis pas sûr qu'elles soient fondées, les fautes de la jeunesse semblent ne devoir pas être reprochées à un Vieillard, qui peut-être les a détestées dans la suite, & qui les a effacées par une conduite irréprochable.

ce que vous dites sur la conversion de cet Illustre me rapelle une épigramme, que j'ai lûë, je ne sais où. Il y est question d'un Incrédule au lit de la mort. Exhorté par un Jésuite à croire, *oui*, lui répondit-il, *oui, mon Pere, allons, dépêchons-nous de croire*. Monsieur Saurin ne s'est pas mal dépêché. Quoi !

Quoi ! Ce fameux Géometre n'a pas plus de peine à croire que la Femmelette la plus ignorante ? En vérité, on peut bien se récrier sur un si subit changement : ah ! que la Grace est puissante ! Mais à propos est-ce par malice, ou par hazard que vous avez mis en contraste dans la même feuille Monsieur de Montgeron & Monsieur Saurin ? je l'ignore. Voyez cependant la malice du cœur humain. On croit plus sincére la conversion du Conseiller au Parlement que celle du Géometre, parce que le premier perd en croyant, six mille livres de rente, au lieu que l'autre les gagne. Quelle malice !

Quoiqu'il en soit, Monsieur, si vous aviez envie que vos louanges accompagnassent Monsieur Saurin jusqu'au tombeau, pourquoi les avez-vous envoyées à Yverdun? Dès qu'on a lû votre Lettre, chacun a dit, Monsieur Saurin, n'est-ce pas ce Ministre, qui . . . ? On a parlé de Cheval, de pré, de cuilliers, de fourchettes. Taisez-vous, mauvaises langues, langues maudites, ai-je interrompu. Laissez vivre les Morts en paix. Respectez un Prosélyte d'importance, un Prosélite à grosse pension ; vous ne devez

pas le traiter en Prosélyte à la douzaine. On ne m'a seulement pas voulu écouter.

Cette obstination m'oblige de vous fournir une recette en faveur de ceux que l'encens brûlé sur le tombeau du feu Géometre pourroit entêter. Recommandez-leur certains articles du *Mercure Suisse* & de la *Bibliothèque Germanique*. On y trouvera un spécifique merveilleux & éprouvé contre le mal. Le mieux seroit pourtant de laisser vivre les Morts en paix. Pour vous, Monsieur, puissiez-vous vivre long-tems pour nous amuser, & moi, pour vous assûrer que je suis parfaitement Votre. . . . . Jean de Franquet.

Yverdun, 1. *Mars* 1738.



LETTRE VINGT-SIXIEME.

LA Lettre d'Yverdun, que je vous envoye, Monsieur, m'a fait faire réflexion sur le sort de la plûpart de ceux qui changent de Religion. Haïs dans la Communion d'où ils sont sortis, suspects dans celle où ils sont entrez, méprisez dans les autres, traitez par-tout en Etrangers, ou même en *Foruscits*, voilà ce que les Prosélytes doivent bien s'attendre d'être. Ont-ils été Ecclésiastiques ? La malignité supose que l'amour d'une vie plus libre leur

a servi de vocation. Sont-ce des Laïques médiocrement éclairez sur le fait de la Religion ? On impute leur changement à des vûës humaines ? Sont-ce des Hommes, dont la conduite irréprochable & les grandes lumieres sont généralement reconnuës ? On soupçonne qu'ils n'ont point de Religion, & qu'ils n'ont déserté une Eglise pour entrer dans une autre, que pour se mettre à la mode de la Nation chez laquelle ils se sont transplantez.

La témérité de ces jugemens est visible. C'est conclure de la possibilité à la réalité, & du particulier au général. Telle chose peut arriver & est arrivée quelquefois; donc elle arrive toujours, ou presque toujours. Rien cependant de plus commun que ces jugemens, & en voici je crois une source.

L'attachement des Hommes à la Religion, dans laquelle ils ont été élevez, agit d'ordinaire sur eux avec tant de force, que plusieurs ne sauroient se persuader qu'on puisse l'abandonner par persuasion. Il faut donc chercher d'autres motifs à des changemens si surprenans. La malice fait les frais de cette recherche, & ne manque pas de réüssir.

Ce qu'il y a de singulier encore dans cette matiére, c'est la curiosité, avec laquelle les démarches d'un Prosélite sont épiées par les nouveaux Freres qu'il s'est choisis, & la sévérité avec laquelle on en juge. On se pardonne à soi-même quel-

ques ſentimens particuliers en fait de Religion : on refuſe cette liberté au nouveau Converti, & il faut qu'il reçoive avec la docilité la plus ſoumiſe juſqu'au moindre article de la Confeſſion de foi qu'il a embraſſée, ſous peine de paſſer pour un Eſprit ſuperbe, ou pour un Homme mal converti. On ſe fait grace à ſoi-même ſur ſa négligence & ſur ſa tiédeur à s'acquiter de certains exercices du culte extérieur. On n'a garde de paſſer des fautes ſi griéves à un nouveau Converti, & s'il ne donne dans une dévotion éclatante & faſtueuſe qui l'expoſe à être traité d'Hypocrite, il riſquera de paſſer pour irréligieux. On ne doute pas de la foi d'un vieux Chrétien, pour lui avoir vû commettre des actions contraires à la Morale. On n'a pas tant d'indulgence pour un nouveau Converti, & on conclut de ſes mœurs contre ſa foi. Il faut qu'il ſoit un Saint, s'il veut qu'on croye ſa converſion ſincére; on ne l'en quitte pas à moins, trop heureux encore qu'on ne lui demande pas des miracles.

Je ne ſais ſi c'étoient des obſervations ſemblables, qui faiſoient ſoutenir à un de mes Amis cette étrange axiome: *Jamais un honnête-Homme, dans quelque Religion qu'il ſoit né, n'en doit changer.* Quoi! Devons-nous être auſſi fidèles à l'erreur qu'à la vérité? Parce que nous avons été un tems de bonne-foi dans l'erreur, devons-nous y perſévérer en hypocrites, lorſque nous la recon-

noiſſons, & conſacrer du moins les aparences à cette ancienne Idole? A quoi penſoient donc les premiers Diſciples de Jeſus-Chriſt d'embraſſer la Doctrine de l'Evangile,& à quoi penſons-nous nous-mêmes de les regarder comme des Saints?



Suite de la Lettre vingt-ſixiéme.

J'En ſuis ſûr, Monſieur, mon Ami auroit rejetté avec horreur les conſéquences odieuſes, que j'ai tirées de ſa propoſition. Il eſt pourtant vrai qu'elle les renferme. Mais voici ce qui arrive dans la converſation. La chaleur du ſentiment ôte le loiſir de meſurer ſes expreſſions, on ne choiſit pas, on s'en tient aux premiéres qui s'offrent, & ce ſont toujours les plus vives, parce que c'eſt le cœur qui les fait éclorre. De-là tant de poſſibilitez changées en réalitez, de probabilitez devenuës des certitudes, de véritez particuliéres affirmées en général.

La maxime avancée par mon Ami eſt du nombre de celles-ci. Elle ſeroit vraye, s'il l'avoit limitée à peu près de la maniére ſuivante: *Il eſt rare qu'un Honnête-homme change de Religion, ou qu'un Homme qui change de Religion ſoit honnête-Homme.* Mais faute de ces limitations, elle devient fauſſe.

Oui, il eſt rare qu'un honnête-homme change de Religion, ce n'eſt pas qu'il ne croye apercevoir & que quelquefois il n'apeiçoive effectivement dans celle où il eſt né, des erreurs même groſſiéres dans les dogmes de ſpéculation qu'elle enſeigne. Il peut auſſi bien qu'un autre trouver que le culte extérieur y eſt trop maigre & trop aride, ou trop chargé de cérémonies & trop attaché aux choſes ſenſibles. Il n'eſt pas impoſſible non plus qu'il remarque quelques défauts dans le Gouvernement Eccléſiaſtique de ſa Communion. Mais il eſt convaincu en même-tems qu'elle prêche une morale innocente, ſainte, divine, enfin capable de conduire ceux qui l'obſervent, à une félicité éternelle. Il ne voit point de crime dans les erreurs qui s'arrêtent à l'eſprit, & qui n'influent en rien ſur le cœur. Il tolére diverſes choſes, qu'il aimeroit mieux d'une autre façon. Sur-tout, il croit que c'eſt violer les Loix les plus reſpectables & les plus ſacrées de la charité, que de ſcandaliſer ſes Freres par une ſéparation bruïante, lorſqu'il ne ſent pas qu'elle ſoit d'une néceſſité indiſpenſable pour le ſalut.

Les vûës humaines entrent auſſi pour quelque choſe dans les motifs de ſa conduite. Tout changement, détaché des circonſtances, ſupoſe de l'imprudence dans notre premier choix, de l'inconſtance dans nos attachemens les plus forts. Il nous livre à quiconque prendra en gré de nous taxer d'une facilité étourdie à nous laiſſer ſurpren-

tre par de nouvelles raiſons, ou par des raiſons embellies d'un tour nouveau, dont un eſprit adroit auroit démêlé la fraude. Il nous expoſe à n'obtenir jamais la confiance de perſonne. On n'aura garde de ſe fier à nous, ſi nous ne pouvons pas nous fier à nous-mêmes, & compter d'un moment à l'autre ſur nos propres réſolutions. Un Proſélyte a tous ces jugemens-là à redouter, & tel eſt ſon malheur, qu'après tant de déſagrémens il devroit encore ſe loüer de la fortune, ſi content de ſe prendre de ſon changement à quelque défaut de ſon eſprit, on vouloit bien ne pas y attacher auſſi des ſoupçons injurieux à ſa probité. Où eſt l'honnête-Homme, qui, à moins de la conviction la plus forte qu'il ne ſauroit abſolument ſe ſauver dans ſa Communion, voudroit ainſi riſquer ſon honneur en la quittant, & combien cette conviction-là ne doit-elle pas être rare, ſelon les principes que j'ai avancez ?

Je n'ai rien à dire ſur la ſeconde partie de la propoſition. C'eſt à l'expérience à faire voir s'il eſt vrai que rarement un Homme qui change de Religion ſoit honnête-Homme. Cependant, ſupoſons-le pour un inſtant, il ne le ſera que comme cette propoſition-ci, *rarement un Vieillard eſt content des mœurs & des uſages du tems préſent.* Or, combien ne ſouffre-t'elle point d'exceptions ? Combien de Vieillards aimables, qui ne ſavent point ſe prévenir d'un injuſte chagrin contre les uſages nouveaux, & qui

s'y plient avec autant de souplesse & de franchise qu'ils s'étoient faits aux maniéres de parler & de faire qui étoient en vogue, lorsqu'ils sortoient de l'enfance? Combien de Vieillards qui se plaisent à instruire la Jeunesse, en entrant avec complaisance dans ses goûts, & qui lui inspirent une vénération mêlée de tendresse? Croira-t'on que ces Vieillards ne soient pas aussi contens de la Jeunesse qu'elle l'est d'eux?

L'aplication de cet exemple est naturelle. Il ne s'agit que de vouloir la faire. Mais il n'est pas aisé de le vouloir, parce que l'avarice & la dureté dans les uns, & l'orgueil dans les autres s'y opose. L'Homme attaché à l'argent est bien aise de se faire accroire que tout Prosélyte est un Imposteur, afin d'être dispensé en conscience de le secourir. L'Homme jaloux de l'honneur de sa pénétration & de ses lumiéres, trompé une ou deux fois par de pareilles Gens, ou craignant de l'être, s'il suit une seule fois son penchant à leur faire du bien, décide aussi généralement que l'Avare, pour ne point compromettre sa réputation de fin Connoisseur.

Qu'arrive-t'il de là? Ce qu'on avoit soupçonné les Prosélytes d'être, on les met dans le danger de le devenir. Négligez, soupçonnez, secourus de mauvaise grace, plusieurs commencent par penser moins avantageusement de la Religion, que des Hôtes si peu humains professent. De-là ils peuvent bien passer à juger aussi mal de celles qu'ils ne

connoissent pas. S'ils voyent plus loin, le cas est déplorable, sans être fort surprenant, *facilis descensus Averni*, & les mauvaises actions qui viendront ensuite n'auront plus rien d'étrange. Mais je vous arrête trop sur une matière peu agréable.

Je suis, Monsieur, Votre. . . .

A Francfort ce . . . Mars 1738.



LETTRE VINGT-SEPTIEME.

VOus souvenez-vous, Monsieur, qu'un jour nous disputions ensemble, vous en faveur de l'Ecole Romaine de Peinture, & moi en faveur de l'Ecole Vénitienne? Nous ne pûmes nous convertir alors l'un l'autre. Peut-être y aurois-je mieux réüssi, armé comme je le suis à present des réflexions d'un Peintre François, plein d'esprit & de jugement, qui avoit étudié avec soin & avec goût les différentes maniéres de ces deux Ecoles. Voici comme il les a comparé.

» L'Ecole Romaine fut l'objet de mon » premier amour. En arrivant en Italie, la » régularité de ses traits me charma, la Beau- » té Grecque me sembloit, pour ainsi dire, » fonduë dans la sienne. J'étois enchanté » de la legéreté de sa taille, de sa démarche

» noble, fiére, assûrée, libre & dégagée, » de ses grandes maniéres, de ses vûës sublimes, & sur-tout d'un air de force, de » sagesse & de majesté qui l'accompagnoit » toujours, & brilloit jusques dans ses moindres actions. Je pris une violente passion » pour elle, mais plus je lui faisois assiduëment ma cour, plus je m'aperçevois » qu'elle étoit sévére & réservée. Elle n'aprouvoit presque rien de ce que je faisois pour lui plaire. Elle me proposoit » sans cesse l'imitation de modèles, que » je trouvois tellement au-dessus de ma portée, que malgré tous mes efforts je ne » pouvois en saisir le caractére à son gré. » Toujours elle vouloit me ramener au goût » antique. Toujours elle m'entretenoit des » graces de Raphaël, de la correction de » Michel Ange, des entreprises également » hardies & heureuses de Jules Romain, de » l'élégante facilité du Parmesan, de la sagesse ingénieuse du Poussin. Je m'aperçevois qu'il étoit à proprement parler le » seul des François, qui avoit mérité son » amour, & je sentois tant de difficultez » à surmonter, pour toucher son cœur » par les mêmes moyens qu'il avoit employez pour la rendre sensible, que je » n'osois me hazarder à marcher sur ses » traces.

» Je l'aimois donc cette Ecole Romaine, » mais c'étoit sans espérance. Les promesses qu'elle me faisoit de récompenser mes » assiduitez & de couronner mes travaux,

» regardoient un avenir si éloigné que j'en
» perdois courage.

» J'étois dans cette situation, quand une
» occasion se presenta de faire le voyage de
» Venise. Je ne la laissai point échaper. La
» Peinture s'y offrit à moi avec des traits
» moins réguliers ; mais je ne sais quelle
» disposition me faisoit sentir qu'elle étoit
» plus jolie. Je la trouvois plus vive, plus
» enjoüée, plus dans le goût des parures &
» des ajustemens. Une aimable coquetterie
» sauvoit ses défauts ; ses caprices mêmes me
» plaisoient extrêmement.

» L'Ecole Vénitienne n'est point comme
» la Romaine & la Florentine, esclave des
» régles & des austéres bienséances. Elle
» ne se fait point scrupule de certaines irré-
» gularités, elle ne songe qu'à plaire. Tout
» ce qui la méne à ce but lui paroît bon ;
» pourvû qu'elle tienne le milieu entre une
» extrême sévérité & une extrême licence,
» elle s'embarrasse fort peu de la censure des
» Connoisseurs trop rigides. Presque tous
» les fameux Peintres de l'Europe ont été
» épris de ses charmes, & nul n'a mieux
» été avec elle que Rubens, l'Apellès des
» Païs-Bas.

» Son embonpoint, la vivacité de son
» teint, l'agrément de ses maniéres, l'essor
» qu'elle donnoit à son imagination, son goût
» pour les parures & les décorations pom-
» peuses, son attachement aux graces sensi-
» bles, simples & faciles à saisir, en firent
» l'objet de ma passion.

» Je n'oubliai point dans mon changement
» les engagemens que j'avois pris avec l'E-
» cole Romaine. Je conservai pour elle mon
» admiration & mon respect ; mais je donnai
» à la Vénitienne tous mes soins & toute ma
» tendresse.

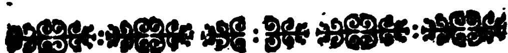
Telles étoient en gros mes raisons. Mais les voilà peintes des couleurs les plus brillantes & avec les traits les plus rians. Elles forment un Tableau dans le goût qu'elles défendent. Il me semble y voir la Poësie, parant de ses propres mains la Peinture, sa Sœur, & se plaisant à lui ceindre le front de ces fleurs immortelles, qui naissent sous ses pas. Dans cet état manqueroient-elles encore votre suffrage?

. . . . *Placito-ne etiam pugnabis amori?*

Je ne puis le croire de votre sensibilité pour le gracieux ; & je voudrois presque gager que dans notre querelle, votre cœur, gagné par les charmes de l'Ecole Vénitienne, murmure de la sévérité de votre esprit, qui favorise la Romaine.

Je suis, Monsieur, Votre. . . . .

Paris, ce . . . Février 1738.



LETTRE VINGT-HUITIEME.

A M. le Chevalier de B. C. des V. du R.

Digne Ecolier de Blot & de Chapelle,
De leur paresse imitateur fidéle,
Toi, qui pourrois sur le prix des bons mêts
Faire leçon aux plus friands Gourmets,
Lis cette Epître, où soigneux de te plaire,
D'un fin bûveur j'ai peint le caractere.
Or n'apartient un si beau titre à tous,
Pour le porter faut être poli, doux,
Vif, bien disant, de son loisir avare:
Telle qu'est Chaulieu, Nollet, Vergier, la Fare,
Ou tel jadis qu'étoit Anacréon,
Le bon Horace, ou l'ami de Néron,
Celui qui sçut par sa Philosophie,
D'un œil tranquille abandonner la vie.
D'abord, qui veut passer pour fin bûveur,
Ne doit avoir des attaches de cœur:
Bien en passant faire rapide emplette
De veuve accorte, ou de jeune Grisette.
Le Dieu d'Amour n'aime les longs repas;
Parle toujours de tendresse, d'apas,
Et d'un bûveur ce n'est là le langage.
Oeuvre galant ne fut onc son partage;
Ainsi laissant le paisible Lignon,
Point ne recherche amoureuse avanture,
Et de Silene empruntant l'écusson,
Des Vins exquis seulement il a cure.

Cette connoissance des vins est plus difficile à acquerir qu'on ne croit. Le Monde fourmille de faux délicats, qui ne parlent que de Beaune & de Coulange, d'Ay & d'Averai, qui sont tous les jours les dupes de leurs Marchands de vin. Les traîtres sous de beaux noms, leur font boire des vins d'Auxerre, saupoudrés d'alun, passés sur un rapé & entremêlés de vins d'Orleans. Chacun se picue d'avoir du goût, mais peu sçavent même ce que c'est que le goût. J'en ai connu qui s'imaginoient en avoir beaucoup, parce qu'ils faisoient une dépense brillante, & qu'on leur répétoit souvent qu'ils avoient un bon Cuisinier & un bon Sommelier, tous deux cependant de vrais empoisonneurs, & plus empoisonneurs peut-être qu'une douzaine de Chymistes Allemands.

A-t'on des Vins entière connoissance?
Il faut sçavoir s'enyvrer à propos:
Et n'est donnée à tous cette Science,
Ce goût exquis. Paris voit force sots,
Nobles escrocs à l'esprit fourbe & traître,
Qui ne pouvant s'enyvrer en bon lieu,
Chez Monginot, chez Darlu, chez le Maître,
Boivent sans régle & comme il plait à Dieu.
Bacchus de nous éloigne telle yvresse!
Et ne cherchons que ces repas joyeux,
Où l'esprit brille, où regne l'allegresse,
Où la raison par traits ingénieux,
Par dits badins, se déride, s'oublie,
Et bonnement va chercher la folie.

En vérité il n'y a rien de plus odieux que de s'enyvrer en mauvaise compagnie, que de se faufiler avec des gens qui n'ont d'autre mérite que celui de boire, & long-tems & beaucoup; triste mérite qui leur auroit attiré autrefois le surnom *d'amphoræ vini.* Quelqu'un a remarqué spirituellement que le vin assaisonnoit toute chose, mais qu'il avoit lui-même besoin d'être assaisonné. En effet, pour rendre la débauche aimable & polie, il faut qu'elle soit amenée par des Chansons folâtres, mais sans libertinage, par des disputes vives, mais sans aigreur, par des critiques fines, mais sans venin, par une espéce d'art, mais qui ne soit point aperçu; il faut encore qu'elle se passe entre peu de personnes. Quand on aime à distinguer son monde, on ne court jamais risque d'avoir la foule chez soi.

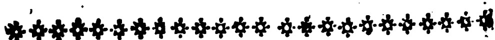
Or c'est assez de huit Bûveurs à table,
Nombre plus grand troubleroit Fête aimable;
Et le tumulte effaçant le plaisir,
On se verroit sans se pouvoir choisir.

Mais après-tout, cette attention, quoique très-nécessaire par elle-même, deviendroit inutile, si les Convives n'étoient sûrs, fidéles; s'il y avoit du péril à se fier à eux, quelque mauvais retour à en craindre. Quoi! de plus désagréable que des plaisanteries échapées entre amis, qu'un bon mot, qu'une critique peut être trop maligne, soient relevés le lendemain d'une débauche! Si le

vin nous a engagés à être trop sincéres, on lui doit cette espéce de respect d'oublier tout ce qu'il nous a fait dire. Un Prince, qui n'étoit pas moins propre aux grandes affaires qu'aux plaisirs délicats, a chanté : *Je hais le Convive qui a de la mémoire.* Cette pensée, quoique neuve en François, me semble une Traduction des Vers, où Martial raille si à propos un de ses Amis :

Tu non sobria verba subnotasti,
Exemplo nimium periculoso.
Μισῶ μνήμονα συμπότην.

Il est tems, Monsieur, de finir ma Lettre; mais souffrez auparavant que je vous demande une grace, c'est que si vous la montrez à des Personnes qui trouvent à redire aux termes de boire, de s'enyvrer, de débauche, dont je me suis servi, vous leur rapelliez aussi-tôt ce passage de Tite-Live? *Non est res quâ erubescam, si die festo inter æquales largiore vino sim usus.* Il y a donc des lieux, des occasions, où il est permis de boire sans reproche, & pourquoi ne l'ajoûterois-je pas, sans remors? Je suis, Monsieur très-fidélement à vous, & de cette fidélité austére que vous avez si souvent éprouvée.



LETTRE VINGT-NEUVIEME.

De Monsieur de R.....Capitaine d'Infanterie, à Mr l'Abbé.....

*L*Oin de ces Montagnes,
Ami d'Apollon,
Tu fais tes Campagnes
Au sacré Vallon;
Ce Dieu t'y couronne
Des mêmes Lauriers,
Qu'à ses fiers Guerriers
Dispense Bellone.
Quels plus doux attraits!
Le sanglant Cyprès,
Qui suit ta victoire,
Epargne à ta gloire
De cruels regrets.
Philosophe Arbitre
Des Illustres Fous,
D'un fastueux titre
Tu n'es point jaloux.
Aux droits d'un Monarqu
Immolant le cours
De ce peu de jours
Que le sort nous marque,
Non, tu n'iras pas
D'un noble trépas
Défier la Parque.
Paisible Héros,
Dans ton doux azile
Feüillette en repos

Horace & Virgile.
Joüis sans danger
D'un loisir solide,
Que mon cœur avide
Cherche à partager.
Bien-tôt les baleines
Des froids Aquilons
Suspendront nos peines
Loin de ces Vallons
Déja la Nature,
Vieillie en ces lieux,
Dérobe à nos yeux
Sa jeune parure.
Loin de nos frimats
L'aimable Zéphire
Pour Florre soupire.
Dans d'autres climats,
Déja de Pomone
Les soins s'épuisans,
Offrent de l'Automne
Les derniers présens.
La tardive Aurore
Craint avec raison
De paroître encore
Sur notre horison;
Les pleurs inutiles
Qu'elle va verser,
Bien-tôt vont glacer
Nos Voûtes mobiles.
L'humide Orion
Nous dérobe & noye
Un tiéde rayon
Que Phébus envoye,



Suite de la Lettre vingt-neuviéme.

MArs, du tendre Amour
L'inquiéte Mere
Attend à Cythere
Ton heureux retour.
Rival de Bellone,
Le plaisir flateur
Déja t'y couronne
D'un Myrte enchanteur.
Sa voix séduisante
Rapelle à Paris
La Troupe brillante
De tes Favoris.
Tendre Amour, ramene
Dans mes bras heureux
L'aimable Climene,
Fidéle à sa chaîne,
Sensible à mes feux;
Ou deux fois volage,
Qu'un égal partage
Chasse en ma faveur
Le Consolateur
D'un trop long veuvage.
Sous tes douces Loix,
Troupe redoutable,
Loin du Sexe aimable,
Suspend tes exploits.
Rendez-nous les armes,
Rivaux trop heureux à

Qu'un soin généreux
Eclipse vos charmes ;
Fuyez promptement ,
Et de l'Hirondelle
Prenez pour modèle
Le départ prudent.
Quand Mars implacable
Fera sur le Rhin
Bruire de l'airain
Le son formidable
Paroissez soudain.
Par plus d'un chemin
On suit la Victoire.
De retour Zéphir
Nous mene à la gloire ,
Et vous au plaisir.
Empruntez ses aîles
Dans le tems des Fleurs ,
Heureux Successeurs ,
Venez de nos Belles
Essuyer les pleurs.



LETTRE TRENTIEME. *

MONSIEUR,

JE viens de lire la dixiéme feüille de vos *Amusemens Littéraires.* Vous y donnez l'extrait d'un Ecrit Anglois, tendant à prouver que l'ignorance est un des meilleurs remi-

* Cette lettre m'a été communiquée.

parts d'un Etat, en ce qu'elle retrécit les idées, au lieu que le ſçavoir en augmentant les lumiéres, étend les deſirs & fait ſentir à l'Homme la dureté de ſon état & les moyens de l'adoucir. Vous dites que l'Auteur ne parle ici que par ironie. Je fus bien aiſe de rire un peu avec lui; mais je ne ris pas long-tems. Vous avez raporté l'avanture de Monſieur de Montgeron, qui s'étant jetté ſur la tombe de l'Abbé Paris, pour ſe moquer de ce bon Saint, s'en retourna converti. J'éprouvai un changement aſſez ſemblable. Je n'avois lû qu'à peine quelques lignes de l'Ecrivain Anglois, que frapé de ſon diſcours, je fus tout-à-coup convaincu qu'il n'y avoit point de raillerie dans ſon fait, qu'il diſoit vrai, que l'eſprit ne vaut rien, & que la liberté de penſer & d'écrire eſt très-dangereuſe.

Je ne ſçaurois vous dire, Monſieur, ſi c'étoit préciſément par une eſpéce d'enthouſiaſme, ou par un effet des fortes raiſons, dont l'Anglois apuye ſes réflexions. Suffit. Je reconnus d'une maniére lumineuſe, que rien n'étoit généralement plus avantageux que l'ignorance. Je n'aurai pas beſoin d'employer beaucoup d'eſprit pour le prouver. L'hiſtoire, que je vais vous raconter de deux freres, dont l'un n'avoit que peu, & l'autre beaucoup d'eſprit, vous mettra au fait.

Timon eſt un de ces heureux mortels, à qui le Ciel a deſtiné la fortune la plus brillante. Il a un air de proſpérité & de ſanté, le teint vermeil, les yeux gros, ſortant un peu de

la tête, la bouche petite & riante. Son corps n'est pas des plus adroits, parce qu'il est un peu gros & pesant; sa démarche est même passablement lourde; mais elle a toute la gravité d'un vénérable Magistrat. Timon, dès sa tendre jeunesse, fut doux, tranquille, sans malice, rien d'éveillé; il ne s'amusa point à faire de grands projets; il ne se mêla d'aucune intrigue; docile en tout, il étoit véritablement ce qu'on apelle un bon enfant. Il n'y eut de difficulté, qu'à lui aprendre quelque chose. Enfin, à force de travaux on vint à bout de lui enseigner à lire & à écrire. Pour les Sciences, on eut beau faire, il n'y comprit rien: la Nature, plus intelligente que ses Précepteurs, avoit sagement prévû que toutes ces choses-là ne lui seroient un jour d'aucun usage; il n'étoit donc pas assez sot pour se rompre la tête de chiméres, qui n'aboutissent qu'à nous rendre la vie difficile & inquiéte. Il parloit assez bien sa langue maternelle. Il ne fit pas le plus mal ses exercices, il connoissoit assez son cheval & sçavoit chasser son liévre. Du reste, il étoit bon œconome & bon compagnon, quoiqu'il n'aimât pas beaucoup les grandes compagnies. Si les plaisirs ne se trouvoient point sur ses pas, la passion ne l'emporta jamais à en chercher l'occasion avec peine. Il n'alla pas non plus troubler son propre repos, pour faire l'amour avec de folles délicatesses de cœur. Il laissa à sa bonne Mere le soin de lui trouver une femme; elle s'en aquitta dignement. Ti-

mon est le meilleur mari du monde, il aime sa femme, leur mariage est heureux; on en voit d'aimables fruits : quatre enfans bien nourris, bien potelés voltigent autour d'un pere content & d'une mere amoureuse de sa production. Toute sa maison regorge de l'abondance & de la prospérité d'une famille si heureuse. Il ne falloit à Timon qu'une charge à la Cour; mais elle auroit été pour lui trop pénible : il en acheta une dans sa Province; il en fait les fonctions avec honneur, tout le monde est content de lui, il ne fait tort à personne, ses décisions sont naturelles, il coupe court, il n'entre en aucune discussion, le hazard, mêlé à un petit grain de bon sens, le fait sortir d'affaires. Que ton sort est beau, Timon! Que tu es heureux de n'avoir pas beaucoup d'esprit!

Philinte, frere cadet de Timon, est aussi différent de lui à l'égard de son caractére que de sa fortune. Il a l'air noble, les yeux vifs, le nez un peu aquilin, la bouche grande, mais pas laide, la taille fine & bien prise, des maniéres polies & naturelles, rien de bas, homme accompli, spirituel, plein de raison, sçavant. Il sçait le Grec & le Latin, il possede la plûpart des Langues vivantes, il connoît les meilleurs Auteurs tant anciens que modernes. Quand il parle, quand il écrit, ce ne sont que fleurs, que sentences, que tours d'esprit, que réalités. Mais passons à sa fortune. Elle étoit brillante au commencement. Le premier pas qu'il fit dans le monde, lui attira les regards & l'attention

tention de toutes les personnes de mérite. Le Roi le distingua aisément, il l'employa bien-tôt. Mais élevé par son génie au-dessus de tous ses Supérieurs, il s'attira leur jalousie & leur haine. Philinte ne fut pas longtems à découvrir leurs intrigues; il vit que le Prince n'étoit que le joüet de leur faux zéle & de leurs cabales ; cette observation fit qu'il s'attacha uniquement au maître. Voilà un pas de clerc, direz-vous. Il vaut mieux être bien avec les Ministres, qu'avec le Prince; ils ont toujours le pouvoir de nous faire rentrer en grace, au lieu que personne ne nous soutient, si nous faisons un faux pas, & que les Ministres soient contre nous. Il se peut que le bel esprit de Philinte fut ici la dupe de son cœur; marque qu'un homme est encore plus exposé aux revers de la fortune, quand il joint à de grandes lumieres d'esprit une égale droiture de sentimens. Enfin Philinte passa bien-tôt à la Cour pour un homme inquiet, turbulent & d'un esprit dangereux. On n'aime pas à la vérité ces jeunes étourdis qui raisonnent trop & qui se faufilent par-tout, pour déveloper les mystéres des premiéres têtes de l'Etat. Jalouses du secret & de l'artifice, dont leurs trames sont composées, on auroit mauvaise grace d'y porter un œil trop curieux. Le mérite de Philinte lui gagna pourtant quelques Protecteurs, à condition s'entend d'être de leur parti, en épousant une de leurs filles, ou de leurs parentes. Mais le pauvre homme sensible au vrai mérite, épousa

une personne infiniment aimable, qui demeuroit à la campagne, & qui hors l'avantage d'une grande naissance, n'avoit ni biens, ni amis à la Cour. Autre faute plus terrible encore que la premiere, & dont l'extravagance impardonnable ne rejaillit que sur son esprit, son discernement & sa délicatesse! Philinte n'avoit pas de grands revenus, ses gages n'étoient point à proportion de ce qu'il dépensoit; il avoit un goût infini pour toutes sortes de curiosités, il aimoit la musique, les chevaux, le jardinage; ses habits & ses ameublemens étoient fort propres; il tenoit table ouverte quatre fois la semaine; on y mangeoit bien, le vin étoit des meilleurs; on y étoit sans façon; c'étoient souvent des festins d'Apollon pour les Gens de Lettres: on y respiroit la sagesse des repas Lacédémoniens, jointe au sçavant luxe de Petrone; enfin tout s'y faisoit avec goût, avec modération, avec esprit. Le malheur est que tout cela coutoit. La mort du Roi survint. Son Successeur, formé entre les mains d'un Gouverneur qui haïssoit Philinte, le congédia, dès qu'il monta sur le thrône. Cette disgrace le surprit, il ne l'avoit pas prévûë, il s'étoit rendu trop nécessaire; n'importe, ses ennemis le firent tomber: disgracié & dégouté de la Cour, il revint chez son frere, comme dit Boileau,

Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné.

Voilà, Monsieur, le sort d'un de nos plus grands hommes, dont le bonheur au-

roit été sans doute égal à celui de son frere, s'il n'avoit pas eu de l'esprit.

Je dois vous dire à présent, Monsieur, que je suis Théologien, & comme je crois, bon Catholique. Cependant mon vénérable Chapitre me veut un mal mortel, sur ce que j'ai pris la liberté de soutenir derniérement la these suivante : La Religion Chrétienne dans sa pureté & dans sa simplicité n'a rien que de très conforme à la Loi Naturelle & aux conceptions d'une droite Raison. Cette these a été rejettée comme scandaleuse & hérétique, & je dois, ou la révoquer, ou m'attendre à perdre mes bénéfices. A vous parler franchement, l'alternative m'embarrasse. Je ne voudrois pas me voir privé de mes bénéfices, ni renoncer à ceux que j'ai droit de prétendre aux premieres vacances. Mais, c'est-là mon malheur; je ne sçaurois me taire sur certains points de Morale, qui intéressent le repos du Genre Humain, dont je me sens membre. Ennemi naturel de ces funestes disputes, dont l'Eglise Chrétienne est déchirée sans cesse, & que nos Théologiens poussent jusqu'à faire chaçun secte à part, je deviens suspect à tous, parce que je refuse constamment de souscrire aux caprices des uns & des autres.

Qu'on étoit heureux dans les premiers tems du Christianisme! La foi se communiquoit au cœur des Fidéles. La simplicité, la charité & les bonnes œuvres en faisoient les marques caractéristiques. On ne disputoit point, si pour être sauvé, ou damné,

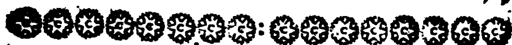
il falloit être Thomiste, ou Scotiste, Janséniste, ou Moliniste, ou Quiétiste; on ne mettoit pas en question si l'on pouvoit haïr son frere, à cause des differentes manières de penser & de s'exprimer; on ne l'auroit sûrement pas menacé de lui faire casser le nez, ou de lui ôter ses bénéfices, s'il ne révoquoit ses erreurs prétenduës.

Jugez par-là, Monsieur, si l'esprit fait moins de ravages & de désordres dans l'Eglise que dans le Gouvernement civil. Il est vrai aussi que les bornes de mon petit esprit m'empêchent de croire bien des choses, que d'autres croyent sans peine. Mais tant de Saints, tant de Peres de l'Eglise, tant de Sçavans du premier ordre, n'auroient-ils pas vû plus clair que moi, qui ne suis qu'un petit & foible sujet de l'Etat Ecclésiastique, indigne Membre d'un College, où l'on se tient à la Constitution, où l'on excommunie sagement l'esprit, pour croire avec commodité, & où du reste on mange bien & on boit mieux? O la belle vie! Ma foi le bon Anglois se jouë de nous. Il a dit tout de bon ce que nous avons pris pour raillerie. Plus d'esprit, s'il vous plaît, plus de raisonnement; soumission, obéïssance, souplesse, ignorance par-tout. Adieu, Monsieur, je suis,

Votre très-humble & très-ignorant Serviteur,

Cologne le 17.
Mars 1738.

J. C. de R. B. de la M. Chanoine irrégulier de S. S.



LETTRE TRENTE-UNIEME.*

ON a imprimé ici une Brochure sous le titre de *Lettre d'un François à son Ami à Londres*, sur la Succession à établir en France, en cas que le Roi & le Dauphin vinssent à mourir. L'Ecrivain y fait parler un Evêque & un Marquis. L'Evêque est pour le Roi d'Espagne, & le Marquis pour le Duc d'Orleans. Le Prélat insiste sur la non validité de la Rénonciation de Philippe V. Le Cavalier lui répond que celle du Duc de Lorraine à ses Etats Héréditaires est donc également invalide; que Philippe II. eut donc tort de se soumettre à la Rénonciation faite par Charles V. en faveur de Ferdinand I. que cependant lui & les Rois ses Successeurs l'ont toujours jugé solide & inaltérable; que les Papes mêmes l'ont maintenuë; & enfin que l'unique différence entre la Rénonciation de Charles V. & celle de Philippe V. c'est que Charles V. renonça à des Etats, dont il étoit actuellement en possession, sans aucun dédommagement; ce qui pouvoit fournir à Philippe un moyen de lésion, pour revenir contre ce qu'avoit fait son Pere, au lieu que Philippe V. n'a cédé que l'espérance très-douteuse d'une Succession qui ne le regardoit point, & qui ne pouvoit lui écheoir qu'en suposant la mort d'un

* Cette Lettre est l'exrrait d'une Lettre de la Haye, qu'on a bien voulu me communiquer.

Héritier plus jeune que ſon Fils aîné, & que pour prix de ce ſacrifice chimérique il a acquis la poſſeſſion paiſible d'un des plus beaux & des plus puiſſans Royaumes du Monde.

Un autre argument du Marquis, c'eſt que Philippe V. eſt devenu Etranger à l'égard de la France par ſa longue abſence, qu'il n'a pû ni dû s'en éloigner, s'il prétend avoir quelque droit à cette Couronne; qu'il eſt obligé en bonne juſtice à la reſtitution des fruits, qu'il a perçûs depuis qu'il eſt Roi d'Eſpagne, puiſque l'Eſpagne n'eſt pas ſon bien, ni ſon patrimoine; qu'en mettant le pied en Eſpagne & en acceptant le teſtament de Charles II. il a renoncé *ipſo facto* à tous ſes droits d'hérédité en France; que les plus fidéles Eſpagnols & les meilleures têtes de la Monarchie ont douté de la légitimité des droits de Philippe V. ſur l'Eſpagne, juſqu'à ce que ce Prince eût ſolemnellement déclaré aux Etats aſſemblés à Madrid en mille ſept cens douze, qu'il ne vouloit en aucune maniére ſe ſervir des Lettres-patentes, publiées en mille ſept cens; que ce fut cette Déclaration publique, qui acheva de lui gagner le Parti contraire; & que les Eſpagnols mêmes ont prouvé à Philippe V. en mille ſept cens ſix, que ſans une Rénonciation pleine & formelle à la Monarchie de France, il ne devoit pas compter ſur la fidélité d'une Nation, qui à ce prix ſeul avoit verſé tant de ſang, pour l'établir ſur le Thrône.

Il y a encore d'autres argumens, & on peut dire que cette Piéce en général mar-

que dans celui qui l'a écrite une grande force de raisonnement & beaucoup d'esprit. Cependant elle se débite peu, parce que les circonstances, qui l'ont fait naître & qui l'auroient fait valoir, heureusement ne subsistent plus, c'est-à-dire, que le Roi de France & Monseigneur le Dauphin sont bien rétablis de leurs indispositions, ainsi que le Cardinal Ministre. A propos de Son Eminence, tandis qu'il a été malade, les nouvelles de sa santé faisoient hausser ou baisser les Actions à Paris, selon qu'elles étoient bonnes ou mauvaises; & c'est ainsi que sans songer à flatter ce Ministre, le Public lui rendoit le témoignage le plus honorable de la confiance qu'on a en lui. Un autre trait bien glorieux pour cet illustre Prélat, c'est celui que marquent les dernieres Lettres d'Angleterre. Le Duc de Newcastle & le Comte de Cambis avoient reçu le même jour des dépêches de Versailles, qui leur aprenoient que S. Emin. étoit guérie. Le Duc, qui ne sçavoit pas que le Comte fût aussi bien informé que lui, l'alla voir & lui raconta cette nouvelle, en disant qu'il s'en réjoüissoit, d'autant plus que la santé du Cardinal intéressoit toute l'Europe. Après des éloges d'autant plus glorieux, qu'ils ne sont suspects d'aucun intérêt, vous raporterai-je, Monsieur, quelques-uns des vers, que les Poëtes François ont faits pour ce grand Homme? Mais pourquoi ne le ferois-je pas? S'il n'en a aucun besoin pour sa gloire, ils n'en sont pas moins dignes d'être lûs. En voici donc quelques-uns.

Armand sut subjuguer le Royaume & le Roi ;
Jules dans nos tresors plongeant ses mains avides ,
Nous fit payer bien cher ses services perfides ,
Fleury de notre bien fit son unique loi ,
Et nos derniers Neveux le diront comme moi.

Ces vers-ci sont encore supérieurs aux précédens. Ils viennent de Monsieur Delisle, Auteur de l'excellente Comédie de *Timon Misantrope.*

Dans le Cercle , où le Ciel a renfermé l'année
Le Tems recommence son cours ;
Arbitre souverain de notre Destinée ,
Daigne aussi de Fleury *perpétuer les jours ,*
Reçois les tendres vœux que fait pour lui la France ;
L'Amour & la Reconnoissance
Les font naître au fonds de nos cœurs.
Muse , *pour les offrir fuyez les tons flateurs ;*
Exposez simplement ce que le Public pense
De ce nouveau Mentor *& de son équité ,*
Et que votre Respect ne rompe le silence
Que pour dire la Vérité :
Présentez lui les fruits que son heureux Génie
Retire des biens qu'il nous fait ;
Exprimez-les par un seul trait ;
Et que malgré sa Modestie ,
Il y connoisse son Portrait :
Le plus sage Ministre est sujet à l'Envie ,
Et de ce que je dis , Colbert *est le garant ;*
On n'aime ses Vertus que dans le Monument :
Fleury *seul a le don d'être aimé dans sa Vie.*

Une autrefois je pourrai vous envoyer d'autres vers sur ce grand Ministre , & en attendant je suis, Monsieur, Votre......

AMUSEMENS
LITTERAIRES,
OU
CORRESPONDANCE
Politique, Historique, Philosophique, Critique, & Galante.

PAR Mr

DE LA BARRE DE BEAUMARCHAIS,

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE.

Chez JEAN VAN DUREN.

M. D. CC. XL.



AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXVIII.



LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

AU train que prennent ici les affaires de l'Amour, je crains pour lui, mon Cher, & je pourois bien n'en avoir que trop de sujet. Je vous ai mandé l'avanture du Chevalier de la Roche-Courbon. Madame de Moras en est morte de chagrin, & son malheur ne l'a pas empêchée de s'attendrir sur celui de Madame de la Roche-Courbon la Mere, à qui elle a fait present de cent louis d'or. Cette derniere gémit ici dans une Prison. La jeune Demoiselle de Moras languit dans son Cloître. Son Chevalier est fugitif. Les personnes intriguées dans cette galanterie sont dans les fers.

Autre procès fait à l'Amour. Le Vicomte de Tavannes a eû la tête tranchée en effigie par Sentence du Parlement de Bourgogne, pour avoir enlevé une Fille de qualité, qui

ne demandoit pas mieux, & qu'il a *épousée* hors de France.

Un troisiéme exemple encore plus terrible; c'est celui que vient de donner le Parlement d'Aix en Provence.

Il étoit arrivé des Isles de l'Amérique dans cette Province une Dame quinquagénaire. C'étoit aparemment une de ces Vieilles privilégiées par la nature, dont Laïs disoit que d'elles & des vins excellens tout jusqu'à la lie étoit précieux. Quoiqu'il en soit, le jeune Marquis de Cast.... Seigneur de vingt-cinq mille livres de rente, devint amoureux d'elle; mais ce qu'on apelle amoureux fou. Jamais Archéanasse ne parut plus aimable au divin Platon, lui qui dans chacune de ses rides voyoit un Amour à l'affut. Le Marquis auroit bien voulu l'enlever. Mais pour des amours aussi extraordinaires ce procédé auroit été trop commun. Ce fut donc l'Amante qui se chargea du rapt, & c'est elle aussi que le Parlement a condamnée à avoir le col coupé. Par bonheur, elle est avec son Amant en Terre Papale, c'est-à-dire à Avignon, où elle peut dormir paisiblement au bruit de l'orage, qui a menacé sa tête. Auriez-vous cru, mon Cher, que des François nez si galans, fussent capables d'une dureté, d'une inhumanité si affreuse? Pour moi, j'en rougis, j'en demande pardon pour eux à la Déesse de Cythère, & je voudrois n'avoir pas commencé à vous révéler leur barbarie.

Encore leur pardonnerois-je, si ces enle-

vemens n'avoient pas abouti à des mariages. Mais ils y ont abouti, & que veut-on de plus? Les anciens Romains étoient bien plus sages. Ils savoient par leur propre expérience combien ces sortes de mariages étoient agréables aux deux Conjoints. C'étoit par l'enlévement de plusieurs milliers de Filles Sabines que leur état avoit commencé à s'établir solidement, & jugez s'ils s'en étoient bien trouvez, puisque pour perpétuer la mémoire de leur bonheur, ils avoient ordonné qu'à l'avenir les Romains feroient la cérémonie d'aller enlever leurs Fiancées, & que par-là leurs mariages auroient du moins l'air d'enlévemens. Que ces Anciens étoient sages au prix de nous! Aussi ne vit-on jamais d'Epoux plus unis que ceux-là, & pendant cinq à six cens ans, maîtres de se séparer de leurs Femmes, on n'en vit pas un se servir du bénéfice de la Loi. Le privilége du divorce seroit-il aujourd'hui si négligé par une Nation qui en joüiroit?

Mais à propos de cette matiére, vous ai-je parlé d'une Comédie intitulée, *le Divorce?* Non, vous n'avez de votre vie rien vû de plus grotesque que la representation qui en fut faite. Les Acteurs joüoient à leur ordinaire, c'est-à-dire bien. Le Parterre marquoit hautement que la Piéce lui déplaisoit. L'Auteur pendant ce tems-là caché dans les coulisses, patissoit comme un Damné. La Comédie finie, un Comédien s'avança pour annoncer celle qu'on representeroit le lendemain. *Tout ce que vous*

voudrez, cria le Parterre. *Mais point de Divorce.* Pour le coup l'infortuné Auteur perdit patience. Il se montre sur le bord du Théâtre, harrangue de son mieux ses Censeurs, pour les engager à convenir qu'ils n'ont pas le sens commun, leur raconte à cet effet que les événemens de sa Piéce, qui les choquent par le défaut de vraisemblance, sont aussi véritables qu'ils le paroissent peu, & enfin il avouë qu'il est lui-même le Héros de cette Histoire. On avoit commencé à rire, dès les premiers mots du triste Orateur. La politesse de son compliment & la prudence de ses aveux n'aidérent pas à faire cesser les risées. Son amour propre ne put soutenir cette derniere insulte. Les anciens Chevaliers jettoient un gant pour gage de bataille, lorsqu'ils vouloient soutenir envers & contre tous, que leurs Maitresses étoient les plus belles Princesses du Monde. Celui-ci, au lieu d'un gant, jetta son chapeau dans le Parterre, en défiant le plus hardi de ses Censeurs de le relever. Cette scéne divertit les Spectateurs encore plus que les précédentes. Mais il étoit dit que, quelque Comédie qu'il pût donner ce jour-là, aucune ne lui tourneroit à bien. Cette derniére choqua beaucoup le Ministre & le Magistrat, qui sont chargez de l'inspection des Spectacles, & ils le lui firent sentir par des réprimandes, qui aparemment le corrigeront de l'envie de remonter sur le Théâtre.

Il est vrai aussi que sa conduite a été un peu violente, pour ne pas dire un peu ab-

ſurde. Comment ! Défier tout un Parterre ! Prendre à partie ſes Juges ! vouloir prouver par la hardieſſe & par le talent de ſe battre qu'on a fait un excellent Ouvrage d'eſprit ! Cependant une choſe ſi étrange n'eſt pas ſans exemple. Sans citer Scudery, ni Cyrano de Bergerac, Braves au poil & à la plume, qui s'étoient mis ſur ce pied-là avec le Public, je liſois ces jours paſſez un Livre moderne, dont la Préface eſt un vrai cartel de défi à quiconque oſera le critiquer. Je parle de la Traduction Françoiſe du *Freeholder*. Avoüez, mon cher Monſieur, qu'un Ecrivain qui menace ainſi ſes futurs Cenſeurs, compte beaucoup ſur leur manque de courage, ou bien peu ſur le mérite de ſon travail, & ajoutez en même-tems que ſa politique eſt bien fauſſe. Il ne veut pas qu'on publie que ſa traduction eſt mauvaiſe, & lui-même ſans y ſonger, publie par ſes menaces qu'il eſt le premier à la croire telle. O pauvres gens ! Si vous vous défiez de votre capacité, n'écrivez point, ou ſi vous écrivez, ſoumettez-vous donc ſans murmure à tout ce qui en pourra arriver.

Pour moi, mon Cher, c'eſt-là mon ſentiment, & je puis vous dire que je ne vous fais jamais une Lettre, ſans m'attendre à quelque cenſure, & ſans être bien réſolu de m'en ſervir pour mon avantage. Je ſuis ſûr que vous aurez plus d'une fois beſoin du même courage, tandis que vous continuerez vos *Amuſemens*. L'un vous demandera plus de nouvelles, l'autre plus de vers, l'autre plus

de morale, un quatriéme plus d'extraits de Livres, tel les voudra plus courts, tel autre les exigera plus longs, d'autres prétendront que vous ne leur donniez que des choses amusantes, & encore vous chicaneront-ils sur quelques-unes, qu'ils croiront avoir lûës, quoiqu'elles soient arrivées depuis peu de jours. N'aspirez point à l'impossible honneur de satisfaire tant de goûts si differens. Qu'il vous suffise de varier les matiéres autant qu'il sera possible. Je vous y aiderai de tout ce qui sera en mon pouvoir, & pour commencer je vous envoye des Couplets du Pere de la Sante, Jésuite, Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand. Votre Foire s'aproche, & sans doute les Crieurs de Curiositez inondent déja votre Ville & l'étourdissent de leur bruit. La Curiosité suivante fera plus de plaisir aux gens d'esprit, que des chansons Savoyardes & des Marionnettes mal bâties.

On voit dans ma Boëte Magique
La Rareté, la Rareté.
Rien qui ne flatte & qui ne pique
La Curiosité.
Le Monde en peinture mouvante
Par mon verre se montre aux yeux,
Et sa figure est si parlante
Qu'elle fait dire aux Curieux,
Oh la merveille
Sans pareille!

* * *

J'y fais voir un Grand ſans caprice,
La Rareté, la Rareté.
Un Courtiſan ſans artifice,
La Curioſité.
Une Cour où Dame Fortune
Ne trouble pas les plus beaux jours;
Et n'ait pas ainſi que la Lune,
Et ſon croiſſant & ſon décours.
Oh la merveille
Sans pareille!

* * *

Un Seigneur ſans faſte & ſans dettes,
La Rareté, la Rareté.
Un Commis riche & les mains nettes,
La Curioſité.
Un Créſus chez qui l'induſtrie
Enfante la proſpérité,
Sans que dans l'éclat il oublie
Ce que ſes Peres ont été.
Oh la merveille
Sans pareille!

* * *

Un Bretteur qui jamais ne fuïe,
La Rareté, la Rareté.
Un Conteur qui jamais n'ennuye,
La Curioſité.
Un Tartuffe à lui-même auſtére,
Et qui ſous la douceur du miel

Ne déguiſe pas le miſtére
D'un cœur amer & plein de fiel.
Oh la merveille
Sans pareille !

* * *

Mari d'accord avec ſa Femme,
La Rareté, la Rareté.
Deux cœurs qui ne faſſent qu'une ame,
La Curioſité.
Paiſible & vertueux ménage,
Où ſans ceſſe d'heureux Enfans
Trouvent d'une conduite ſage
Le modèle dans leurs Parens,
O la merveille
Sans pareille !

* * *

Un Petit-Maître raiſonnable,
La Rareté, la Rareté.
Un Plaideur qui ſoit équitable,
La Curioſité.
Un modeſte & ſage Critique.
Qui ſans mélange d'âcreté,
Aſſaiſonne d'un ſel attique
Ce que le bon ſens a dicté.
Oh la merveille
Sans pareille !

* * *

Mérite à l'abri de l'envie,
La Rareté, la Rareté.
Plaiſir ſans trouble dans la vie,
La Curioſité.

Un cœur où n'ait jamais d'empire
Nul souci contraire à ses vœux,
Mais qui toujours se puisse dire,
Je suis content, je suis heureux.
Oh la merveille
Sans pareille !

* * *

Un grand cœur exempt de foiblesse,
La Rareté, la Rareté.
Un cœur fier sans nulle bassesse,
La Curiosité.
Politique sans tromperie,
Courage sans témérité,
Prudence sans pédanterie,
Jeunes apas sans vanité.
Oh les merveilles
Sans pareilles !

* * *

Grand Spectacle où tout divertisse,
La Rareté, la Rareté.
Fête où tout le monde aplaudisse,
La Curiosité.
Chanson badine & satyrique,
Dont les couplets soient d'un goût fin,
Dont chaque mot, sans blesser, pique,
Et prépare un heureux refrein.
Oh la merveille
Sans pareille ?

Je suis, Monsieur, Votre....

A Paris, ce 21. Mars 1738.



LETTRE TRENTE-TROISIEME.

JE m'étonne, Monsieur, que depuis quatre ans & plus que les Essais Politiques & Moraux du Chancelier Bacon ont été imprimez ici en François par Emery, aucun Journal étranger que je sçache n'en ait parlé un peu au long. Un nom, aussi fameux que celui de ce grand Homme, ne devoit-il pas réveiller la curiosité & attirer l'attention du Public ? Sans doute. Mais ces Réflexions, qu'il écrivit après sa retraite forcée de la Cour, ont participé à sa disgrace, sans le mériter davantage qu'il ne meritoit lui-même une sentence si flétrissante, & peut-être a-t'on pris trop à la lettre ce qu'il écrivoit à Jacques I. Roi d'Angleterre, son Maître, qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour cultiver les Sciences, il couroit risque d'être bientôt réduit à ne les plus cultiver que pour vivre. Il est vrai que c'est pitié de la plûpart de ces Livres, que des Ecrivains mal à leur aise nous donnent. L'Indigence, toujours assise sur le seuil de leur porte, les condamne aux travaux les plus pénibles, & leur crie d'un ton de voix rude & impérieux d'achever leur tâche à la hâte. Le triste soin du lendemain borne leur imagination & éteint ce beau feu, qui animeroit leurs écrits & qui échaufferoit agréablement

ceux qui les liſent. Des penſées juſtes & brillantes peuvent s'offrir à leur eſprit. Il n'eſt pas impoſſible qu'ils n'entrevoient ſouvent des principes vaſtes & féconds, qui conſtamment ſuivis, meneroient dans des Régions fort lumineuſes. Mais ils n'ont ni le loiſir ni le courage de rien achever. Ils reſſemblent à ces Terres généreuſes & fertiles, que le travail force de produire au milieu de l'hiver des fruits, auſquels l'été ſeul peut donner, avec la maturité convenable, les qualités qui les font aimer.

Il n'en eſt pourtant pas de même des Eſſais, que je vous annonce. Ils ſont au nombre de cinquante-un Traités, ou Chapitres. Vous jugerez de tous par quelques exemples pris au hazard. Je les copie avec les titres des lieux communs, ſous leſquels Bacon les a arrangés.

» *Des cérémonies & des complimens.* Il eſt » certain qu'avoir des attentions & de la po» liteſſe, & s'acquiter des cérémonies conve» nables, contribue beaucoup à nous attirer » des loüanges. Ces maniéres polies & en» gageantes, comme diſoit la Reine Iſabelle » de Caſtille, ſont de perpétuelles Lettres » de recommandation pour celui qui les a. » Il ſuffit, pour s'en inſtruire, de ne pas les » mépriſer, & d'être attentif aux maniéres » des autres. Au reſte on peut s'en fier à » ſoi-même. Car ſi on ſe donne trop de » peine, pour ne rien omettre à cet égard, » on perd ce qu'il y a de plus eſtimable, » qui eſt de paroître naturel & ſans affecta-

» tion. Les maniéres de quelques Personnes ressemblent aux Vers, dont toutes les syllables sont comptées. Lorsqu'on s'attache à de si petites choses, on ne sçauroit se rendre capable des grandes.

» *De la Noblesse.* Ceux qui sont les premiers élevés à la Noblesse, ont ordinairement de plus grandes qualités, mais moins d'innocence que leurs Descendans. Car ordinairement on ne s'éleve que par des bons & des mauvais moyens ensemble. Il est injuste que la mémoire des vertus demeure à la postérité, & que les défauts soient ensevelis avec ceux qui les ont.

» *Du Discours.* Il y a des gens qui ont des lieux communs & des themes tout faits, où ils brillent d'abord; mais manquant de varieté, ils ennuyent bientôt & paroissent ridicules, aussi-tôt qu'ils sont découverts.

» *De la Plaisanterie.* Plusieurs choses doivent être privilégiées; la Religion, les Matiéres d'Etat, les Grands-Hommes, les affaires graves des Particuliers & tout ce qui est digne de pitié.

» Un homme satyrique fait craindre aux autres son esprit, & doit à son tour craindre leur mémoire.

» Il n'y a qu'une occasion où l'on peut se loüer de bonne grace, c'est en loüant dans un autre une vertu que l'on posséde soi-même.

» Sur-tout gardez-vous bien soigneusement des discours railleurs & malins. La

» conversation doit être comme une pro-
» menade, & non pas comme un grand
» chemin qui mene à la maison de quel-
» qu'un.

» *Des Magistrats & des Dignités.* A l'é-
» gard de la corruption, ne liez pas seule-
» ment vos mains & celles de vos Domesti-
» ques, afin qu'ils ne prennent rien, mais
» liez aussi celles des solliciteurs pour qu'ils
» n'offrent rien.

» La sévérité inspire la crainte, mais la
» brutalité attire la haine.

» C'est une marque certaine de grandeur
» d'ame, lorsque les honneurs rendent un
» homme meilleur.

» *De la Colere.* La Colere est certaine-
» ment une petitesse dans l'homme, comme
» on peut le remarquer par la foiblesse des
» sujets qu'elle domine ; les enfans, les fem-
» mes, les vieillards & les malades.

» *De la Louange.* Trop loüer quelqu'un
» ou quelque chose, réveille la contradic-
» tion & l'envie. Il ne sied pas de se louer
» soi-même, si ce n'est en certains cas qui
» sont fort rares. Mais on peut loüer son
» emploi ou sa profession. Il y a même une
» espéce de magnanimité à le faire.

» *Des Richesses.* Ne croyez point facile-
» ment ceux qui semblent mépriser les Ri-
» chesses ; ils méprisent les Richesses qu'ils
» désesperent d'obtenir, & vous ne trou-
» verez point de gens qui y soient plus
» attachés, quand ils en ont une fois ac-
» quis.

» Ne différez point jusqu'à votre mort » à faire des œuvres de charité. Tout con- » sidéré, celui qui en use de la sorte, est » plûtôt libéral du bien d'autrui que du sien » propre.

» *De l'Envie*. Celui qui n'a aucune ver- » tu, porte toujours envie à celle des autres. » L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit » du bon qui est en lui, ou du mal qui est » en autrui. Si l'un lui manque, il se rassa- » sie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu » qu'on admire, il tâchera du moins de nui- » re à celui qui la possede, pour diminuer » l'inégalité qui est entre eux. »

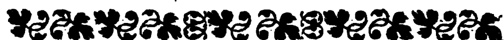
Je suis bien sûr, Monsieur, qu'en dépit de la médiocrité voisine de la disette, où se trouvoit Bacon, lorsqu'il écrivoit ces réflexions, vous n'y verrez point

Magnæ mentis opus, sed de lodice paranda
Attonitæ. . . . . .

Mais encore une fois jugez-en par vous-même, sans m'en croire. C'est assez pour moi d'avoir rencontré cette occasion de vous assûrer que je suis, Monsieur, Votre. . .

A Paris ce . . . . *Mars* 1738.

LETTRE



LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

MONSIEUR,

ON a lû ici la Piéce suivante avec tant de plaisir, que je crois vous en faire un de vous la communiquer traduite du moins en partie. Elle est prise du *Common Sense*, & commence ainsi.

» Démosthène dans une de ses harangues » aux Athéniens, dit qu'il n'étoit point de l'in- » térêt de leur République d'étendre ses do- » maines, qu'il ne lui convenoit ni de faire » des insultes, ni d'en souffrir; que la gloi- » re de cette sage conduite l'avoit rendu l'Ar- » bitre de la Gréce; que pendant qu'elle » avoit protégé le Foible, elle avoit tenu en » respect l'Ambitieux; que par ces principes » non-seulement elle avoit conservé sa pro- » pre liberté; mais qu'elle avoit été en mê- » me-tems la Déesse Tutelaire de la liberté » des autres Peuples, & que ses décisions » avoient été des Loix pour eux. Mais que, » depuis qu'elle avoit le malheur d'être gou- » vernée par d'autres principes, la Majesté » d'Athénes étoit tombée dans le mépris, & » que n'ayant plus le courage de venger ses » propres injures, aucune Nation ne recouroit » à elle pour avoir justice des véxations qui » se commettoient dans le reste de la Gréce.

» *Chaque jour nous aporte l'avis de quelque* » *nouvel outrage commis contre vous*, disoit ce » grand Orateur. *Mais les injures & les* » *affronts vous sont devenus si familiers*, *que* » *vous semblez avoir perdu toute sensibilité. Vous* » *ne pouvez vous empêcher de voir que vous n'ê-* » *tes plus ces Athéniens*, *dont on recherchoit si* » *ambitieusement l'alliance. Votre gloire est éva-* » *nouïe*, *& vous êtes à peine regardez comme un* » *Etat. Corinthe ne vous estime point*, *Thébes* » *vous hait*, *Sparte vous méprise*, *& Philippe* » *vous insulte.*

Le *Common Sense* continuë en ces termes. » J'ai entendu un Ministre de la Reine An- » ne dire ce mot si sublime, *j'espere voir le* » *jour qu'il ne se tirera pas un coup de fusil* » *en Europe*, *sans en avoir eu la permission de* » *la Grande-Bretagne*, *ou du moins sans avoir* » *donné une bonne raison de sa conduite.* Quand » une Nation s'est élevée à ce point de » grandeur, elle est comme une Reine au » milieu de ceux qui lui font leur cour. Qui » d'entr'eux en sa presence oseroit insulter » l'autre ?

» Comme il n'est point de la Politique de » la Grande-Bretagne de faire des conquêtes, » ses Voisins ne sauroient être jaloux de sa » puissance, & aucune Nation ne semble avoir » été mieux désignée par la Providence divi- » ne, pour tenir la balance & juger en der- » nier ressort des destinées de l'Europe...

» Voilà en quelle considération nous pour- » rions être. Mais ne nous en flattons » point, si nous souffrons qu'on envahisse

» impunément nos droits. Les Etrangers » pourront aprendre par les Cartes Géographiques qu'il y a au monde un Royaume » nommé la Grande-Bretagne. Mais ce » Royaume ne fera pas plus de figure en Europe que celui de Brentford ou d'Yvetot.

» Après les traitemens, que nous avons » reçus de l'Espagne depuis plusieurs années, » je ne puis considérer que comme fausse la » Politique des Espagnols. La hardiesse, » avec laquelle ils attaquent nos Vaisseaux, » après tant de plaintes accumulées, a quelque chose qui répugne au sens commun. » Pour moi, j'admire qu'ils ne redoutent point la grande habileté de nos » Ministres, dont sans doute la réputation » s'est étenduë au-delà des Colomnes d'Hercule, ou que du moins ils ne craignent pas » notre extrême supériorité par mer, & » qu'ils osent essayer si long-tems notre patience. »

Vous voyez bien à present, Monsieur, que cet Ecrivain Politique en veut venir à ce que nous apellons les déprédations des Espagnols, & qu'ils apellent d'un autre nom. Il convient d'abord qu'il n'est pas prudent de rompre avec une Nation, sous prétexte qu'elle a pillé un de nos Marchands. Mais ce sont plusieurs de nos Marchands qui ont été maltraitez, il y a long-tems qu'ils en ont porté leurs justes plaintes aux lieux convenables, ils n'ont obtenu aucune satisfaction, il s'agit de voir à present ce qui s'est pratiqué d'autres fois en pareil cas.

Il remarque à ce ſujet que l'uſage conſtant a été alors d'accorder aux Sujets Anglois des Lettres de marque & de repreſailles, & que la juſtice de cet uſage étoit fondée ſur le Droit des Gens, ſur le Droit Civil, ſur les Loix Municipales de ce Royaume; qu'on n'accordoit cependant ces Lettres que ſous certaines conditions; qu'il falloit avant tout aſſurer ſous ſerment la déprédation commiſe, & certifier de même le lieu & le tems de la priſe, auſſi-bien que ſa valeur; qu'il étoit queſtion enſuite de faire connoître exactement à l'Amirauté la qualité des Vaiſſeaux deſtinée à faire des repreſailles, leur grandeur, le nombre de l'Equipage & des Soldats, celui des canons, la quantité des munitions de guerre & de bouche, & les noms des Commandans.

Il raporte à cette occaſion que les Hollandois ayant pris deux Vaiſſeaux, qui apartenoient au Chevalier Guillaume Courten & Compagnie, & les Etats-Généraux ayant différé de leur rendre juſtice, Charles II. leur accorda des Lettres de marque & de repréſailles, avec la clauſe ſuivante.

» Et d'autant qu'après pluſieurs repréſen-
» tations, que le Sieur George Downing,
„ Chevalier Baronet, notre Envoyé Extraor-
„ dinaire auprès des Etats-Généraux, leur
„ a faites par notre commandement ſpécial,
„ rien d'effectif n'a été fait pour le ſoula-
„ gement de nos Sujets, *à qui nous nous*
„ *croyons obligez en honneur & en juſtice de*
„ *procurer une ſatisfaction convenable*, nous

» commandâmes en dernier lieu audit Che-
» valier George Downing d'intimer & de
» signifier auxdits Etats-Généraux, que nous
» attendons leur réponse définitive, concer-
» nant la satisfaction dûë pour lesdits Vais-
» seaux & Effets, fixant pour cet effet un
» terme, qui est expiré, afin que nous puis-
» sions nous conduire de maniére que nos
» susdits Sujets fussent dédommagez, selon
» le droit & la justice. Cependant il ne
» leur a été fait aucune satisfaction, de sor-
» te que nous ne pouvons regarder que com-
» me une entreprise tout à la fois inutile &
» contraire à notre honneur & à notre di-
» gnité de faire encore des représentations,
» après tant de délais affectez, dont les pre-
» miéres ont été suivies. «

Cette citation est suivie d'un commentaire, dont le sens est que la conduite des Hollandois méritoit ce retour; que des délais frivoles de justice en cas pareil valent un déni formel; qu'un Prince, qui amuse par des tergiversations artificieuses les Sujets d'un autre, ne cherche qu'à les lasser & à les ruïner; que le Souverain, dont les Sujets sont lèsez, leur doit sa protection la plus efficace; qu'il est de son honneur de ne la plus différer, lorsqu'il a fait précéder les voyes pacifiques & attendu un tems convenable; & enfin que la Nation Angloise est assez puissante par mer pour se venger de quiconque l'y oseroit braver, & que des Lettres de marque, accordées il y a déja plusieurs années, lui auroient sauvé plusieurs millions.

Je pourrai vous envoyer d'autres piéces sur cette matiére. Mais pour aujourd'hui il ne me reste plus que le tems de vous assûrer que je suis,

Monsieur, Votre. . . .

A Londres, ce 18. Mars 1738.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

JE vous avois destiné d'assez belles choses, mon Cher. Mais vous vous en passerez pour cette fois-ci, s'il vous plaît. Je viens de trouver des sujets moins graves, mais qui sont plus de mon goût, & qui peut-être réjoüiront quelques Personnes de vos Contrées.

Vous saurez d'abord que dix ou douze Marchands du Port Sainte-Marie en Espagne s'étoient assemblés chez un de leurs Confréres, pour souper. La joïe assaisonnoit leur repas, & augmentoit le prix des vins & des mêts. Tout à coup on frape à grand bruit à la porte. Des Domestiques intimidez ouvrent. Douze Grenadiers se présentent avec quelques Officiers de la Doüane, enferment les Gens de la Maison, demandent aux Maîtres de la part du Roi où sont leurs tabacs de contrebande, se font donner les clefs de tout; & enferment les Convives à double tour. Ce n'est pas à moi à vous représenter le saisissement de ces pauvres Espagnols. Je ne

faurois comment m'y prendre. Dieu merci, jamais je ne me suis trouvé en tel cas. Cependant Officiers & Soldats faisoient leur devoir de fureter par-tout, & comptez bien que faute de tabac, qu'ils ne trouvérent pas, ils furent s'accommoder à merveille de force sacs d'or & d'argent qu'ils trouvérent. Ce ne fut pas encore assez pour leur exactitude. Ils rentrérent dans la salle du festin avec la gravité féroce du métier qu'ils faisoient, & chacun des Conviez fut forcé de leur donner, l'un sa bourse, l'autre sa tabatiére, ou sa montre, ou un diamant de prix, le tout pour servir de nantissement à la Doüane. Ces terribles Inquisiteurs sortirent ensuite, & n'oubliérent pas de refermer les portes sur des Hommes si suspects au Gouvernement. Croiriez-vous que des Hommes ainsi habillés & si effrontez étoient des Voleurs? Je vous avoué que je ne m'en serois pas avisé, & rien pourtant n'étoit plus vrai.

On a dû plaider ces jours-ci au Parlement de Roüen une cause qui n'est pas moins singuliére dans sa sorte. Un riche Foureur de Caën en Normandie, trouvant que la mode des petits manchons étoit préjudiciable à son commerce, imagina, pour la décrier, d'en donner un au Bourreau de la Ville avec un Louis d'or, à condition qu'il s'en pareroit le jour d'une exécution. Il eut peu après un Voleur à roüer, & il parut avec son manchon sur l'échaffaut. Les Petits-Maîtres ne l'eurent pas plûtôt vû avec ces ornemens, qu'ils jettérent leurs petits

manchons. Le Lieutenant-Général du Présidial en avoit un aussi, & il lui fâchoit de le perdre. Il fit venir le Bourreau, qui avoüa rondement le fait. Le Fourreur apellé à son tour l'avoüa de même, & il ajoûta seulement, sur les menaces que le Magistrat lui faisoit de le punir sans miséricorde, qu'il étoit le maître de donner son bien à qui il voudroit. Douze Archers le conduisirent là-dessus dans un cachot. Le Magistrat un peu refroidi commença quelques momens après à soupçonner qu'il avoit tort, & ses Amis achevérent de l'en convaincre. Il envoya le lendemain dire au Marchand qu'il pouvoit sortir. Mais celui-ci s'étoit pourvû devant le Parlement de Roüen. Il refusa cette prétenduë grace, & dit qu'il n'attendoit sa liberté que du Parlement. Ce Tribunal a cité le fier Magistrat à comparoître, & on attend à l'heure qu'il est la décision du procès.

Je sens bien que de tels récits n'augmentent pas l'idée, que vous avez peut-être de nous. Mais que vous dirai-je? Il faut bien que je peigne les choses comme elles sont, puisque je ne sais ni ne veux inventer. Mon chagrin est que je n'aye pas épuisé la dixiéme partie de nos sotises. Par exemple, il a fallu que notre Gouvernement ait fait enfermer à Sainte Pelagie la fameuse Rosette Mouton, très-jolie Actrice, parce qu'elle plaisoit trop à un Duc, & qu'il lui plaisoit à lui de se ruïner pour elle. Deux autres Ducs se sont fait ces jours-ci envoyer en exil pour des

vers satyriques, peut-être bons, peut-être mauvais, mais qu'ils devroient rougir d'avoir écrits, quand même ils seroient divins. Un Officier pour crime de même espéce a été envoyé en exil à son Régiment. Exil aussi extraordinaire que ce qui en est le sujet! Mais je me lassé d'une confession si mortifiante. Reyenons à nos Poëtes. Aussi-bien vous les aimez, & vous aimez sur-tout Monsieur Gresset autant que nous le faisons nous-mêmes. Voici des vers de sa façon, qui témoignent sa reconnoissance & ses talens. Ils sont adressés pour étrennes à Monsieur le Contrôleur-Général.

Je suis, Monsieur, Votre....

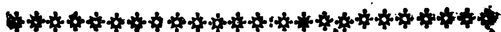
A Paris, ce ... Mars 1738.

EPITRE de Monsieur Gresset, à Monsieur le Contrôleur-Général.

Nouvel an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables Madrigaux,
Vers dont on endort son Héros,
Courses à la Cour qu'on ennuye,
Faut-il qu'un sage s'associe
A la Procession des sots?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant & sincere
Pour un Ministre généreux,

J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,
Et si sur l'avis détestable
D'un vieux Empirique pendable,
Je ne me fusse encore muni
Des feux d'une fiévre effroyable,
Que je n'aurois point eû sans lui.
Or, dans les chiméres qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
Je m'en souviens, j'imaginai
Que rayé du nombre des Etres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gisent nos Ancêtres.
Là, près d'un Fleuve infortuné,
Et parmi la défunte Troupe,
Qui pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire Chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sçachant enfin que faire;
Car, que fait-on quand on est mort?
Je rapellois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au sort;
Non, si par la Métempsicose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux.
Par un Ministre digne d'eux,

Sans projet, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour & quittant
Et le Monde & la solitude,
Entre les plaisirs & l'étude,
Je vivois obscur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité.
Aussi gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame,
Me suivra jusqu'au sombre bord.



LETTRE TRENTE-SIXIEME.

VOus dites, Monsieur, que les Astres sont l'unique cause des divers évenemens, qui doivent partager votre vie, sans avoir égard au tempérament que reçut votre corps au point qui acheva sa formation, ou qui lui fit prendre naissance; car si une fois vous y aviez égard, les Astres ne seroient plus que des causes générales, dont l'influence seroit diverse selon la diversité des sujets, comme l'est celle de la pluye sur les Plantes différentes d'un Jardin. Vous ajoutez que cette cause fatale n'étant pas simple, mais composée de plusieurs Astres, qui sont dans un mouvement perpétuel, elle change

d'activité à tout moment, comme ceux-ci changent de situation. Vous concluez qu'il n'est pas extraordinaire, qu'il faille étudier chaque instant de ce mouvement avec une diligence & un soin très-grand, & que, quand vous l'avez rencontré, vous vous faites fort de me dire tout ce qui me doit arriver.

Merveille étrange! Sept Planettes & quelques Etoiles fixes, dont assez souvent la meilleure partie est absente, ou cachée sous l'horison, font dans un instant toute ma destinée.

Par-tout ailleurs je vois que les causes matérielles ont besoin de quelque-tems pour agir. Mais les Astres plus habiles font tout dans un moment, je dis tout ce qui concerne la durée d'une vie longue & diversifiée de mille incidens. Si leur action se terminoit à un seul effet present, comme seroit, par exemple, la foiblesse ou la force du corps, je pourrois vous accorder, pour ne point avoir de querelle avec vous, que comme le fer qu'on rougit au feu prend la trempe aussi-tôt qu'il est jetté dans l'eau, de même le corps de l'enfant, sortant du ventre de sa Mere comme d'une fournaise où il a reçu la chaleur vitale, prend son tempérament particulier aussi-tôt qu'il respire l'air & qu'il y reçoit l'impression des Astres, qui n'agissoient pas si librement sur lui, tandis qu'il étoit renfermé dans son obscure prison.

Mais en vérité, Monsieur, est-il croya-

ble, qu'à ce premier instant les Astres jettent les semences de tout ce qui doit arriver à cet enfant durant plusieurs années, & si l'opinion de S. Thomas est vraye, qu'après une vie longue il ne reste pas une seule partie des semences qu'on a reçû de sa Mere, il faudra donc, ou que ces influences passent d'un sujet à un autre, ou qu'elles soient inutiles à prédire le tems & le genre de mort. Je vous croirois peut-être, si ces Agens souverains n'apliquoient leur action qu'à un seul enfant. Mais puis-je croire qu'une quinzaine ou une vingtaine d'Astres soit capable de faire la destinée de plusieurs milliers d'enfans, qui viennent en même-tems au monde? Encore s'ils n'avoient tous qu'une même destinée, mais quand je vois que chacun d'eux a la sienne particuliére, quand je vois que vous voulez qu'au même instant indivisible, ces mêmes Astres fassent encore la destinée d'une infinité d'Animaux & de Plantes, je vous avouë que je suis transporté, & que j'ai peine à revenir de mon étonnement.

Je sçais que l'Arithmétique donne des régles, pour connoître au vrai toutes les conjonctions possibles des vingt-trois lettres de l'Alphabet, & qu'elle les porte à huit millions trois cens quatre-vingt-huit mille trois cens quatre-vingt-quatre. Mais je n'ignore pas qu'elle termine celles des sept Planetes à cent vingt, qui ne peuvent arriver que successivement, aussi bien que celles qu'elles ont de tems en tems avec les Etoiles

fixes. Comment donc pouvoir trouver dans une seule conjonction d'Astres, toutes les conjonctions qui entrecoupent la vie, non-seulement d'un Homme, mais de tous ceux qui naissent en même-tems en divers endroits de la Terre? Et quand même cet instant de conjonction entre les Astres pourroit faire la destinée de plusieurs Hommes, votre Astrologie n'auroit pas sujet d'en tirer avantage pour l'établissement de ses prédictions.

Pourquoi, me direz-vous? Le voici. C'est que quelque diligence qu'elle aporte, elle ne sçauroit le connoître; les Horloges ne peuvent rendre un service bien sûr en cette occasion; les Astrolabes sont sujets à plusieurs défauts qui en rendent la fabrique exacte assez rare; outre cela, de mille Horoscopes à peine en trouverez-vous quatre où ce dernier Instrument ait été employé, puisque la plûpart ne sont dressés que *sur le raport* d'une femme, qui pour porter le nom de sage, ne laisse pas de pouvoir & vous tromper & être trompée. Je veux encore que l'Astrologue soit lui-même dans l'attente pour s'en servir; il ne faut qu'une nuée pour troubler tous ses préparatifs, ou quelque autre malheur assez ordinaire & qui est sans remède, quand il arrive.





Suite de la Lettre trente-sixiéme.

MONSIEUR,

LE Zodiaque a de grands vides entre les douze signes dont il est marqué, il ne sçauroit à chaque moment faire paroître des Etoiles; sans elles cependant comment tirer un parfait Horoscope?

Le mouvement de ces Etoiles est aussi rapide que l'action de vos plus habiles Astrologues est lente; pour peu qu'ils employent de tems à les spéculer, elles changent leurs aspects & conséquemment leurs influences, d'où vous infererez aisément que dans cette suite de momens, tous différemment critiques, il est presque impossible qu'on ne prenne l'un pour l'autre, & qu'on ne laisse échaper le véritable. C'est ce que Nigidius expliquoit par la comparaison de la rouë d'un Potier, sur laquelle on ne sçauroit marquer deux points au même endroit avec quelque promptitude qu'on travaille, si la rouë est dans le fort de son mouvement; car après qu'elle sera arrêtée, on les verra assez éloignés l'un de l'autre.

C'est pour cela que tous les soins, qu'on se donne pour trouver ce moment fatal, se terminent à un environ, qui les rend inutiles, & qu'après avoir marqué l'année, le

mois, la ſemaine, le jour & l'heure de la naiſſance, on eſt contraint de terminer cette gradation en diſant que cette heure eſt avancée d'environ tant de minutes; ce qui eſt la même choſe que ſi l'on diſoit de bonne-foi qu'on ne trouve rien d'aſſez ſûr pour pouvoir établir un Horoſcope, puiſqu'il dépend non-ſeulement d'une minute, mais d'un inſtant déterminé qu'il n'eſt pas poſſible de connoître.

Je vais plus outre; la connoiſſance de ce moment eſt inutile, ſi elle n'eſt précédée ou accompagnée de celle d'un autre, qui lui ſert comme de fondement, c'eſt celui de la naiſſance ou de la conception de l'enfant. Le tems précis de la conception eſt fort incertain, les Meres ſe trompent fort ſouvent, & la formation de leur fruit ne ſe fait pas dans un inſtant. La connoiſſance qu'on peut tirer de la naiſſance, n'eſt pas moins incertaine, les diverſes parties du corps de l'enfant ſortent l'une après l'autre, & à divers inſtans, & ainſi les Aſtrologues ont tort d'attacher leurs prédictions à un ſeul inſtant, qui ne pourroit donner la deſtinée qu'à la tête, puiſqu'elle paroît ordinairement la premiere; car de vouloir attendre le moment auquel l'enfant commence à reſpirer, c'eſt ſoumettre les influences du Ciel à un peu d'air, ſans autre raiſon que celle d'un caprice opiniâtre. La tête ne ſçauroit trouver toute ſa deſtinée dans le tems qui lui eſt affecté, puiſque les deux yeux qui ſortent au même inſtant qu'elle, en ont une ſi différente, que l'un eſt

eſt ſouvent net & clair, ſain & vigoureux juſqu'à la mort, & l'autre eſt inutile par quelque accident, dès le commencement de la vie. Mais ſi le premier inſtant ne fait pas la deſtinée générale, il n'y a guéres d'aparence que les autres ſoient ou plus puiſſans, ou plus favorables.

Il y a, dites-vous, des Aſtres qui préſident aux grandes révolutions, & qui en diverſes rencontres l'emportent ſur les influences des autres qui ont dominé à la naiſſance des Perſonnes particuliéres; ainſi dans un naufrage les Horoſcopes des Particuliers qui portoient que les uns mourroient par le glaive, les autres par le feu, les autres dans leur lit, cédent à celui du vaiſſeau qui a eu un Aſtre plus fort. Je vous paſſe cette ſupoſition: après cela comment vos Docteurs ont-ils l'éfronterie de vouloir rien prédire de certain pour les Particuliers, puiſqu'au même inſtant qu'ils s'apliquent à faire un Horoſcope particulier, ils ne ſçauroient étendre leurs penſées juſqu'à la deſtinée univerſelle du genre humain? & quand ils le pourroient, cette connoiſſance ſuffiroit-elle pour attacher à l'inſtant de la naiſſance d'une Perſonne tous les évenemens de ſa vie, ſi en même-tems ils ne devinent ce que quantité d'autres, dont ils n'ont jamais eû connoiſſance, doivent contribuer par une libre élection, ou à un évenement particulier, ou à l'enchaînement qui les lie tous enſemble? C'eſt ce qui eſt évident, quand ils prédiſent la Papauté à un homme qui ne ſçau-

roit y arriver que par le consentement de plusieurs autres.

Ce n'est pas tout, il faudroit que tout ce qui s'est passé depuis le commencement du Monde eût une connexité de dépendance avec l'Horoscope d'un seul, puisque la diversité d'évenemens, qui partagent les jours de sa vie, supose les rencontres de diverses Personnes à qui il a affaire, & ces Personnes ne se trouveroient pas dans les conjonctures qui produisent ces évenemens, si elles n'y avoient été portées par d'autres, qui y ont été successivement engagées par d'autres à leur tour, *& sic processus in infinitum*.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent suffiroit pour vous détromper; mais vos Astrologues vous en ont imposé, & par leurs grands mots & par leurs expériences; je vais tâcher de réfuter les uns & les autres, donnez-moi encore un moment d'attention.

Ne vous étonnez point de ces mots farouches, dont ils tâchent de couvrir les mystéres de leur ignorance. Remarquez seulement que la Division Astrologique du Ciel, plûtôt en douze Maisons qu'en huit, est un effet de la bizarterie des Astrologues, qui n'ont encore pû s'accorder à prendre les deux points des intérsections de leurs cercles, ou aux Pôles du Zodiaque, ou à ceux de l'Equateur, ou à la section du Méridien & de l'Horison; & quand même ils s'accorderoient, toutes leurs remarques seroient inutiles pour nos antipodes, & pour ceux qui

habitent sous les Pôles, parce qu'ils n'ont pas les mêmes aparitions des signes du Zodiaque & des Planettes que nous avons. Ainsi la plus belle qualité qu'ait la science, qui est d'être universelle, manque à l'Astrologie, quand elle se separe de l'Astronomie pour faire bande à part.

Venons aux expériences : l'Histoire des Empereurs Romains vous est favorable. Vous m'alleguez avec emphase l'Astrologue Spurina, qui marqua à Jules César les Ides de Mars comme fatales à sa vie. Vous m'alleguez Nigidius, qui faisant l'Horoscope d'Auguste naissant, le destina à l'Empire du Monde ; l'élévation de Neron & la mort de sa Mere, toutes deux prédites & vérifiées par l'effet. L'Histoire des derniers siécles vous en fournit, que vous avez oubliées. L'incomparable Pic de la Mirande n'eut point d'autre réfutation des douze Livres qu'il a écrits contre les Astrologues, que la prédiction de l'année de sa mort, dont l'évenement ne fut que trop véritable. Je veux bien vous aprendre encore qu'un Astrologue ayant prédit à Galeas Duc de Milan, qu'un de ses Vassaux le tuëroit dans une grande assemblée de peuple, & l'Astrologue étant forcé de découvrir lui-même ce qu'il avoit apris de son Horoscope particulier, il répondit qu'il mourroit aussi en bonne compagnie de la chute d'une poutre ; l'un & l'autre arriva. Le Duc, pour rendre la prédiction du Devin fausse, le fit conduire au gibet. Lorsqu'il passoit sous une Tour pour aller au

ſuplice, une poutre ſe détache & l'écraſe; le Duc entrant dans l'Egliſe de S. Etienne qui étoit pleine de Peuple à l'occaſion de la Fête du Saint, eſt poignardé par une main inconnue.

Vous triomphez, Monſieur. Mais la ſagacité naturelle, qui eſt ordinairement accompagnée de beaucoup d'impudence dans un Faiſeur d'Horoſcopes, ſe hazarde aiſément à prophétiſer, après qu'elle s'eſt curieuſement inſtruite de tout ce qui concerne la Perſonne qu'elle a pour objet. Enfin il eſt également mal aiſé de joüer long-tems aux dez, ſans amener un bon point, & de faire nombre de prédictions fauſſes, ſans rencontrer une ſeule fois la vérité.

En tout cas, Monſieur, avant de permettre aux Aſtrologues de faire l'horoſcope de votre vie, faites celui de leur ſcience; il n'eſt pas beſoin de conſulter les Aſtres, mais de les conſulter ſur les Aſtres; interrogez-les ſur l'eſſence de ces corps lumineux, & en particulier ſur celle du Soleil & de la Lune, qui ſont les plus viſibles; parlez-leur des macules de l'un & de l'autre, des Excentriques & des Epicycles, & ſouvenez-vous que le tribut que payoient autrefois les Aſtrologues dans Alexandrie, s'apelloit le tribut des Sots, parce que, dit Suidas, reconnus ignorans, ils n'étoient conſultés que par des ignorans.

S'ils ſont en état de vous répondre, ſoyez perſuadé qu'eux-mêmes alors connoiſſent fort bien l'impoſture de leurs prédictions; &

qu'ils ne défendent l'Astrologie, que comme une Mere pauvre tâche de défendre l'honneur équivoque d'une fille, qui la nourrit de ses débauches & de son libertinage.

Je suis, Monsieur, Votre. . . .

L. P. Poncy.



LETTRE TRENTE-SEPTIEME. *

MONSIEUR,

VOici les réflexions que vous exigez de moi sur la situation de votre Patrie, & en particulier sur ce qui vous tient le plus au cœur, je veux dire l'article des Dégradés, qui se trouve, dites-vous, inséré dans l'ouvrage des Médiateurs. Je vous avouërai d'abord que vos scrupules sur les conséquences de la médiation ne m'ont point frapé. Je crois en vérité que votre Etat, tel qu'il est, convient beaucoup mieux à vos Alliés & à vos Voisins, que de hazarder d'en déranger l'œconomie. D'ailleurs, je suis dans l'idée de ceux qui souhaiteroient de le faire n'en ont pas le pouvoir, & que ceux qui le peuvent n'en ont pas la volonté; d'où je crois pouvoir conclure que vous êtes apel-

* Cette Lettre est datée de Neufchâtel 26. Mars & m'a été communiquée.

lés par votre propre situation à demeurer tels que vous êtes. Si cette réflexion peut servir à diminuer vos craintes, je me flatte que vous conviendrez sans peine d'un autre côté que l'inflammation des esprits & des cœurs étoit montée au point, que tout arrangement domestique ne pouvoit être considéré que comme un palliatif, que le parti vaincu auroit regardé comme l'ouvrage de la violence, & auquel il auroit cru pouvoir se soustraire sans injustice. S'il vous reste encore quelque doute à cet égard, je me servirai, pour le lever, de l'endroit de votre Lettre, où vous me dites que les Conseils depuis 1734. se sont crus sous l'opression, & ont conséquemment déclaré n'avoir pû faire depuis lors aucun acte de Liberté. Jugez, je vous prie, si vos arrangemens vous auroient mis à couvert d'un pareil reproche?

Vous avoüerez donc qu'il falloit quelque chose de plus respectable que la force, pour fixer votre situation. Il falloit assûrément l'intervention de l'Auguste Médiation, pour imposer silence à tout injuste murmure, & pour rendre immuables les statuts, qui doivent éteindre le feu de vos cruelles dissentions; d'où je tirerai une nouvelle raison de vous convaincre que ce qui fait le sujet de vos craintes, doit faire celui de votre tranquilité.

Vous craignez, dites-vous, pour votre indépendance. Vous préfereriez la mort, ou un exil volontaire à la perte de votre Liberté. Ces sentimens sont beaux, & ce qui

augmente mon estime pour vos Concitoïens, c'est que vous m'assûrez les partager avec la plûpart d'entre eux. A cela je réponds que la médiation vous a été offerte, sous la promesse positive que votre Constitution, votre Indépendance, votre Liberté, vos Loix & Edits, vos Coutumes mêmes, ne recevroient aucune atteinte *.

C'est à ces conditions que vous l'avez acceptée. Ainsi, Monsieur, je croirois blesser la droiture de vos Illustres Médiateurs, si je laissois paroître le moindre doute à cet égard. Mais ce qui doit achever de vous tranquiliser, c'est le soin de leur propre gloire. Pensez-vous qu'ils ignorent les sentimens que vous manifestez? Et s'ils en sont instruits, pensez-vous qu'ils voulussent quitter votre Ville, couverts du reproche d'en avoir expatrié les Habitans, & transplanté les Manufactures? Ce soupçon leur est trop injurieux, & ne doit point trouver place dans un Esprit aussi bien fait que le vôtre. Je vous prie donc d'en guérir vos Concitoyens.

Me voici parvenu à l'article, qui doit décider de l'honneur, ou de l'oprobre éternel de votre Patrie. Ce sont vos termes, & je les adopte de tout mon cœur. L'on veut, dites-vous, enlever la flétrissure de dessus les Dégradés. S. E. Monsieur le Comte paroît le souhaiter. Il s'en est expliqué avec

* Voyez le Mémoire des Seigneurs Représentans de Zurich & de Berne, adressé aux M. Conseils le 24. Sept. 1737.

vos Députés, & vous croyez même que quelqu.s-uns ont osé se charger de pressentir la Généralité à cet égard. Quelque bonne opinion, que j'aye toûjours eüë de ce qui m'est venu de votre part, vous me permettrez de douter de cette nouvelle. C'est comme si vous entrepreniez de me persuader que des Conseillers Curatelaires sollicitent leur Pupille de sacrifier son honneur à la tendresse d'un Amant. Ces cas ne sont pas physiquement impossibles, mais ils sont si contraires à l'ordre & aux bonnes mœurs, que lorsqu'ils arrivent, l'on en doit à peine croire ses yeux & ses oreilles. Car enfin, examinons l'état des choses, & les obligations où les Députés sont entrés, en prenant cette qualité. Vous n'avez cherché, depuis 1734. qu'à conserver tout ce qui s'est fait dans le cours de cette année : c'est dans cette vûë que vous avez veillé, pour prévenir les desseins de la faction. Vous avez voulu l'étouffer dès sa naissance : de-là ces plaintes, ces représentations faites à Vos Magistrats : de-là ces inquiétudes, ces transes, ces allarmes dont vous me faites une peinture si vive dans une de vos précédentes : de-là enfin, cet éclat funeste, cette scéne sanglante, où la Providence semble vous avoir conduits, pour vous faire sentir d'une maniére bien terrible l'oubli criminel de tant de faveurs signalées. Pardonnez-moi ce reproche; mais je n'ai pû le refuser à l'impression effrayante, que fait toujours sur moi la contemplation de vos desastres domestiques.

C'est

C'eſt donc dans la ſeule vûë de conſerver votre Edit du 20. Décembre que vous avez agi, que vous vous êtes armez, que le ſang de vos braves Concitoyens a été répandu ; & c'eſt encore dans ce juſte deſſein, qu'après avoir forcé la Faction à vous céder les Poſtes, vous avez choiſi des Députez. Voyons en peu de mots quelles ſont leurs fonctions. Si je ne me trompe, vous leur avez confié le ſoin de veiller à la conſervation de vos Loix, de votre Liberté, au ſalut & à l'honneur de la Patrie. Dans ce double engagement de Citoyens & de Députez, penſez-vous ſérieuſement qu'il en ſoit d'aſſez téméraires, je ne dis pas de propoſer, mais de penſer même à faire quelque réparation aux Dégradez ? Cependant vous me dites que quelques-uns alléguent en leur faveur, que pour un bien de Paix, & pour ôter tout prétexte à de nouveaux mouvemens, il conviendroit de leur laiſſer quelque honorifique, un peu de fumée pendant le reſte de leur vie, c'eſt-à-dire, à les reconnoître Gens de bien. Et pourquoi, je vous prie, avoir différé ſi long-tems cette rétractation, dirois-je à ces Députés ? Attendiez-vous que l'Etat ébranlé & à la veille de ſa chute, dont ils auroient été les Auteurs, vînt ſolliciter pour eux ? Attendiez-vous, pour vous attendrir en leur faveur, que le ſang de vos Concitoyens s'élevât en jugement contr'eux ? Attendiez-vous enfin, pour les réintégrer, & vous couvrir de honte, qu'ils euſſent répandu & au-dedans & au-dehors leurs Mémoires adreſſez aux

Illuſtres Médiateurs, où la Bourgeoiſie & ſes Députez ſont traitez avec tant de ménagement ? J'abandonne ces réflexions à votre diſcernement, pour paſſer à un leger examen d'un de ces mémoires, ſigné Marc Conrad Trembley, dans lequel, non plus que dans tous les autres, je n'ai trouvé nulle part une réfutation même ſpécieuſe du déni de Juſtice, qui a donné lieu à leur condamnation; & c'eſt à quoi ils auroient dû principalement s'attacher. Voici comme dans l'Ecrit ſusmentionné l'Auteur fait conſtater ſon innocence.

» Il parut, dit-il, dans le Public un Libelle, » dans lequel trente Membres de l'un & de » l'autre Conſeil étoient taxez d'avoir conſ» piré contre la Liberté publique. Tous les » énoncez, pourſuit-il, ſe levérent, proteſté» rent qu'ils n'avoient jamais formé aucun » complot, & ſur cette proteſtation, l'Ecrit qui » les chargeoit, fut lacéré, traité de libelle » exécrable & déteſtable. « Voilà, je l'avouë, une Procédure auſſi abrégée que concluante. Vous m'accuſez d'un fait, je le nie; donc le fait eſt faux : Ergo vous êtes un Calomniateur déteſtable. Croira-t'on qu'il eſt un endroit ſur la Terre, où cette rare Logique ſoit admiſe ?

Ce que je viens d'obſerver n'eſt uniquement que pour vous faire comprendre que la Journée du 6. Décembre & l'Edit du 10. qui la confirme, ſont deux Monumens également juſtes & ſacrez, que la Bourgeoiſie doit maintenir juſqu'au dernier ſoupir. Car je ne

fais point difficulté d'avoüer que si un Peuple s'étoit porté injustement à une opération aussi capitale, je regarderois ce Peuple comme un repaire de séditieux, qui ont foulé aux pieds leurs Magistrats & leurs Loix; comme un Peuple abandonné de Dieu, & digne seulement des plus terribles effets de sa colere & de sa vengeance. Jugez à present, Monsieur, combien il importe à votre Nation de rejetter tout ce qui pourroit exténuer sa justification à l'égard des Destituez, & jugez si je suis fondé à croire qu'il n'est aucun Député assez ennemi de lui-même & de sa Patrie, pour vouloir gratuitement concourir à la diffamer. Mais ce qui m'éloigne d'autant plus de cette croyance, c'est l'embarras où se trouveroient ces mêmes Deputez suborneurs, si tant est qu'il en soit, pour répondre aux questions suivantes.

Ou vous avez trompé la Généralité en Déc. 1734. dans le choix des moyens, où vous ne l'avez pas fait. Au premier cas, c'est à vous à rendre témoignage à la vérité, & à déclarer hautement que vous l'avez séduite. Par cette expiation vous rendrez l'honneur aux Dégradez, & l'innocence à vos Concitoyens, qui ont erré de bonne foi. Ou vous ne l'avez pas trompée; & pour lors votre honneur, celui de l'Etat, votre sûreté, votre vie, celle de vos Concitoyens, demandent que l'Edit du 20. Décembre soit respecté jusqu'à la mort.

Vous croyez que vos Deputez auront pû céder à la crainte d'indisposer S. E. & la Cour.

Mais ſoyez perſuadé qu'ils ont eu des raiſons victorieuſes à opoſer à cette propoſition. Ils auront fait comprendre avec reſpect à S. E. que quand ce qu'elle déſire ne bleſſeroit pas les lumiéres de leur conſcience & l'honneur de leur Patrie, ils n'oſeroient prendre ſur eux de ſuggérer à leurs Concitoyens, de peur de juſtifier l'imputation qu'on leur a faite tant de fois d'être les Meneurs du Peuple; moins encore le feroient-ils dans un cas comme celui-ci, où les Députez ſe perdroient d'honneur ſans rien opérer.

Enfin, Monſieur, je ne ſaurois me perſuader qu'une Cour, où la Juſtice régne auſſi abſolument que le Monarque ſur ſes Sujets, voulût priver de l'honneur de ſa bienveillance, un Peuple qui ſe refuſe à l'infamie. Je crois donc que vous pouvez, ſans manquer au profond reſpect que vous devez à S. M. T. C. & ſans bleſſer la très-vive & très-reſpectueuſe reconnoiſſance dûë à ſon infatigable Miniſtre S. E. Monſieur le Comte de Lautrec pouvoit l'aſſûrer que vous préférez une mort glorieuſe à une vie infâme.

Adieu, Monſieur, ſongez qu'on ne perd pas un Peuple ſage, obſervateur de ſes Loix, pour s'être montré amateur de ſon honneur & de ſa liberté.

Je ſuis . . .



LETTRE TRENTE-HUITIEME.

QU'allez-vous dire de moi, Monsieur, que François, comme je supose que vous êtes, je vous entretienne de nos griefs contre les François ? J'avouë que la politesse m'auroit dû suggérer d'autres matiéres ; mais le cœur m'a suggéré celle-ci, & en tout cas, ce n'est pas moi qui vais vous parler, c'est le *Craftsman*.

Il remarque d'abord que depuis plusieurs siécles les François sont nos Ennemis les plus opiniâtres & les plus puissans, qu'ils sont aujourd'hui plus redoutables que jamais par l'étenduë & la prospérité de leur Commerce, qu'ils remplissent l'Europe de leurs sucres, qu'ils minent sourdement nos Manufactures de laines, & qu'ils nous suplanteront bien-tôt par leurs draps, où ils mêlent industrieusement nos laines avec celles d'Espagne, & qu'ils vendent à meilleur marché que nous en Portugal & en Turquie. Il continuë en ces termes. » Nous » avons été assez obligeans & assez généreux » envers ces bons Amis & Alliez, pour par- » tager avec eux la Pêche du Banc de Terre- » Neuve. Je souhaite que cette démarche » n'ait pour nous aucune suite fâcheuse. Mais » c'est une chose notoire que par-tout où ils » ont mis le pied, ils empiettent sans cesse

» autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils soient maî-
» tres de tout ce qui les environne. Témoin
» leur extrême agrandissement dans l'Espa-
» gnole. Ils commencérent par s'emparer en
» Pirates de la petite Isle de la Tortuë. Ils
» essayérent ensuite de cultiver les endroits
» les plus voisins de leur premier établisse-
» ment. Comme les Espagnols n'osoient
» prendre la liberté de s'y oposer, ils firent
» tant de progrès dans l'espace d'environ cin-
» quante ans, qu'ils se voyent aujourd'hui
» établis solidement dans plus de la moitié
» de cette riche & grande Isle, & il est fort
» probable qu'en beaucoup moins de tems
» ils seront les maîtres du reste. Cette pos-
» session, jointe au Missisipi, qu'ils amélio-
» rent par leur aplication continuelle, leur
» montre dans une agréable perspective l'Em-
» pire de l'Amérique, & semble leur pro-
» mettre. L'Espagne par une imprudence,
» qui lui est commune avec d'autres Nations,
» ne pénétre point les secrets desseins des
» François, au contraire elle y entre aveu-
» glément à son propre préjudice & à celui
» d'un autre Etat, avec lequel la Politique
» demanderoit qu'elle fut fortement liée.
» Ainsi, tandis que l'intempérance & la vo-
» lupté nous endormoient, ils ont sagement
» profité de notre négligence & de notre in-
» attention, & en favorisant l'Industrie & le
» Commerce que nous n'estimons pas assez,
» ils ont pris leur part de chaque branche du
» Commerce & fait tomber le notre, à pro-
» portion de ce qu'ils ont élevé le leur. Par-

» là ils sont devenus formidables pour le
» reste de l'Europe, & ces projets ambitieux,
» qu'en tant d'années ils n'ont pû faire réüssir
» par la force des armes, ils pourroient bien
» les exécuter par la ruse & par la finesse.

» Nous pouvons compter que nous avons
» perdu tout ce que quelques-uns de nos
» Voisins ont gagné. Or jugez de leur gain
» par le grand accroissement de leur Navi-
» gation & de leurs Flottes, & par leur con-
» dition florissante à d'autres égards, tandis
» que nous, nés & situés mieux qu'eux pour
» le Commerce, gémissons sous le pesant
» fardeau de nos dettes, qui n'ont été que
» fort peu diminuées dans l'espace de plus de
» vingt ans, & que nous sommes accablez
» d'impôts & de taxes qui font languir no-
» tre commerce, & qui donnent à nos Ri-
» vaux un avantage considérable sur nous.
» Quelles fatales suites n'avons-nous pas à
» craindre, si on persiste dans une Politique
» si fausse «!

Ici le *Crafstman* laisse les François, à qui au bout du compte il ne reproche que d'être prudens & heureux. Il s'en faut beaucoup que les Espagnols en soient quittes à si bon marché. Mais aussi quelle comparaison y a-t'il entre les procédez des François & des Espagnols à notre égard ? C'étoit la mode sous les Régnes précédens de déclamer contre la vaste ambition de la France, & contre sa dangereuse Politique. Peut-être avoit-on raison. Quoiqu'il en soit, les tems sont changez, & il semble qu'on au-

roit mauvaiſe grace, je ne dis pas d'accuſer, mais même de ſoupçonner ſeulement Louis XV. pacifique, des vûës qu'on attribuoit à Louis XIV. conquérant. Les Eſpagnols au contraire.... faut-il vous dire les juſtes ſujets de plaintes, que nous avons contre eux depuis tant d'années? L'Europe entiere les ſçait, & elle a vû avec étonnement la hardieſſe de nos Aggreſſeurs & la durée de notre patience, je dirois preſque, de notre inſenſibilité.

C'eſt ce qui fait que j'entre aſſez dans la penſée d'un de nos Ecrivains Politiques, qui vient de publier une Lettre ſous ce titre, *les juſtes Motifs d'une guerre contre l'Eſpagne, avec le Plan des opérations.* Il commence par établir que cette guerre ſeroit juſte, puiſque nous avons ſouffert de longues & criantes injuſtices de la part des Gardes-Côtes Eſpagnols, & que, depuis plus de dix ans, on a toujours éloigné par des délais artificieux le redreſſement de nos griefs. Il montre enſuite que plus on differera cette guerre, moins on pourra ſe flatter de la faire avec ſuccès, puiſque ſur le pied où eſt aujourd'hui l'Eſpagne, on doit s'attendre à la voir chaque année acquerir de nouveaux Revenus, de nouvelles Alliances, de nouveaux Etats, améliorer continuellement ſes Manufactures, étendre davantage ſon Commerce, augmenter ſes Forces Navales, & de ces avantages, joints aux Tréſors des Indes, compoſer une des plus redoutables Puiſſances du Monde.

Hâtons-nous donc de l'attaquer, continuë-t'il. Hâtons-nous tandis qu'il en est encore tems. La certitude du succès doit nous animer. Nos forces de Mer sont infiniment supérieures à celles de l'Espagne par le nombre de nos Vaisseaux, & par l'adresse & la bravoure de nos Mariniers. Une Escadre en Amérique est assez pour interrompre tout Commerce des Espagnols avec l'Europe. Une Flotte dans la Méditerranée les obligera de garder leurs Vaisseaux de guerre dans leurs Ports. Nous sommes en état de faire ces dépenses, sans anticiper aucun des Revenus de la Couronne, & sans charger le Peuple de nouveaux Impôts; le Fonds d'amortissement suffit. Enfin l'ardeur & l'unanimité de la Nation dans cette occasion-ci soutiendront la prudence & le courage du Ministére. Voilà des raisons bien puissantes.

Ajoutons l'importance, dont il est pour nous de soutenir notre Commerce en Amerique. Combien de Gens n'employe-t'on pas au travail des Manufactures, que nous transportons dans nos Colonies? Quelle quantité prodigieuse de Marchandises ne recevons-nous pas en retour? Où n'allons nous pas les porter ensuite, & les débiter avec un grand avantage? Mais ôtez-nous le Commerce de nos Plantations, nos Manufacturiers périssent de misere, & nous devons craindre de plus que nos meilleures Colonies, se voyant abandonnées par leur Patrie aux injures & aux violences des Espagnols, ne se forment en Gouvernemens indépendans, & que les au-

tres ne se mettent sous la protection de l'Espagne.

L'intérêt de la réputation de la Grande-Bretagne est encore pour nous une raison bien pressante de quiter la route fatiguante & trompeuse de la Négociation. *La réputation est à un Etat ce que le crédit est à un Marchand.* Nous la perdons, si nous laissons sans défense notre Commerce en Amérique, & dès-lors nous courons risque de voir nos anciens Alliez, non-seulement nous abandonner, mais même entrer dans des mesures ruineuses pour notre Commerce.

La conservation de notre Empire sur les Mers est un autre motif de recourir à la voïe des armes. Nous avons une Harangue de Periclès aux Athéniens sur ce sujet. *La domination de la Mer suffit à un Etat Maritime,* leur disoit ce grand Politique. *Il est de l'intérêt d'un tel Etat d'exposer plutôt ses Terres aux ravages de l'Ennemi, que de se laisser arracher l'Empire de la Mer.*

L'intérêt de la Couronne est le dernier article, qu'on touche dans cette Lettre. Ce qu'on en dit est d'une évidence, qui exclut jusqu'à l'ombre du doute. Car qui ne voit pas clairement que les Revenus d'un Roi diminuent dans la même portion que ceux de son Peuple?

Reste donc d'obvier à quatre difficultés qui peuvent être alleguées contre le Projet de faire la guerre, sçavoir, qu'elle interrompra notre Commerce, que la France secourra l'Espagne, que ces deux Couronnes feront

des efforts en faveur du Prétendant, & que les Vaiſſeaux ſaiſis par les Eſpagnols ont fait un commerce illicite. *La guerre interrompra notre Commerce.* J'en conviens. Mais ce ſera pour lui rendre ſon ancien éclat, & pour l'établir ſur des fondemens ſolides & inébranlables. *La France prendra parti pour l'Eſpagne.* Rien de moins. Les intérêts des deux Couronnes ſont trop opoſés, & il y paroît de reſte par la conduite qu'elles tiennent l'une envers l'autre, depuis le Traité de Vienne. *La France & l'Eſpagne feront des efforts en faveur du Prétendant.* Oui, comme elles ont fait en d'autres tems, c'eſt à-dire qu'après s'être ſervi de cet infortuné Chevalier pour allarmer l'Angleterre, on le laiſſera dans l'embarras avec ſes crédules Adhérans. Et puis d'ailleurs, les Eſpagnols épouſaſſent-ils ſérieuſement ſa querelle, que feront-ils pour la ſoutenir ? Nos Flottes ſur la Méditerranée les empêcheront de rien entreprendre de ce côté-là, & une médiocre Eſcadre ſur le Tage préviendra toute entrepriſe du côté de la Baye de Biſcaye. *Nos Vaiſſeaux ſaiſis par les Eſpagnols ont fait un Commerce illicite.* Cette objection a été réfutée tant de fois & avec tant d'évidence, qu'il n'y a plus d'Anglois qui oſent la remettre en œuvre.

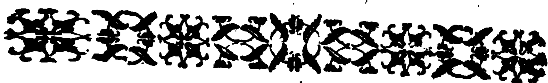
Je ne ſais, Monſieur, ſi mon amour pour ma Patrie me trompe, mais il me ſemble qu'il n'y a guéres de bonnes réponſes à faire à cette Lettre. Cependant je ne vous l'ai pas encore fait connoître toute entiére. On y remontre de plus aux Anglois que les Eſ-

pagnols, non contens de ce qu'ils faisoient contre nous en Amérique, ont souvent visité & même saisi nos Vaisseaux Marchands dans la Méditerranée, sous prétexte d'un Commerce de contrebande avec les Turcs & les Mores. Que ces véxations ont fait monter les Assurances sur notre Commerce, principalement dans nos Isles & Plantations, à un prix exorbitant, & que plusieurs de nos Marchands dégoutez par-là, ont retiré leurs fonds d'un Commerce, où il n'y a plus à gagner que pour les Espagnols & pour les Assûrateurs. Et enfin qu'on ne doit pas se laisser amuser par les nouvelles ouvertures, que la Cour de Madrid pourra faire à la nôtre, lorsqu'elle verra le Parlement prendre des résolutions vigoureuses pour obtenir satisfaction. C'est la méthode ordinaire des Espagnols, continuë-t'on. Et qu'en résulte-t'il? Notre Parlement est à peine prorogé, qu'ils recommencent à piller nos Vaisseaux; ensorte qu'ils agissent avec nous, plûtôt comme avec des Enfans que comme avec des Bretons.

Cette Lettre finit par une exclamation *fort* pathétique, que je suprime, afin de pouvoir mettre que je suis, Monsieur, Votre..

Ralph Réad.

Londres ce 14. Avril.



LETTRE TRENTE-NEUVIEME. *

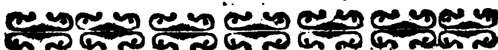
*Sans moi, cher ***
L'avare Vieillard
Ramène sa Barque ;
Pour moi, de nouveau,
La facile Parque
Tourne son fuseau.
Issu de Pandore,
Un lent assassin
D'un feu qui dévore
Embrasoit mon sein.
Nourri dans mes veines ;
Ce subtil poison
Tenoit dans ses chaînes
Ma frêle raison ;
Son triste esclavage
M'avoit de mes sens
Usés, impuissans,
Dérobé l'usage ;
Aux cruels soupirs,
Mon cœur en partage ;
Traçoit des plaisirs
Une affreuse image
A mes repentirs ;

* Elle est l'ouvrage de M. D. R. Capitaine d'Infanterie.

La langueur funeste
Minant mes ressorts,
A mon foible reste
Offroit mille morts.
En proye à l'injure
Que souffroient ses Loix,
Chez moi la Nature
Oublioit ses droits;
Sourd à ma priere,
Le Dieu du repos
Versoit ses pavots
Loin de ma paupiére,
D'une autre moitié
La tendre amitié
Sentoit mille allarmes;
La juste Pitié
Me donnoit des larmes.
Un nouveau Chiron,
Que le Ciel m'envoye,
Contraint l'Acheron
De rendre sa proye.
Le puissant secours
D'un Art invincible
Donne un libre cours
A mon sang paisible.
Aux pâles soucis
Sur mon teint d'écrits,
Aux soins mis en fuite,
Succéde des Ris
La brillante suite.
L'Amour avec eux
Reprenant sa place,
D'un cœur tout de glace
Rallume les feux.

Favorable augure !
La faim qui murmure
De mes nouveaux soins,
M'offre sans mesure
D'avides besoins.
Mais ma défiance
Régle ses accès,
Et de ma prudence
Naißent des succès,
Que l'intempérance
Refuse à l'excès.
D'une ingrate rime
M'imposant la loi,
Déja malgré moi
Ma Verve s'anime.
Avec les Hivers
Mes maux disparoissent.
Avec l'Univers,
Mes forces renaissent.
Des songes flateurs
M'offrent de Climene
Les traits enchanteurs.
Le plaisir l'amene
Et l'Amour enchaîne
Ses vaines rigueurs.
Aimable délire !
Portrait dangereux,
Qu'un réveil fâcheux
A peine à détruire !
Mais la volupté
La plus séduisante,
Vainement attente
Sur ma liberté ;
Sa main séductrice

Couvre en vain de fleurs
Les dehors trompeurs
De son précipice;
Sirene cruelle,
En vain sous tes loix;
Ta perfide voix
Sans cesse m'apelle,
J'opose aux désirs
Une Loi sévere;
J'opose aux plaisirs
Un régime austére;
Si l'Amour répand
Ses fausses caresses,
Ses Roses traîtresses,
Cachent le Serpent;
Ainsi ma sagesse
Obtiendra des Dieux
Des jours qu'à mes yeux,
Ami, ta tendresse
Rend plus précieux.



LETTRE QUARANTIEME.

DEpuis la dernière lettre que je vous écrivois, mon Cher, j'en ai reçu une de Rome, qui me fait d'autant plus de plaisir, qu'elle peut entrér dans les *Amusemens Litteraires*. Je ne vous en copierai pourtant que quelques morceaux. Ma paresse souffriroit à copier tout.

» Un cas fort singulier embarrasse depuis » peu la Congrégation du Saint Office. Une » Femme inconnuë s'est adressée à ce Tri- » bunal par une Lettre sans signature, s'ac- » cusant d'avoir élevé sa Fille sous un ha- » bit de Garçon, & de l'avoir fait revêtir » comme tel d'un Bénéfice. Elle avoit mar- » qué les moyens de lui faire tenir la répon- » se. Elle l'a reçuë en effet, mais non » telle qu'elle l'auroit souhaitée. On y » mandoit à la Pénitente qu'il falloit qu'elle » déclinât son nom, & qu'elle rendît à sa » Fille son vrai sexe & des habits convena- » bles. Autrement point d'absolution pour » elle. Qui n'a pas répondu à cette se- » monce, c'est l'Inconnuë. Ainsi nous » voilà replongés dans des ténebres aussi » épaisses qu'auparavant, & nous courons » risque d'avoir un jour, comme dit le » bon Rabelais, une Evêchesse, ou même » une Papegesse, si le Diable y met la main. » Raillerie à part, il est visible que cette » prétenduë confession n'est qu'un jeu d'un » Plaisant, qui fera bien de ne s'en pas trop » vanter, & qui auroit mieux fait de cher- » cher ailleurs matiére de rire.

» Il y a plus de réalité dans le cas sui- » vant. Ces jours passés, un Homme fort » bien mis alla se confesser au Curé de Saint » Martin des Monts, & en lui révélant un » vol dont il étoit coupable, il lui donna sous » le nom de restitution une lettre de change » pour une somme fort au-dessus de ce que » valoient les effets volés. Le bon Ecclésias-

» tique se la fit discompter par un Banquier,
» & rendit le surplus à son Pénitent. Au
» jour de l'échéance, la lettre fut présen-
» tée, reconnuê pour fausse, protestée, & le
» Curé a été obligé d'en payer le montant à
» son Banquier. Ce seroit bien ici qu'on
» pourroit dire.

. . . *Quid non mortalia pectora cogis,*
Auri sacra fames?

» Commettre un vol dans l'instant même
» qu'on s'accuse faussement d'en avoir fait
» un! Faire servir une chose sainte d'instru-
» ment au crime! Employer un honnête
» Homme à voler pour un Fripon! Mais
» tréve de réflexions & place aux nouvel-
» les.

» Il faut que je vous en conte une, qui
» est toute fraîche. Vous souvenez-vous de
» ce Matelot Irlandois, dont l'avanture di-
» vertissoit tout Londres, lorsque nous y vin-
» mes? Il avoit été absent plusieurs années
» & cru mort. Nul Homme n'en avoit
» moins envie, & ne pouvoit mieux passer
» pour un bon vivant. Il y parut à son retour.
» Il trouva que sa Femme avoit convolé en
» secondes nôces, & ne lui en fit pas plus
» mauvais visage. Mais s'adressant au se-
» cond Mari, qui étoit aussi un Matelot:
» *Ecoute*, dit-il, *tu vois bien qu'il y a quel-*
» *que chose à redire à ton mariage, & qu'en-*
» *fin ma Ménagere est toujours ma Ménagere,*
» *quand même nous en devrions enrager tous*

» *trois, je suis premier occupant. Cependant je* » *suis de tous bons accords. Quand je serai à* » *terre, elle sera ma Femme; quand je m'embar-* » *querai, elle sera la tienne. Du reste nous l'en-* » *tretiendrons elle & ses Enfans à frais com-* » *muns: Le parti t'accommode-t'il? Prens-le, ou* » *déloge.* Le partage fut accepté.

» Le croiriez-vous? Rome, Rome la » Sainte vient de nous donner le double de » cette avanture. Un Romain, qui n'avoit » pour tout trésor qu'une belle Femme, avoit » pour voisin un Bourgeois aisé, qui se se- » roit merveilleusement accommodé de cet- » te Voisine. Un jour (l'amour & la pau- » vreté sont hardis) ils se confierent leurs » besoins réciproques, & il fut convenu que » la Femme seroit affermée au Voisin pour » la somme de dix écus par mois. Ce Trai- » té fut exécuté de point en point, & tenu » secret comme on peut juger. A quelque » tems de-là, la proposition que le second » Mari avoit faite au premier, un troisiéme » la lui fit à lui-même, & la Femme fut » soufermée à quinze écus par mois. Pour » le coup jamais personne de son Sexe n'a- » voit mieux mérité le nom d'*Usuraria Mu-* » *lier*, qu'on trouve dans notre Ami Plaute. » Mais le mystére a éclaté enfin, & les » quatre Intéressés sont en prison. »

Je suis, Monsieur, Votre. . . .

Paris, ce 14. Avril 1738.



LETTRE QUARANTE-UNIEME.

L'Extrait que je vais vous donner, mon Cher, est tiré d'un Ouvrage de Monsieur Ramsay, * sçavant Ecossois, qui se fait honneur d'avoir profité des Leçons de l'Illustre Monsieur de Fenelon, si connu par la beauté de son esprit, & par les grands principes de Morale & de Politique, qu'il a si judicieusement répandus dans son Télémaque.

Plusieurs Philosophes sont persuadés que le seul moyen d'éviter les abus de l'Autorité suprême, c'est que chaque Peuple ait des Loix écrites, constantes & sacrées, & que ceux qui gouvernent, n'ayant d'autorité que par elles, & autant qu'ils les exécutent. Voilà, disent ces Philosophes, ce que les Hommes établiroient unanimement pour leur félicité, s'ils n'étoient pas aveugles & ennemis d'eux-mêmes.

Mais comme les Loix primitives & générales ont besoin d'explication, il a fallu nécessairement établir des Juges, qui eussent l'autorité de déterminer leur vrai sens, & d'en faire une juste aplication; sans cela, un Coupable artificieux pourroit courber la Régle, & échaper à la punition qu'il mérite. Le Législateur le plus éclairé ne sçauroit prévoir d'ailleurs une infinité de circonstan-

* Essai sur le Gouvernement Civil.

ces particuliéres, ausquelles le Juge est obligé de faire attention. Interprête fidéle & impartial, il faut qu'il dissipe les nuages, que les préjugés & les passions ont l'art de répandre sur les vérités les plus claires. Amateur de l'ordre, il doit le maintenir, & pourvoir sagement aux besoins de la Société.

S'il n'y a point de Juge suprême qui parle, & qui ait le droit de décider, chacun, le Livre des Loix à la main, disputera de son sens; chacun s'érigera en Législateur. Les plus sensés étant le plus petit nombre, & ordinairement d'un caractére doux & timide, seront oprimés par des gens hardis & violens. On n'écoutera plus les Loix; la force seule décidera de tout. On tombera dans l'Anarchie la plus affreuse, & chacun apellera Raison son opinion particuliere. Si le Peuple n'étoit composé que de personnes sages & raisonnables, rien ne conviendroit mieux que de confier à lui seul la suprême Autorité; mais comme l'expérience prouve qu'il ne fait que prêter son nom à des ambitieux qui abusent quelquefois de sa crédulité & de sa confiance, & qui ne le flatent que pour le gouverner plus aisément, sa propre sûreté demande qu'il n'exerce pas un pouvoir, qui seroit entre ses mains une source perpétuelle de troubles & de querelles. Personne ne voudroit céder à son Compagnon: les égaux seroient bientôt ennemis; & comme personne n'auroit le droit de commander, personne aussi ne voudroit obéir.

L'intérêt de la Société exige donc que l'on choisisse parmi le Peuple des personnes éclairées & équitables, qui soient les dispensateurs des Loix, & les dépositaires de l'Autorité souveraine. Mais ces personnes ne sont jamais au-dessus des Loix. Le Magistrat doit donner l'exemple d'une exacte soumission. Il n'est Magistrat qu'autant qu'il aime l'ordre, & qu'il le respecte lui-même. Dès qu'il tourne à son profit particulier l'Autorité qu'on ne lui a confiée que pour le bien général, il n'est plus qu'un Tyran, qu'on ne suporte, que comme on souffre les stérilités, les orages, & les autres desordres de la Nature.

Nais si on doit avoir de l'horreur pour un Magistrat qui abuse manifestement de son Autorité, & qui la fait servir à la ruine de ceux qui la lui ont confiée, on ne doit avoir que de l'indulgence pour des Magistrats qui tombent dans des fautes presque inséparables de l'humanité ; leur esprit a des bornes, & leur vertu en a aussi. Ils ont de l'humeur, des passions, des habitudes, dont ils ne sont pas tout-à-fait les maîtres ; ils sont souvent obsédés par des gens intéressés & artificieux. Un Magistrat marche presque toujours sur le bord des précipices. S'il soutient son rang avec dignité, on l'accuse d'orgueïl & d'ambition ; s'il s'abaisse & qu'il devienne trop familier, on le méprise. Le milieu est bien difficile à tenir. Ce n'est pas une petite affaire, que de sçavoir commander à des hommes ; aussi un Prince a dit très-judi-

trieusement, que si on connoissoit le poids d'une Couronne, on ne daigneroit pas la relever. Les hommes ont cependant besoin d'une Autorité visible & permanente, qui mette un frein à leurs passions, & qui montre le glaive levé sur la tête des Coupables. Il y a toujours quelque ressource contre les maladies d'un grand Corps Politique, tandis que le principe de la vie n'est pas attaqué, tandis qu'il y a quelque Ordre & quelque Autorité souveraine, qui retient la multitude. Mais dans l'Anarchie, il n'y a point de ressource; chacun est l'esclave de ceux qui sont plus forts que lui; chaque particulier devient Tyran; la Tyrannie se multiplie sans fin, & en se multipliant, se perpétuë.

Les preuves de cette vérité sont en très grand nombre. Pour les trouver, il n'y a qu'à ouvrir l'Histoire des Révolutions les plus célébres. Elles sont sur-tout très-sensibles dans l'Histoire Romaine, & dans celles d'Angleterre & de Pologne. Pour ne pas trop multiplier les exemples, je me bornerai à celui-ci. Chacun sçait qu'avant l'Election d'un Roi, la Pologne est dans une espéce d'Anarchie, & qu'il se commet alors une infinité de désordres. Voici comme Monsieur de Voltaire, que l'on n'accuse pas de flater la Tyrannie, dépeint la Diette qui élut le Roi Auguste, Pere du Roi aujourd'hui regnant : * *La Diéte étoit parta-*

* Arouet de Voltaire, Histoire de Charles XII. p. 82. Nouv. Edition.

gée en presque autant de Factions qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient. Le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le Monde crioit pour la Liberté & la Justice ; mais on ne sçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. Les factions se multiplioient, & ceux qui en étoient les Chefs, devenoient tous les jours plus avides & plus cruels. La Diette ne sçavoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les Hommes hardis y sont factieux, & que les Gens de bien, Amateurs de la Paix, & timides, s'éloignent, ou se taisent, & laissent faire les Méchans.

Un Etat tombe presque toujours dans l'Anarchie, lorsque ceux qui gouvernent, accordent par timidité ce qu'ils ont refusé sans raison dans un autre tems. Dès qu'on se laisse gagner & intimider par des importunités & par des menaces, on perd le point fixe du Gouvernement, & le Parti oposé ne manque jamais de s'en prévaloir & de triompher. Dans la République Romaine, ce fut la foiblesse du Sénat qui lui fit perdre son Autorité. La même foiblesse couta à Charles I. Roi d'Angleterre, la Couronne & la Vie. Un Magistrat ne doit rien craindre, tant qu'il a pour lui l'Equité & les Loix; tant qu'il ne fait que soutenir ses

pré-

prérogatives, sans empiéter sur les droits & les priviléges légitimes du Peuple.

Dans une République libre, lorsque le Peuple est mécontent, il est en droit de faire au Gouvernement des Representations fermes; mais respectueuses. Il peut écarter par la voye des Elections les Magistrats dont il se défie, & en choisir d'autres qui méritent sa confiance. Voilà les bornes que les Loix lui prescrivent; bornes, qu'il ne lui est permis de passer que dans les cas d'une Tyrannie déclarée & manifeste, qui sont extrêmement rares. Les Magistrats, d'une autre côté, sont obligez d'écouter les plaintes du Peuple, & de lui accorder ses demandes, si elles sont justes & convenables. C'est ici où ils doivent tenir la balance parfaitement égale entr'eux & lui. Ce seroit prévariquer que d'écouter la voix de l'amitié, du sang, & de ses propres intérêts, plûtôt que la voix de la Justice. Quand elle parle, il faut que tout se taise, & qu'elle soit seule écoutée. Mais aussi quand une fois elle a prononcé, il n'est plus permis de rapeller de ses décisions. Il faut une Régle fixe, qui ne change point selon nos intérêts, ou nos caprices. Dans une République purement Démocratique, cette Régle doit avoir autant de force & d'autorité que dans le Royaume le plus Despotique. Par-tout où l'on supose de l'ordre & de la subordination, il faut une obéïssance égale aux Loix & au Juge suprême. La véritable liberté tient un

juste milieu entre la Tyrannie & l'Anarchie. Elle est éloignée de toutes les extrêmitez, & elle doit être toujours subordonnée aux Loix; elle est toute fondée sur l'Ordre & sur l'Equité. Le Peuple Romain étoit infiniment plus libre sous Tite & sous Trajan, que sous les Decemvirs & sous la domination de ses Tribuns. Il n'y a point de pire Tyrannie que celle qui s'exerce au nom de la Liberté. Jamais l'Angleterre n'a été moins libre que sous Cromwel, & jamais le Peuple ne parla avec plus de véhémence de ses Droits & de ses Prérogatives. Mais d'un autre coté, rien n'est plus propre à sapper l'autorité de ceux qui gouvernent, que l'abus qu'ils peuvent faire de leur pouvoir. Le Peuple gémit quelque-tems, il encense même l'Idole dont il craint la colére & la vengeance; mais bien-tôt après, irrité par la durée de ses malheurs, il ne prend pour guide que son désespoir, & il renverse lui-même l'Idole qu'il avoit élevé. Il y a long-tems qu'on a dit que la confiance entre le Peuple & ses Magistrats valoit mieux que les Troupes, les Armes & les Forteresses; & que l'équité & la clémence étoient les plus fermes apuis du Trône des Rois.

Cette derniére réflexion me fait penser aux Mécontens de l'Isle de Corse. J'ai reçu une Lettre écrite de leur camp, dont vous serez peut-être bien aise de lire quelques morceaux. Elle est du Chevalier de * qui me parle de la sorte. » Vous autres Casa-

» niers de Paris ne connoissez pas les Cor-
» ses, dont vous parlez tant. J'ai vû, Dieu
» merci, plusieurs Peuples, & je me suis fait
» un plaisir d'étudier leurs mœurs & leurs
» caractères. Mais nulle part je n'avois
» rencontré des Gens tels que les Corses.
» Je retrouve en eux ces vieux Romains,
» que Tite Live nous dépeint avec tant d'art,
» & que je ne concevois pas, quelque pei-
» ne que j'y prisse. C'est dans les deux
» Nations la même manière de penser hau-
» te & sublime, le même amour de la gloi-
» re, la même horreur pour la tyrannie,
» la même intrépidité, la même audace.
» La pauvreté, si estimée de l'ancienne
» Rome, n'est peut-être pas si estimée des
» Corses, mais du moins est-il sûr qu'elle
» ne les fait pas rougir, & que pas un seul
» d'entre ceux de leurs Chefs que je connois,
» ne voudroit s'en délivrer par une action
» qui coutât quelque chose à sa Patrie. Il
» ne leur manque que des Troupes mieux
» disciplinées. Mais celles des Génois ne le
» sont pas mieux, & sont infiniment moins
» braves. Le Baron des Adrets, toujours
» victorieux à la tête des Huguenots, fut
» toujours battu, lorsqu'il vint à comman-
» der les Catholiques. A la fin on le soup-
» çonna de s'entendre avec ses anciens Amis,
» & on lui en toucha quelque chose. Il n'al-
» légua pour sa justification que la différen-
» ce qu'il y avoit entre les Troupes Hugue-
» nottes & les Catholiques, différence extrê-
» me, puisque celles-ci n'avoient aucun in-

» térêt vif qui animât leur valeur, au lieu
» que celles-là *n'étoient* (comme il parloit)
» *soudoyées que de haine & de vengeance*. Voi-
» là justement les Corses. La haine, c'est trop
» peu dire, la détestation du nom Génois,
» la nécessité de se deffendre, l'amour de la
» Patrie, la passion pour la Liberté redou-
» blent leur courage & les soutiennent, & for-
» cent leurs Ennemis mêmes de les admirer.

» On m'assûre que leur Roi est digne de
» leur commander. Les Principaux d'entre
» eux n'en parlent qu'avec tendresse & avec
» respect. Don Giuseppe O. . . . me disoit
» encore hier qu'on n'avoit jamais vû un
» Homme plus ferme, plus hardi, plus pro-
» pre à manier les esprits les plus différens,
» dont les vûës fussent plus étenduës & plus
» justes, & qui eût fait tant de bien à ses
» Peuples en si peu de tems.

» Du reste on ne dit point ce qu'il est
» devenu, & cependant on reçoit encore di-
» vers secours de sa part. Il semble qu'il sa-
» che, quand il lui plaît, se rendre invisible.
» Le bruit court qu'il est actuellement en
» Hollande. «

Comme vous voyez par cette lettre, mon cher Monsieur, les François ne sont pas tous aussi prévenus contre les Corses, que vous pourriez vous l'imaginer, en lisant notre Gazette, où toujours ces pauvres & braves Gens sont durement traitez de Rebelles. Mais passons à une autre matiére. Aussi-bien, *Diversité, c'est ma devise*, & doit être aussi la vôtre.

Un Ami de la Haye m'a mandé une plaisante Avanture. Ils ont dans ce Païs-là des espéces de Religieuses Séculiéres, qu'ils apellent Clopes. Elles font vœu de chasteté, comme les Religieuses, & elles vivent chacune dans son particulier, & sans rien d'aparent qui les distingue des Séculiéres. Tel, est du moins le portrait qu'il m'en a fait, & je m'en raporte à vous, qui devez les bien connoître. Il y a environ un an qu'une d'entr'elles perdit le Pasteur, entre les mains de qui elle avoit voüé sa Chasteté à Dieu depuis vingt-cinq ans ou davantage. Elle le pleura d'abord en Dévote, qui savoit le cérémonial de la Dévotion. Elle vit ensuite un Amant, qui lui fit oublier la mort de son Directeur. Une Fille comme étoit celle-ci, a de merveilleuses dispositions à la tendresse, & il est aisé de la mener loin en peu de tems. Il ne tarda pas à y paroître. Plus vaincuë par sa propre foiblesse que par les maniéres pressantes du Galant, elle prétendit l'épouser. Son Frere s'y oposa, sous prétexte qu'elle étoit liée par le vœu de chasteté. L'affaire fut portée à la Justice. La Clope se défendoit en disant que la mort de son Directeur la rendoit libre, & que d'ailleurs son vœu n'étoit que simple, c'est-à-dire, d'une nature à ne la pas lier indissolublement. Mais les Juges ne concevoient aucune différence réelle entre un vœu simple & un vœu solemnel, & j'avouë que je ne la conçois pas mieux qu'eux. C'est ainsi qu'elle a été condamnée à persévérer dans

le Célibat, & qu'on a vû des Juges Réformez, plus sévéres que le Pape même, confirmer un vœu, dont S. S. auroit peut-être donné dispense.

Le Chevalier Servandoni a exposé au Louvre pendant les deux derniéres semaines du Carême la representation de l'admirable Eglise de Saint Pierre. Ce spectacle étoit d'une nature à attirer un monde infini, & n'a attiré presque personne. C'est ce qui a donné lieu à un Plaisant de fabriquer une prétenduë Bulle, sous le nom du fameux Pancrace Pellegrin, Patriarche de l'Opéra, par laquelle on accorde des Indulgences pléniéres à ceux qui iront visiter cette représentation d'Eglise.

Il court ici quantité de Satires contre tout ce que nous avons de plus distingué à la Cour & à Paris. Elles viennent de Personnes d'un haut rang, & il y en a d'excellentes. Mais je sais que les Satires ne sont pas plus de votre goût que du mien. Voici en la place des vers de Monsieur de Voltaire, qui n'ont pas encore été imprimez.

Les premiers sont adressez à Madame d'O. . . .

Philis, qu'est devenu ce tems,
Où dans un Fiacre promenée,
Sans Laquais, sans ajustemens,
De tes graces seules ornée,

Contente d'un mauvais soupé,
Que tu changeois en ambroisie,
Tu te livrois dans ta folie
A l'Amant heureux & trompé,
Qui t'avoit consacré sa vie ?
Le Ciel ne te donnoit alors.
Pour tout rang & pour tous trésors,
Que la seule erreur de ton âge :
Deux t...ns, que le tendre Amour
Lui-même t'arrondit un jour :
Un cœur tendre, un esprit volage.
Je songe à ces t...ns, Philis.
On y voyoit briller des lis
Jaloux de ceux de ton visage.
Avec tant d'attraits précieux
Hélas ! Qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, objet gracieux,
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimois mieux.
Ah ! Madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Différe de ces doux instans !
Ce large Suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Tems.
Il semble qu'il chasse l'Escorte
Des tendres Amours & des Ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces Enfans tremblent de paroître,
Hélas ! Je les ai vûs jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, Madame, tous ces tapis,
Qu'a tissus la Savonnerie ;

Ceux que les Persans ont ourdis ;
Et toute votre orféverie ,
Et ces plats si chers , que Germain
A gravez de sa main divine ,
Et ces cabinets , où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases Japonnois & blancs ;
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamans ,
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Et ces carcans & ces colliers ,
Et cette pompe enchanteresse ,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnois dans ta jeunesse.

Je crois que vous trouverez encore plus de tendresse dans les vers suivans, faits pour Mademoiselle Gaussin.

Jeune Gaussin , reçois mon tendre hommage ,
Reçois mes vers au Théâtre aplaudis ,
Protége-les ; Zaïre est ton Ouvrage ,
Il est à toi , puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux , ces yeux si pleins de charmes ,
Qui du Critique ont fait tomber les armes.
Ton seul aspect adoucit les Censeurs.
L'Illusion , cette Reine des cœurs ,
Marche à ta suite , inspire les allarmes ,
Les sentimens , les regrets , les douleurs ,
Le doux plaisir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers , qu'on alloit dédaigner ,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire.
Le Dieu d'Amour , à qui tu fus plus chere ,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.

Entre ces Dieux désormais tu vas vivre.
Hélas! Long-tems je les servis tous deux.
Il en est un que je ne puis plus suivre.
Heureux cent fois le Mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui meurt d'amour, qui te plaît, qui t'adore,
Qui, pénétré de cent plaisirs divers,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour & t'en parle encore.
Mais malheureux qui n'en parle qu'en vers.



LET. QUARANTE-DEUXIEME.

JE crois que vous en conviendrez, mon Cher, l'amour est le vrai ressort de presque tous nos mouvemens, & en connoître distinctement les divers caractéres, ce seroit tenir un fil précieux, qui nous conduiroit sûrement dans les routes embarrassées du Cœur humain. Daigne donc votre gravité accepter l'extrait suivant d'un Livre nouveau, intitulé *Réflexions sur les Passions.* Après la définition du sujet, le Philosophe galant ajoute » la Fontaine de Vaucluse, le » Tombeau de Laure, les Rives du Lignon » sont les lieux charmans qu'habite l'Amour, » Mais les Deserts de la Siberie, les Gla- » ces éternelles de la Norwege sont les Théâ- » tres affreux de ses exils. «

Un *théâtre affreux d'un exil* est une expression un peu étrange en François. Mais la pensée l'est-elle moins ? L'empire de l'Amour est à peu près le même par-tout. C'est ce qu'a exprimé fort ingénieusement dans un Rondeau un Seigneur Polonois, qui achevoit ici ses exercices dans les dernieres années du feu Roi. Cette piéce n'a jamais été imprimée.

Un climat froid garantit foiblement
Des feux qu'Amour tôt ou tard nous inspire.
Dans Varsovie il est plus d'un Amant,
Dont la Maîtresse abrége le martyre,
Quand il sait bien exposer son tourment.

Par-tout on voit, & par-tout on désire;
Mais, quand d'accord l'un pour l'autre on soupire,
On rend bien-tôt plus doux & plus charmant
Un Climat froid.

Le mieux alors, c'est d'aimer constamment;
C'est de sçavoir être heureux, sans le dire.
Quant au secret de plaire incessamment,
Je n'en sais qu'un; mais cet un, doit suffire,
Que votre cœur ne soit pas un moment
Un Climat froid.

Je reviens aux Réflexions. Voici ce qu'y dit l'Ecrivain. » Il n'est rien de si » commun que de parler d'amour, il n'est » rien de si rare que d'en bien parler; le » cœur qui le sent, le définit bien mieux

» que l'esprit qui l'imagine. Demandez à
» un Amant ce que c'est que l'amour ? Sen-
» tir & desirer, vous répondra-t'il en deux
» mots. Mais ses yeux, sa physionomie,
» tout en lui vous expliquera sa définition.
» Un homme d'esprit pourra vous répondre
» la même chose, sans vous éclairer de mê-
» me. En un mot, un Amant qui parle d'a-
» mour, vous en fait éprouver les mouve-
» mens ; l'homme d'esprit ne vous les fait
» qu'envisager. »

Le reste de l'ouvrage est d'un stile si concis, & pourtant si plein, qu'il semble offrir presque à chaque pas des maximes courtes, vrayes, & qui joignent à la simplicité de l'expression les graces de la nouveauté ; entr'autres celles-ci. *Il faut penser modestement de soi-même, pour aimer sincérement . . . .* Que d'idées à déveloper sous ce peu de mots ! Le fameux Duc de la Rochefoucault se seroit-il exprimé avec plus d'énergie, s'il avoit eu la même opinion pour son point de vûë ?

Une distinction assez sensible, que fait l'Auteur entre la véritable tendresse & une passion médiocre, c'est, dit-il, qu'en parlant de la premiere, » le goût sincére & ré-
» ciproque commande à toutes les autres af-
» fections de l'ame, c'est un embrasement
» qui détruit jusqu'à leur racine ». Mais à l'égard du goût passager, ou de l'amour ordinaire : » on flatte, dit-il, une Maîtres-
» se, on aprouve ses goûts, mais on ne
» sçauroit les prendre. »

Les images riantes ne manquent pas non plus dans cette petite Brochure. Voici ce qu'on y lit, pour marquer la différente impression que reçoit un Amant de tous les objets qui l'environnent, suivant les diverses circonstances de son malheur actuel, ou de sa félicité.

» Le monde aux yeux d'un Amant ne » conserve jamais la même face, il change » avec l'état de son cœur. Est-il heureux, » tout est riant, tout est tranquille. La nuit » devient plus belle mille fois que le jour ; » ses ténébres sont des voiles charmans, où » les plaisirs se cachent pour séduire : son » silence devient le langage du bonheur mê- » me ; tout est animé : les saisons amenent » de nouveaux plaisirs avec de nouveaux » jours. L'Univers enfin devient le Théâ- » tre de la Félicité. Est-il malheureux, les » Elémens sont boulversés. Le jour n'est » plus qu'une nuit funébre ; la pointe des » plaisirs devient celle de la douleur ; ce n'est » plus cet air pur, cette nature riante & pa- » rée ; le caprice d'une Maîtresse a renversé » ce bel ordre ; c'est un nouveau Ciel, ce » sont d'autres Etoiles. »

Et pour enchérir encore sur cette image, en retrécissant, en anéantissant, pour ainsi dire, les plus grands objets, dès qu'ils n'ont pas un raport immédiat avec l'objet aimé, l'Auteur ajoute tout de suite avec un rafinement digne de Catulle, d'Anacréon, ou de Chaulieu.

» Le Monde est bien petit aux yeux d'un

» Amant ; sa Maîtresse, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embrasse, voilà le Monde entier, voilà le vaste Univers. «

Ici l'Auteur change de stile, il quitte la Prairie émaillée de fleurs, & pénetre jusques chez les Grands de la Terre, chez ceux qui sont apellés au Gouvernement des Peuples ; le seul intérêt qui le guide, c'est de leur donner un conseil important, & dont l'expérience n'a que trop souvent confirmé la vérité. » L'amour, ajoûte-t'il, n'est fait » ni pour les Rois, ni pour le Peuple ; les » Rois ont trop de devoirs ; le Peuple a » trop de besoins. «

Tous ces traits ne peuvent mériter que des éloges. Il en est de même de cette aimable comparaison, *l'Esprit est à la Beauté, ce que la rosée du matin est aux fleurs.* On croit y reconnoître ce qu'on a éprouvé mille fois en bien ou en mal. Mais c'est avec un plaisir nouveau, qu'on y découvre aussi une espéce de contre-partie de cette Pensée si connuë de Madame Deshoullieres.

L'indifférence est pour les Cœurs
Ce que l'Hyver est pour la Terre.

Reste à sçavoir si on donnera la même aprobation à cette idée neuve, mais peut-être un peu trop recherchée, que si la Maîtresse à laquelle on s'est attaché, peut joindre l'esprit avec la beauté, & que du surplus on découvre encore en elle des *capri-*

ces, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, il n'y a plus qu'à prendre son parti, & s'attendre à demeurer esclave toute sa vie, parce que c'est alors joüir de trois personnes en une seule.

A la bonne heure encore pour les charmes de l'esprit réünis à ceux de la figure; la possession est pour ainsi dire double, puisque ces charmes d'espéce si différente paroissent en effet multiplier l'objet du désir, & représenter deux Maîtresses en une. Mais ceux qui ont long-tems & sincérement aimé, ne pourront-ils pas se récrier à l'égard des trois Maîtresses en une qu'on leur propose, & soûtenir que malgré la nouveauté de la découverte, les caprices, poussés sur-tout jusqu'au point dont on a fait le détail, bien loin de produire cette heureuse métamorphose, font souvent évanoüir la moitié de l'attachement qu'on auroit conservé pour une Maîtresse?

Par exemple, *la jalousie* d'une Femme ajoûte rarement des graces à sa beauté naturelle; encore plus rarement la bizarrerie & la vanité rendront-elles un service utile à la tournure ordinaire de son esprit. Ainsi, qu'on nous retranche cette fécondité d'agrémens que l'Auteur croit voir répandue sur l'humeur d'une Belle & sur ses caprices. Nous & lui, ou pour parler plus juste, tous ceux qui voudront s'engager de bonne-foi, trouveront bien mieux leur compte à ce retranchement, à moins que l'on n'entendît par le terme de caprices, ces gra-

ces enfantines, cette vivacité qui sied si bien jusqu'à certain âge, & qui se transforme & dégénere en pure minauderie dans une saison plus avancée.

Mais ce n'est sûrement point-là, ni l'intention de l'Auteur, ni l'interprétation qu'il donneroit au caractére qu'il a voulu définir ; l'objection reste donc dans toute sa force.

Après tant de Morale galante, oserois-je, mon Cher, entamer tout d'un coup des sujets graves ? Non. Le passage seroit trop brusque. Il vaut mieux que je vous mande quelques nouvelles, qui me meneront peut-être à autre chose. Vous saurez avant tout que celui qui nous a donné l'*Almanach du Diable* de cette année-ci, a été enfin découvert & arrêté. On le dit parent du Pere Quênel. Quelle occupation pour un Homme de bon sens que de faire des Almanachs, & encore des Almanachs du Diable ! Y a-t'il donc tant de plaisir à noircir le tiers & le quart, ou tant d'honneur à peindre avec des couleurs durables, l'infamie ou le ridicule des autres Hommes ? Encore pourroit-on traiter avec plus d'indulgence ces Ecrivains, si leur malice avoit été irritée par quelques injures. Mais point. Souvent ils n'ont jamais vû ceux qu'ils flétrissent, & ils ne les connoissent que de nom, ou par des bruits, que des Gens sages & vertueux auroient laissé se perdre insensiblement. On pourroit les comparer à ces Serpens du Malabar, qui du haut des arbres,

où leur petiteſſe & leur couleur les cachent, s'élancent ſur le premier qui paſſe, lorſqu'il ne ſçait pas même qu'ils exiſtent, bien loin de les avoir offenſés.

Une nouvelle plus importante, c'eſt que nous ſommes devenus amis des Ruſſiens, mais amis jusqu'à donner de la jalouſie aux Anglois, & que nous courons riſque de nous broüiller avec les Eſpagnols.

Autre nouvelle, dont peut-être on parle plus chez vous qu'ici. C'eſt que nous aurons cet Eté un Camp près de Gravelines, & un autre vers le Bas-Rhin. On dit que le premier inquiéte principalement l'Angleterre, & que le ſecond cauſe de l'ombrage aux Hollandois.

La Cour fait faire divers travaux dans la Lorraine, & nos Miniſtres publient qu'elle n'a en vûë que d'occuper par-là les Troupes. Le bruit court que quelques Puiſſances voiſines n'ont pas laiſſé d'en faire porter ici des plaintes, & qu'on pourra bien, pour faire ceſſer leurs allarmes, interrompre ces ouvrages. C'eſt ce qu'on ſçaura mieux dans quelques jours; mais en attendant ne pourroit-on pas dire qu'il faut que la réputation des Princes ſoit bien mal établie, puiſqu'un d'eux ne ſçauroit faire un pas qui ne réveille d'adord la défiance des autres, & qu'on n'attribuë à l'ambition la plus dangereuſe? Un Roi, ami de la paix, après l'avoir procurée à ſes Peuples, ne s'aplique qu'à en faire joüir ſes Voiſins, & il entre dans leurs différends réciproques, pour avoir l'innocente

cente & précieuse gloire d'avoir contribué à les terminer.

Suposons un Particulier, qui dans sa sphére étroite fît les mêmes choses, on ne le regarderoit qu'avec une admiration mêlée de tendresse. On se réjoüiroit du florissant état de ses affaires. On seroit bien éloigné de soupçonner un Homme si bienfaisant de méditer de mauvais desseins. Tout au plus, quelques Citoyens lui envoïeroient peut-être sa vertu, semblable à cet Athenien, qui auroit été fort content d'Aristide, sans le beau nom de Juste, dont Athenes avoit honoré son intégrité.

On ne traite pas avec tant de bonté le Souverain, que je supose. La Politique inquiéte imagine que par son extérieur si spécieux & si tranquille, il se propose seulement d'endormir la vigilance de ses Voisins, & que des aparences si séduisantes, dérobent à leurs yeux ses vastes vûës, & les routes souterraines & sûres qu'il a sçû s'ouvrir. Elle craindroit moins cette Politique soupçonneuse, elle craindroit moins, à ce qu'il lui plaît de dire, un Roi conquérant. Ses démarches plus audacieuses seroient moins redoutables. Il ne faudroit qu'oposer la force à la force, on verroit ce qu'il faut craindre: enfin le danger commun réüniroit plusieurs Puissances, & ici le coup est frapé plûtôt que prévû.

Malheureuse & fausse pénétration! Voilà pourtant, mon Cher, comme raisonnent votre *Craftsman* & votre *Common Sense*, ces

Politiques Anglois, qu'en vérité vous êtes quelquefois avez un peu trop de complaisance. Et surquoi fondés, s'il vous plaît, commentent-ils si malignement la conduite du Roi, ou lui prêtent-ils je ne sçais quelles vûës? Sur quoi? Sur la grandeur & sur la tranquillité de notre Commerce, sur les progrès de nos Manufactures, sur la sagesse de nos Ministres au-dedans & au-dehors, sur le bon état de notre Marine & de nos Troupes, sur le bon ordre de nos Finances, sur le soin que nous avons de fortifier nos Frontiéres. Notre heureuse situation les choque. Nous ne sçaurions calmer leurs frayeurs prétenduës que par nos disgraces. Ils exigeroient volontiers de nous que nos Soldats fussent moins braves, & le Gouvernement moins éclairé & moins attentif. C'est ainsi que Cyrus s'assûra pour une bonne fois des Lydiens, en les accoutumant à haïr les affaires & à négliger les armes.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces mêmes Déclamateurs sont ceux qui ont par leurs cris de guerre, soulevé leur Nation contre l'Espagne. Dans combien d'affaires veulent-ils donc embarrasser tout à la fois leur Patrie? Sur quels Alliez comptent-ils pour elle? Si elle a lieu de se repentir d'avoir suivi leurs conseils, comment la dédommageront-ils?

Pour moi, à voir ces Ecrivains se livrer avec si peu de réserve à leur génie chagrin & ardent, je serois presque tenté de croire que par leurs clameurs contre la France ils

contre l'Espagne, leur unique but est de faire prendre au Ministére Anglois quelques fausses mesures, qui l'exposent à la haine & au mépris de la Nation. Ils ressemblent à ces Befrois, qu'on éleve dans les Places ouvertes pour sonner l'allarme, & dont le bruit lugubre étourdit plus les Habitans qu'il n'effraye les Ennemis. Mais où vais-je ? Je ne finis pas avec mes Anglois, ou plûtôt avec les vôtres.

Je suis, Monsieur, Votre. . . .

A Paris, ce . . . . Avril 1738.



*LET. QUARANTE-TROISIEME.**

VOus me demandez, Monsieur, le Portrait de Monsieur de V. . . . que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses Ouvrages. C'est déja beaucoup, selon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'Homme; je vais vous dépeindre l'un & l'autre.

Monsieur de V. . . . . . est au-dessous de la taille des grands hommes; c'est-à-dire, un peu au-dessus de la médiocre: je parle à un Naturaliste; ainsi point de chicane sur l'observation. Il est maigre, d'un tempéra-

* Elle a été communiquée à l'Auteur des Amusemens.

ment sec : il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étincelans & malins ; tout le feu que vous trouvez dans ses Ouvrages, il l'a dans son action. Vif jusques à l'étourderie, c'est un Ardent, qui va, vient, qui vous éblouït & qui pétille. Un Homme ainsi constitué ne peut manquer d'être valétudinaire; la lame use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, Politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde & l'oublie : le matin Aristippe, & Diogéne le soir ; il aime la grandeur & méprise les Grands, est aisé avec eux, contraint avec ses égaux ; il commence par la politesse, continuë par la froideur & finit par le dégoût; il aime la Cour & s'y ennuye. Sensible sans attachement, voluptueux sans passions, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par instance. Raisonnant sans principes, sa raison a ses accès, comme la folie des autres. L'esprit droit, le cœur injuste, il pense tout & se mocque de tout. Libertin sans tempérament, il sçait aussi moraliser sans mœurs ; vain à l'excès, mais encore plus intéressé ; il travaille moins pour la réputation que pour l'argent, il en a faim & soif, enfin il se presse de travailler pour se presser de vivre : il étoit fait pour joüir, il veut amasser, voilà l'Homme, voici l'Auteur.

Né Poëte, ses vers lui coutent trop peu : cette facilité lui nuit, il en abuse & ne donne presque rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant : après la Poësie, son

métier feroit l'Hiſtoire, s'il faiſoit moins de raiſonnemens & jamais de parallèles, quoiqu'il en faſſe quelquefois d'aſſez heureux.

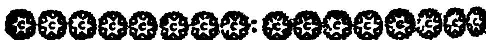
Monſieur de V. . . . . . dans ſon dernier Ouvrage a voulu ſuivre la maniére de Bayle, il tâche de le copier en le cenſurant. On a dit depuis long-tems que pour un Ecrivain ſans paſſions & ſans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni Religion ni Patrie. Sur ce pied-là, Monſieur de V. . . . marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuſer d'être partiſan de ſa Nation, on lui trouve au contraire un tic aprochant de la manie des Vieillards; les bonnes Gens vantent toujours le paſſé, & ſont mécontens du préſent.

Monſieur de V. . . . . eſt toujours mécontent de ſon Pays, & loue avec excès ce qui eſt à mille lieuës de lui. Pour la Religion, on voit bien qu'il eſt indécis à cet égard: ſans doute il ſeroit l'Homme impartial que l'on cherche, ſans un petit levain d'anti-Janſéniſme un peu marqué dans ſes Ouvrages.

Monſieur de V. . . . . a beaucoup de Littérature étrangére & Françoiſe, & de cette érudition mêlée qui eſt fort à la mode aujourd'hui. Politique, Phyſicien, Géometre, il eſt tout ce qu'il veut; mais toujours ſuperficiel, & incapable d'aprofondir. Il faut pourtant avoir l'eſprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matiéres. Il a le goût plus délicat que ſûr. Satirique

ingénieux, mauvais critique, il aime les ſciences abſtraites, & l'on ne s'en étonne point, l'imagination eſt ſon élément ; mais il n'a point d'invention, & l'on s'en étonne. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raiſonnable ; tantôt Philantrope, & tantôt Satirique outré : pour tout dire en un mot, Monſieur de V......... veut être un Homme extraordinaire, & il l'eſt à coup ſûr.

——— *Non vultus, non color unus.*



LET. QUARANTE-QUATRIEME.

POur cette fois-ci, mon cher Monſieur, vous n'aurez de moi que des nouvelles, & encore ne ſeront-elles pas des plus importantes.

La cauſe de Madame Sigogne attire un monde infini à la Grand'-Chambre. Il s'agit de mauvais traitemens qu'elle dit avoir reçus du Médecin, ſon Epoux, & celui-ci allégue la conduite prétenduë peu réguliére de ſon Epouſe. Cette Dame ſoutenoit de plus que le Docteur étoit dans les Ordres ſacrés, lorſqu'ils ſe ſont mariés, & le Châtelet l'avoit admiſe à le prouver. La Grand'-Chambre a infirmé cette ſentence. Du reſte la Dame a été admiſe à la preuve teſtimoniale des autres faits par elle avancés,

sauf l'enquête au contraire de la part du Mari. Je n'ai que faire de vous dire combien les Avocats des deux Parties se réjouissent & réjouissent le Public par leurs plaidoyés sur cette matiére. Vous sçavez qu'en pareils cas c'est leur coutume, & c'est tant pis. Nous ne ferions pas mal d'adopter le Réglement depuis peu fait à Naples contre les Avocats, qui, sous le spécieux prétexte de défendre leurs Cliens, se permettent les railleries les plus malignes contre les Parties adverses.

Les Jésuites du Collége ont fait exécuter ces jours-ci par leurs Pensionnaires une Comédie intitulée, *les fausses invocations*. On prétend qu'ils ont eu en vûë de tourner en ridicule les Dévots de l'Abbé Paris. Je ne sçais ce qui en est. Mais si tel étoit leur motif, il faut avoüer qu'à propos de rien ils ont irrité de nouveau des gens deja irrités de reste. Quels sont les Dévots dont il s'agit? Je crois que quelques-uns sont droits & sincéres. Est-il permis d'insulter des Personnes qui se trompent de bonne-foi, & est-il bien sûr qu'on les guérira par-là? D'autres pourroient bien-être de ceux qui ne se jettent dans un Parti, que pour tirer avantage de la crédulité des autres. Des railleries, qui n'éclairent point ceux sur qui ces Fourbes-ci comptent, les détacheront-elles ces Fourbes de l'espéce de cabale, où l'intérêt les a fait entrer & les retient? A quoi servent donc ces jeux? Les Jésuites reprochoient anciennement au Port-Royal l'usage

de la Satire dans les disputes de Religion. Le Port-Royal le leur reprocheroit aujourd'hui, s'il subsistoit.

Il y a quelques jours qu'une Dame nommée de Guerre, Dame de la taille & de la force de ces Héroïnes qu'Homere, Virgile, Ovide, le Tasse & autres Romanciers célébrent, se trouva dans une maison avec un Officier aux Gardes. Ils se prirent de paroles. L'Officier se sentit piqué au point de tirer l'épée contre la Dame. Elle la lui arracha des mains, & après lui en avoir donné quelques coups, dont il conservera les marques, elle le jetta à terre & le tint sous ses pieds, jusqu'à l'arrivée d'un Chirurgien qu'elle eut la charité de mander.

L'affaire du Chevalier de la Roche-Courbon se poursuit vigoureusement au Châtelet & à l'Officialité de cette Ville.

L'Abbé Prévôt d'Exiles vient de donner le sixiéme volume de son *Cleveland*. On y remarque fort un trait malin, qu'il y a glissé contre les Jésuites. C'est dans la Préface, où, feignant de leur demander pardon de ce qu'il a introduit dans son Ouvrage un Jésuite adonné aux Filles, il dit que *c'est contre l'ordinaire de ces bons Peres.*

Des affiches annoncerent ces jours passés qu'il y avoit une magnifique Bibliothéque à vendre à Chailly, près de Longjumeau, composée de quarante ou cinquante mille bouteilles de vin, faisant partie d'une riche succession. Ce badinage étoit fondé sur ce qu'on avoit trouvé dans l'Hôtel du feu Duc

de Mazarin une quantité prodigieuse de toute sorte de vins des plus exquis.

On vient de réimprimer en secret un Discours, que Monsieur le Franc, Avocat-Général de la Cour des Aides de Montauban, y a prononcé sur l'Intérêt public. Cet Ouvrage est généralement aplaudi. On trouve seulement qu'il y régne trop de hardiesse ; aussi Monsieur le Franc a-t'il été relégué pour ce sujet à Aurillac.

Il paroît ici trois Epîtres Philosophiques de Monsieur de Voltaire, qui sont en vers & fort recherchées. L'une traite de l'égalité des conditions, l'autre de la liberté, & la troisiéme de l'envie.

Le Prince de Carignan, qui a la direction principale de l'Opera, a résolu de faire un changement considérable parmi les Personnes qui ont l'administration de ce spectacle, parce qu'on a découvert qu'il s'y commettoit de grandes fraudes, & que depuis deux ans on avoit détourné plus de cent mille livres du produit des Représentations & des Bals.

Le Sieur Mouret, fort connu par la Musique de plusieurs Opéra qu'il a composés, a eu le malheur de perdre l'esprit, & on a été obligé de l'enfermer à Charenton. Rarement un Musicien est riche & parvient au sort des Lambert & des Lulli. Il y a paru au pauvre Mouret. Mais l'Opéra a pourvû à ses besoins, en lui assignant une pension annuelle de mille livres.

On vient de me communiquer une Piéce, qu'on dit être de Monsieur du Frasnay. Je vous l'envoye. Voyez si elle pourroit entrer dans les *Amusemens Littéraires.*

Je suis, Monsieur, Votre. . . .

Paris ce 22. Mai 1738.

Conte 2

Pour délivrer Roland de sa fureur,
Astolphe part monté sur l'Hippogriphe,
Or n'allez point me traiter de menteur,
Dans l'Arioste, Auteur non apocriphe,
De ce discours j'ai pris le Canevas,
Et l'Arioste à coup sûr ne ment pas.
Sur ce Griphon, monture peu commune,
Le Duc Anglois arrive dans la Lune,
Car il sçavoit de l'Enchanteur Atlas,
Que tous les biens qu'on nous vole ici bas,
Même par fois ceux-là que l'on égare,
S'en vont là-haut; la Lune s'en empare,
Et les confisque en dépit de nos Loix;
De son Tarif ce sont les plus beaux droits.
Dans ces bas lieux elle a maint Commissaire;
Maudite engeance! ou Larrons ou Filoux,
Ils vont de nuit ainsi que Loups-garoux;
Prennent nos biens sans laisser d'Inventaire,
Et par leur art souvent rendent les gens,
Quoiqu'après coup, soigneux & diligens.
Quatre Côteaux sur la brillante Sphere
Forment entr'eux un Vallon spacieux.
Dans ce Réduit la Lune ménagére
Serre les biens qui viennent dans les Cieux.
C'est dans ce lieu, selon qu'Astolphe espére,

Qu'est le bon sens que Roland a perdu,
Et ce bon sens lui doit être rendu;
Car aux Croyans Roland est nécessaire,
Pour les sauver du glaive d'Agramant.
Le Sarrasin blasphême à tout moment
Et veut brûler Paris dans sa colére;
Il le fera, si la main meurtriere
Du grand Roland n'agit incessamment.
Mais pour avoir ce secours salutaire,
Il faut d'abord qu'on retrouve l'esprit,
Qu'en trop aimant le bon Roland perdit,
Cas aujourd'hui qui n'est pas ordinaire.
Quiconque vit un Mont de piété,
Le galetas d'un Juif qui fait l'usure,
Le Magasin d'un Fripier effronté,
Vit par extrait l'état & la figure
De ce Vallon; là sans choix, sans mesure,
Et jour & nuit sont rangez mille effets,
Meubles, Bijoux, Diamans & Portraits;
Bref, tous les biens qui sont dans la Nature,
Dans ce Vallon se rassemblent sans frais,
Tout ce qu'on voit, tout ce qui doit son être
Au pur Esprit, s'en vient là comparoître.
On y rencontre ambitieux desirs,
Tems que l'on perd à gouter les plaisirs,
Tems précieux qu'ici je perds peut-être.
Là, des Amans se trouvent les soupirs,
Sermens legers, portez par les Zéphirs.
Dans ce Vallon se font aussi connoître
Les Vers flatteurs, les dons qu'on fait aux Grands,
Les soins qu'on prend auprès d'un mauvais Maître,
Et les projets suivis à contre-tems

Dans ce réduit semblent toujours renaître.
Regrets tardifs, plaisirs faits aux ingrats,
Dans cet endroit vous avez votre place ;
Et sur vos pas s'en vont plus froids que glace
Les dons remis après notre trépas.
On voit aussi mainte docte hypothèse,
De l'Alcoran les Fables, les rébus,
Et ces hauts faits que sans crainte d'abus
Les Romanciers débitent à leur aise ;
Là sont encor des monceaux de souhaits ;
Chaque Mortel en fait dans sa misere ;
Mais pour cela mieux n'en va notre affaire,
Comme devant sommes gros jeans après.
Songes plaisans & discours salutaires,
Qu'on fait à gens qui n'ont soin de bien faire,
A chaque instant embellissent ces lieux ;
Tout auprès sont les promesses, les vœux
Qu'un Nocher fait pour apaiser Neptune ;
Tant est peuplé le valon de la Lune.
Tenez pour sûr, je ne m'en dédis pas,
Que tous les biens qu'on posséde ici bas,
Et les Talens, Auteurs de la fortune,
Bref, toute chose, on n'en excepte aucune,
Se rangent là, comme en un rendez-vous,
Hors la folie ; elle reste chez nous.
Tout au rebours la charmante Sagesse
Dans ce Vallon habite fréquemment ;
Nous la voyons ici très-rarement ;
Car le bon sens au moment qu'il nous laisse
S'en va là-haut, c'est-là son élément.
Or le bon sens, substance douce & molle,
Est mis à part au fond d'une fiole ;
Sur le flacon on met un écriteau,
Et ce Billet sert à faire connoître,

De ce bon sens, qui fut jadis le Maître.
Puis ces flacons sont rangez de niveau,
Ainsi qu'on fait chez les Vendeurs de drogues.
On voit d'abord le sens des Astrologues,
Certes, le pas leur apartient là-haut,
Sur ce point-là je ne suis en défaut.
Au second rang sont placez les Chimistes,
Pâles Souffleurs, misérables Artistes,
Leur Art aprend, lorsque l'on le sait bien,
A convertir l'or & l'argent en rien.
Chantres, Harpeurs, aimant le jus des Treilles,
Laissant souvent le sens dans les bouteilles,
Dans ce Vallon sont vos flacons aussi.
Peintres y sont, ce ne sont point merveilles;
Car le bon sens n'habite guére ici.
On voit encor les flacons des Poëtes
Tous biens bouchez & bien pleins, Dieu-merci.
Si vous voulez du bon sens faire emplettes,
N'en allez point chercher chez ces gens-ci;
Ils vous diront jolis Vers & sornettes,
On voit chez eux d'esprit mille bluettes,
Mais du bon sens ils ont couci, couci.
Les Scrutateurs de la Philosophie
Ont comme nous au céleste Vallon,
De leur esprit un bon échantillon.
Dans une Châsse avec cérémonie,
On montre là le bon sens de Platon.
Dans un flacon est celui d'Aristote,
Et tout autour dans des vases menus
Loge celui de cent faiseurs de Note,
Dont les Ecrits & subtils & diffus,
Rendent encor cet Auteur plus confus.
Astolphe fait une soigneuse enquête,

Pour rencontrer le sens des Avocats,
Il perd son tems ; il est tout dans leur tête,
Hors celui-là qu'ils vendent ici bas ;
Mais ce bon sens altéré par la forme,
S'en vient là-haut contrefait & difforme ;
La Lune aussi, haïssant les Procès,
Le met au rang de ses plus vils effets.
Astolphe ainsi cherchant le sens d'un autre,
Sans y penser, met la main sur le sien ;
Qui fut surpris, ce fut ce bon Apôtre,
Car il croyoit au valon n'avoir rien,
Et que son sens n'étoit comme le nôtre.
Sans dire mot, le Duc reprit son bien,
Et de plein droit rentra dans son domaine,
A son cerveau réunissant sans peine
Ce sens perdu, dont il se trouva bien
Tel ici bas qui se donne pour sage,
A la moitié, peut-être davantage,
De son esprit là-haut dans un flacon.
Sans le savoir, nous perdons la raison.
Tandis qu'on croit qu'on la posséde toute,
Dans le cerveau qu'il n'en manque une goute,
Dans le Vallon est la meilleure part,
A peine, hélas ! il nous en reste un quart.
Dans le Vallon, quoique l'on se propose,
De son bon sens chacun met quelque dose ;
Bref, chacun a son flacon en ce lieu,
Gros ou petit, ainsi qu'il plaît à Dieu.
L'ambition & l'affreuse avarice,
De notre esprit détruisent le repos ;
De la raison on fait un sacrifice
Aux passions qui causent mille maux ;
J'aime les fleurs ; vous aimez les Chevaux ;
Un tiers enfin court après les Tableaux ;

L'autre nourrit une honteuse flamme,
Qui le dévore & déchire son ame;
Voilà comment s'altére notre esprit,
Et c'est par-là que Roland le perdit.
Mais le bon Duc trouve enfin la Phiole,
Où de Roland est renfermé le sens,
Il s'en saisit, & dans le même-tems
Sur l'Hippogriphe il remonte & s'envole.

LET. QUARANTE-CINQUIEME.

JE vais réparer, Monsieur, la petite incivilité que je vous fis la semaine derniére, en vous envoyant une Lettre peu obligeante pour les François. Je n'ai aujourd'hui que des douceurs pour eux, & c'est le *Craftsman* qui me les fournit encore. Il avoit fait la blessure, il est juste qu'il la guérisse. Voici en substance comme il s'exprime au sujet du Cardinal de Fleury.

Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin rendirent par leurs conseils la France redoutable à ses Voisins, & il fallut verser des flots de sang, avant de pouvoir rétablir dans l'Europe l'equilibre qu'ils avoient troublé. Une autre chose fit tort à leur réputation, c'est qu'ils parurent s'apliquer davantage à procurer la gloire de leurs Maîtres & l'agrandissement de leurs Maisons, qu'à augmenter le bonheur de leurs Concitoyens. Par-là ils ne furent aimez ni des François, ni

des Etrangers. On voit aujourd'hui dans leur joûe un Ministre, qui a leurs vertus sans aucun de leurs défauts. Une sincére humilité, une vie exemplaire de grands talens, voilà par où il s'est distingué à son entrée dans le monde, & son élévation n'a changé en rien cette ame vraiment héroïque. C'est toujours la même simplicité, la même modestie, la même douceur, le même détachement des richesses & du faste. On est convaincu qu'il songe constamment & uniquement à servir son Dieu, son Roi & sa Patrie. . . . .

Il est aisé de deviner qu'à son entrée dans les affaires, il avoit peu de connoissance du Commerce. Mais il ne tarda pas à se mettre exactement au fait de cette importante partie du Gouvernement. Il comprit qu'il y avoit de l'inhumanité à chercher par la voye des armes, une grandeur qu'on pouvoit acquérir avec plus d'innocence & de facilité par les arts & par l'industrie, & que le luxe & l'indolence ont ruiné plus de Nations, que l'épée n'a jamais fait. De-là son aplication à favoriser le Commerce, à le protéger, à l'encourager par sa modération & son équité. Il a montré par son exemple qu'un sage & juste Ministre peut se concilier tout à la fois la confiance de son Prince & l'affection de ses Concitoyens, & son nom passera à la Postérité avec l'aplaudissement universel. » Quelle consolation » doit avoir goûtée ce grand Homme, » pendant sa derniére maladie, lorsqu'il vit » ses importans travaux & ses bonnes in-

» tentions si amplement récompensez par
» l'inexprimable inquiétude de son *recon-*
» *noissant Souverain*, & par les vœux em-
» pressez & vifs d'un *Royaume entier* pour sa
» guérison, comme si la prospérité, la con-
» servation même des François avoit uni-
» quement dépendu d'une si précieuse vie!

Un tel éloge de la part d'un Etranger, & d'un Anglois surtout, est bien glorieux pour Son Eminence. Rarement on louë avec autant de chaleur le Ministre d'une Puissance Etrangére, & nous sommes encore moins sujets que les autres Peuples à excéder de ce côté-là. Si admirer peu ou point est la route du bonheur, nous devons être des premiers à y parvenir. Mais continuons cet extrait, afin que vous voyez où le *Craftsman* en vouloit venir.

Il supose que cet éloge le fera regarder comme un Homme mal intentionné envers le Gouvernement, & il dit pour se défendre de ce reproche, qu'il y auroit une ridicule partialité à ne pas rendre justice au mérite des grands Hommes, quand même ils seroient étrangers, ou ce qui est encore plus, nos Ennemis. Ils nous loüent de même, continuë-t'il, dès que nous leur en fournissons l'occasion. La mémoire de nos Edoüards, de nos Henrys, de notre Elisabeth est aussi révérée des François, que celle de leurs Rois François I, Henry IV, Louis XIV, l'est des Anglois. Souvent les deux Nations nomment ensemble Turenne & Marlborough, quand elles veulent citer deux Capitaines excellens. » Enfin

» ne parle-t'on pas à Paris de nos Cecil, de
» nos Walsingham, de nos Walpole, com-
» me on parle à Londres de leurs Cardinaux
» de Richelieu, Mazarin & de Fleury ?
» Mais il y a plus, ajoute cet Ecrivain.
» Jamais le mérite d'un Roi, d'un Guerrier,
» d'un Ministre n'est aussi-bien connu des
» Etrangers, que de ses Compatriotes, qui
» en ressentent généralement les heureuses
» influences. C'est donc le devoir de toute
» Nation policée d'écarter les préjugez,
» qu'on pourroit avoir contre les grands
» Hommes des autres Royaumes. C'est notre
» devoir sur-tout à nous, puisque nos Mini-
» stres se sont fait une réputation universelle
» au dehors par leurs sages négociations &
» par leur conduite à jamais mémorable, &
» que de plus ils ont une foule d'Avocats
» incomparables, dont sans doute les Ecrits
» ont été traduits dans la plûpart des Langues
» étrangéres, & sont lûs dans les principales
» Cours de l'Europe. Ces excellens Mini-
» stres n'ont donc pas besoin de mes éloges.
» Y a-t'il des Peuples qui ne connoissent pas
» leurs qualitez supérieures ? C'est ce qui
» m'a détourné de toucher à un sujet si ho-
» norable. Trop de Gens m'ont prévenu, &
» d'ailleurs cette matiere est au-dessus de mes
» forces. Alexandre le Grand ne voulut être
» peint que par Apelle, & representé en mar-
» bre que par Lysippe. Il n'apartient qu'à un
» *Osborne* ou à un *Freeman* (ce sont des Ga-
» zettiers de ce qu'on apelle ici le Parti de la
» Cour) de peindre notre illustre Ministre.«

La nommée Marie Burt, pauvre Femme, âgée de cent cinq ans & née à Preston dans la Comté de Lancastre, est morte ces jours-ci en cette Ville. Elle a passé les vingt derniéres années de sa vie dans un grenier. Quoiqu'elle eût survécu à toute sa famille, & qu'elle fût dans l'indigence, elle s'est accommodée à sa situation avec tant de patience & d'industrie, qu'elle n'a jamais été à charge à sa Paroisse. Elle s'étoit fait par sa vertu nombre d'amis considérables, qui ont pourvû à ses besoins, lorsqu'elle ne pouvoit plus y pourvoir par elle-même. Elle a témoigné au lit de la mort une piété, qui est digne du reste de sa vie, & qui rend sa mémoire respectable.

Je n'ai garde de vous en dire autant de . . qui s'est noyée ces jours-ci. Le *Craftsman*, que je n'ai presque fait jusqu'à present que vous traduire, a publié en l'honneur de cette derniére une Oraison funébre, qui pourroit bien être menteuse comme tant d'autres, mais qui certainement n'est point flatteuse. Il dit que cette femme s'étoit attiré la haine de tous ses Voisins par ses usures, & par la cruauté avec laquelle elle traitoit ses Debiteurs. Il faut qu'un tel caractére soit bien odieux, pour avoir procuré un article dans le *Craftsman* à une femme d'un rang si bas. Cet Ecrivain ne s'attaque d'ordinaire qu'à de grands Seigneurs.

Il y a aujourd'hui huit jours qu'une femme d'ici épousa le nommé Fox, Pensionnaire du Collége de Chelsea. Il n'y avoit

Un précepte général de la Philosophie, est de chercher toujours le bien & d'attendre continuellement le mal.

C'est assez que le sage entreprenne ; le succès n'est pas de sa jurisdiction. Il commence les choses, la fortune les finit.

Ce n'est pas un des moindres efforts de la sagesse, de pouvoir souffrir patiemment toutes les sotises des Hommes.

On doit mépriser la douleur ; car, ou elle finira bientôt, ou elle nous fera bientôt finir.

Il faut entreprendre ce qui est facile comme s'il étoit difficile, afin de ne se point relâcher par trop de confiance, & entreprendre ce qui est difficile comme s'il étoit facile, afin de ne pas se décourager en grossissant les difficultés.

La vie solitaire est souvent une vie de gens qui ne peuvent, ou qui ne veulent rien faire.

Le meilleur & le plus doux repos est celui qui s'achete par le travail, ou par l'exercice.

En ne faisant rien, on aprend à mal faire.

Chose étrange ! On s'étonne qu'un Ouvrier employe six ans à faire une Piéce, & on ne s'étonne pas que la plûpart des Hommes en metrent soixante à ne rien faire. On blâme la longueur qui produit, & on ne dit rien de celle qui ne produit rien.

Les Sçavans n'admirent que peu de choses, parce qu'ils examinent tout soigneusement.

Les ignorans admirent tout, parce qu'ils n'examinent rien.

Le mépris des grandeurs est souvent un mouvement de notre orgueil, qui veut se faire une élevation imaginaire pour consoler l'esprit, qui n'en peut avoir de réelle & de véritable.

Le Bourgeois pour l'ordinaire ne paroît jamais plus Bourgeois, que lorsqu'il veut sortir de sa Sphere.

Notre orgueil ne manque jamais de s'augmenter de ce que nous retranchons de nos défauts.

Quand orgueil chevauche devant, honte & dommage le suivent de bien près. *Proverbe de Louis XI.*

On va souvent de propos déliberé s'ennuïer chez les Grands, par la seule vanité de pouvoir dire qu'on s'y est bien diverti.

On n'est jamais si ridicule par les défauts que l'on a, que par les belles qualités qu'on affecte d'avoir.

Rien ne fait mieux revenir les gens du ridicule qu'ils ont, que de leur en faire dans autrui une peinture qui les divertisse; le plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, leur fait apréhender de donner le même plaisir aux autres, & c'est un frein qui les arrête d'autant mieux, qu'il ne leur est imposé par personne.

Les défauts de ceux qui sont présens nous blessent plus, que leurs perfections ne nous touchent.

Il est bien difficile de se corriger de ses défauts dans la prospérité. On croit toujours avoir raison lorsqu'on est heureux.

Il faut avoir beaucoup de prudence pour sçavoir céder à la nécessité.

Toute la vie se passe en projets; les Hommes remettent toujours au lendemain. Ils ne vivent pas, mais ils vivront, & la vie se trouve insensiblement passée, tandis qu'on fait des provisions pour la passer.

Que dites vous de ces pensées, mon Cher? Je gage qu'on vous feroit bien plaisir, si on révoit toûjours de la sorte. Mais je ne suis point d'humeur à vous obliger souvent par cet endroit-là. Je ne doute pas que vous n'ayez lû l'ingénieux & charmant Horoscope, que le Pere du Cerceau fit d'un gros Garçon, dont une Dame de ses amies étoit accouchée.

Voici une Piéce dans le même genre & dans le même goût, par l'Abbé de Grecour, cet aimable Poëte, si connu par le *Philotanus*, qui n'est pourtant pas son meilleur Ouvrage.

Ecoutez, jeune Fillette,
Et montrez-moi votre main :
De ma Science secrette
Vous verrez l'effet soudain.
Une humeur gaïe & boufonne
Jusqu'à l'âge de six ans,
De votre Maman mignonne
Fera les amusemens.

Des

Des Maîtres de toute espéce
Vous entoureront alors ;
Et l'on vous dira sans cesse,
Droit, & vos pieds en dehors.
A votre dixiéme année
Viendra le ton sérieux ;
Et d'une Fille bien née
Vous prendrez l'air tout au mieux.
On vous voit, on vous observe,
Chaque mot sera compté :
C'est le tems de la reserve,
Et du silence affecté.
Pour dédommager la perte
De votre Langue en prison,
Vous aurez l'Oreille allerte
Et des Yeux de trahison.
Une Vanité secrette
Vous causera des remords,
En parcourant en cachette
Votre joli petit Corps.
Aux beautés de la Nature
Il faut des ajustemens ;
Et le goût de la parure
Commencera pour long-tems.
De votre ignorance extrême
Vous troublerez le repos,
Vous demandant à vous-même,
Que font donc-là ces Moineaux ?
Sans rien connoître aux modèles,
Vous rougirez à l'aspect
De deux tendres Tourterelles,
De deux Pigeons bec-à bec.
Vous ferez à l'avanture
Mille Systêmes tout neufs,

En vous donnant la torture
Sur l'origine des Oeufs.
Enfin par les Chansonnettes,
Et Mots à demi couverts,
Les Romans & les Sornettes,
Vous aurez les yeux ouverts.
Bientôt à la Chere Mie
Vous direz en grand secret;
Ma Mere dans une envie
A touché quelque Barbet.
Une plus grande nouvelle
Plus bas se distribuera,
Que la jeune Demoiselle
A quelque chose déja.
Oh! c'est ici que commence
L'âge des tendres Soupirs;
Et je vois votre Innocence
Former d'innocens Désirs.
Lorsque vers le haut de l'Arbre
Croîtront les Pommes d'Amour,
Pour cueillir ces Fruits de marbre
Chacun vous fera la cour.
S'y prenant de bonne grace
Et méprisant vos refus,
Un Brunet aura l'audace
De mettre les doigts dessus.
De votre Busc avec force
Vous lui donnerez un coup:
Mais ce coup est une amorce
Pour en attirer beaucoup.
La Caresse hasardée
Vous faisant perdre la voix,
Vous rapellera l'idée
De ces Pigeons d'autrefois.

Ah ! je vois ce Téméraire
Tenter un autre Larcin,
Et dans l'Isle de Cythére
Il voudroit glisser la main.
Menaces, Châtimens, Larmes
Ne vous serviront de rien:
Malgré toutes vos allarmes,
Ce qu'il tient, il le tient bien.
Vous voilà broüillez ensemble,
Pour le moins un jour ou deux:
Mais un hazard vous rassemble,
Il aura l'air tout honteux.
Tout doucement il s'aproche,
Cherchant la main qui le fuit,
Et ne craint point le reproche,
Car toujours le pardon suit.
S'il fait ensuite main-basse
Vous ne vous en plaindrez plus;
Après la premiere grace,
Tout reproche est superflus.
Trottez de toute maniére,
Beaux sentimens, Billets doux;
Un jour ne passera guéres
Sans de petits Rendez-vous.
Heureuse s'il vous ménage,
Quand vous serez sans témoins:
Mais je vois votre Amant sage,
Lors même qu'il l'est le moins.
Que de projets de prudence
Pour n'être point décelés!
Mais des Amans en présence
En vain sont dissimulés.
L'Artifice & la Tendresse
Reviendront au même point,

En vous regardant sans cesse,
Ou ne vous regardant point.
Qu'en dira le Père Jacques,
Ce Directeur si dévot?
Comment ferez vous à Pâques
Pour tourner autour du pot?
Une Ruse sans pareille
Otera ce poids si lourd,
Vous irez chercher l'oreille
D'un vieux Carme, aveugle & sourd.
D'une Mere trop farouche
Trompez le discernement:
Avec une œillade louche,
On voit par-tout son Amant.
Dans la Maison cette Intrigue
Fera du Charivari,
Et la Parenté se ligue
Pour vous choisir un Mari.
On vous prône, on vous affiche;
D'Epouseurs la troupe vient:
On choisira le plus riche,
Sans sçavoir s'il vous convient.
Perrette, *dit votre Pere:*
Monsieur vous offre sa main;
Nous avons brusqué l'affaire,
Vous épouserez demain.
Alors vers la jeune Vierge
Le Galant doit s'avancer;
Et vous droite comme un Cierge,
Serez d'un froid à glacer.
Vous recevrez tout de suite
Deux Baisers à fleur de peau;
Et de votre aveu tacite
Cette Embrassade est le sceau.

Paroissez, Boucles d'Oreilles,
Bijoux charmans, Montres d'or;
Voici le jour des merveilles,
Et demain peut-être encor.
Vous sortirez de l'Eglise
Vers une heure après minuit:
Voici le tems de la crise;
Enfin l'on vous met au lit.
Une Main extravaguée
Galopera vos apas;
Vous direz, toute intriguée,
Monsieur, vous n'y pensez pas!
Enfin s'il veut vous contraindre
A subir ses tendres Loix;
Avec art il faut vous plaindre,
Et crier à basse voix.
Jusqu'en pleine Matinée
Continuera son ardeur:
Il vous a tant profanée,
Qu'il vous sçait déja par cœur.
Le lendemain, sur le compte
Il fera le fanfaron;
Et sur tout ce qu'il raconte
Vous ne direz ouï ni non.
Sa tendresse sera ferme,
Et durera près d'un an:
Vous la verrez à son terme,
Dès que vous serez Maman.
Il dira qu'il vous ménage,
Qu'il craint pour votre santé;
C'est l'excuse d'un volage
Qui veut de la nouveauté.
Pour rapeller l'Infidéle
Vous feindrez d'aimer aussi:

La ruse n'est pas nouvelle,
Et n'a jamais réüssi.
Il gardera sa Maîtresse,
Et l'Amant de son côté,
De votre fausse Tendresse
Aura la réalité.
Bientôt dans le Domestique
Regnera l'air sérieux,
De part & d'autre on s'aplique
A qui trompera le mieux.
Un certain air d'indolence
S'emparera des Esprits;
Il mene à l'indifférence,
L'indifférence au Mépris.
Dès que le Mépris s'en mêle,
Les Intrigues vont grand train,
Et chacun prend pêle-mêle
Ce qu'il trouve sous sa main.
Le Mari prudent & sage
Sçait tout, & ne dira mot;
S'il vouloit faire tapage,
Il passeroit pour un Sot.
Malgré la Galanterie,
Vous garderez les dehors;
Et votre Coquetterie,
Aura les plus fins ressorts.
Mais la jeunesse vous quitte,
Et la Tendresse est à bout.
Alors vous en serez quitte
Pour nier hardiment tout.
Votre Avanture est finie,
A votre Epoux désormais
Tenez bonne compagnie;
Vous vivrez tous deux en paix.

Mais je vois, la malepeste !
Qu'un Moine avare & rusé
A belles mains prend le reste
D'un Cœur aux trois quarts usé.
C'est le Jeu qui vous occupe,
Il faut bien vous dissiper :
A force d'être un peu dupe,
Vous aprendrez à duper.
Bref, vous deviendrez dévote ;
C'est votre dernier Ecueil,
Ah ! sous votre humble Capote,
Que vous conservez d'orgueil.
A ma Science étalée
La Fillette n'entend rien :
Mais dans plus d'une Assemblée,
La grande la comprend bien.

Je ne vous demande point, mon Cher, ce que vous pensez de cette piéce ; je connois assez la bonté de votre goût, pour être sûr que vous l'aurez regardée comme un excellent tableau de ce qui se passe d'ordinaire parmi nos Dames. Mais que direz-vous de moi de commencer ma Lettre par des réflexions fort morales, & de la continuer par un Poëme, fort moral véritablement, mais qui en a si peu l'air ? Quelle disparate ! Il n'y en a pourtant pas. Une Lettre doit ressembler à une conversation, & une conversation doit être comme un Jardin, où deux amis, sans suivre de routes certaines, vont où le hazard & le plaisir les conduisent. Revenons donc à notre naïf Poëte. Voici encore une fable de sa façon.

Vous m'avoüerez qu'elle est digne de lui & de sa réputation.

Un Solitaire, ennemi de la gêne,
Et Sectateur de toute Volupté,
Qui repetée après elle n'entraîne
Ni les Remords, ni la Satiété,
Vivoit en paix, sans embarras, sans crainte,
Avec un Verre, un Livre & son Aminte.
Avint un soir qu'il entend un grand bruit,
Gros Equipage, & tout le train qui suit.
Dame Fortune, *elle-même en personne,*
Frape à la Porte, en lui criant; C'est moi!
C'est vous? Qui vous? Ouvrez, je vous l'ordonne,
Il n'en fit rien. Comment, *dit-elle!* Quoi!
Vous n'ouvrez pas? Vous refusez un gite
A la Fortune, & n'accourez pas vite
La recevoir? *Je ne vous connois pas,*
Répondit-il. Elle prie, elle gronde;
Le tout en vain. Allez fraper plus bas,
Je n'aurois pas où loger tant de monde.
Eh! logez-en seulement la moitié;
Vous êtes sourd? De grace, ayez pitié,
Mon cher Ami, de la Magnificence
Qui se morfond; la Grandeur, l'Opulence,
La Dignité, la Gloire sont ici,
Réduites, las! A vous crier merci.
J'en suis fâché; mais je ne puis qu'y faire.
Vous logerez tout au moins le Désir.
Je ne sçaurois, répond le Solitaire;
Je n'ai qu'un Lit que je garde au Plaisir.

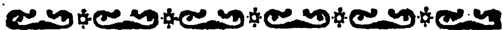
Je suis bien sûr que vous ne connoissiez pas ces pièces-là. J'en ai encore d'autres, &

& je vous en envoye une sur nouveaux frais. Remerciez-moi bien auparavant de celles-ci, si vous en voulez davantage.

Un jeune Cocq épris d'une Poulette,
Sollicitoit la derniere faveur ;
Il étoit beau, mais la Belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrette.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un Chant joyeux, jusqu'au bout du Village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah! ne crains rien, je suis un Cocq d'honneur,
Répondit-il, & te promets, ma Mie,
De ne chanter, si tu veux de ma vie.
Jures-en donc... J'en reçois tes Sermens.
Le Cocq vainqueur y fut-il bien fidèle ?
Il imita les plus honnêtes-gens,
Point ne chanta ; mais il battit de l'aîle.

Je ne chante point non plus. Mais j'oserois bien dire à la face de toute la terre que je suis, Monsieur, Votre....

Paris ..... May 1738.



LETTRE QUARANTE-SIXIEME.

EN traversant l'Allemagne, j'ai trouvé vos *Amusemens Littéraires*, & je dois à la justice l'aveu que je vous fais, Monsieur, qu'ils m'ont rendu le voyage moins long & moins rude. Le

choix des Vers François que vous y inſérez ; j'honore ces Vers, mais encore plus votre goût. Vos nouvelles marquent que vous êtes bien inſtruit de ce qui ſe paſſe à Paris & en Angleterre. J'eſtime la modération & les ménagemens, avec leſquels vous raportez certains faits un peu ſcabreux. Je louërois auſſi votre ſtile, ſi je ne craignois autant de vous paroître flatteur, que vous craignez aparemment d'être flatté. (Pardonnez cet *aparemment*, Monſieur à l'ignorance, où je ſuis de ce qui concerne votre Perſonne.)

Mais permettez-moi de vous faire une queſtion. Songez-vous aſſez à vos intérêts & à votre réputation, lorſque tout occupé du deſſein d'amuſer les Allemans, vous négligez, ou vous oubliez d'amuſer les François, parmi leſquels pourtant je vous ſoupçonne fort d'être né ? Pour moi à votre place, je ne me bornerois point à des ſujets, qui ne ſont guéres intéreſſans que là où vous êtes. Je voudrois y en mêler quelques-uns, qui euſſent pour la France d'autre mérite que celui d'être bien traitez. Que ne nous peignez-vous par exemple les mœurs de ceux dont vous êtes devenu le Concitoïen? Je ſuis perſuadé que ces tableaux plairoient à nos Connoiſſeurs, & certainement ils ſeroient utiles.

Ce qui m'engage à vous propoſer cette idée, c'eſt que moi-même, dans un ſéjour à... Ville Libre Impériale, où mes affaires m'arrêtérent quelques ſemaines & m'obligérent de voir des perſonnes de tous rangs,

Je trouvai de la facilité & du plaisir à faire ce que je vous conseille. Vous en jugerez par la copie suivante d'une lettre que j'écrivois à un Ami.

» Je suis à . . . . & chaque jour m'y of» fre quelque chose de nouveau & d'amu» sant. Dès que je fus arrivé, on s'informa » de moi-même si j'étois Gentilhomme, & » par un vrai bonheur, je pouvois répondre » qu'oüi. Je le dis, & en le disant je m'é» tonnai qu'on me l'eût demandé. Faut-il » qu'un honnête-Homme fasse preuve de » Noblesse, pour être bien reçû chez d'hon» nêtes Gens, & en est-il des Compagnies » en Allemagne, comme des Chapitres & » des Abbaïes de l'Empire, ou comme de » l'Ordre de Malthe? Quoi qu'il en soit, » avant ma réponse on ne me faisoit que des » civilitez équivoques. Sans doute on vou» loit éviter le terrible risque, ou de me re» fuser des égards qui pouvoient être dûs à » ma naissance, ou de m'en accorder qui » ne lui fussent pas dûs. Ce scrupule étoit » bien juste. Le mérite personnel doit par» tout céder le rang au mérite d'avoir des » ayeux illustres. Il ne faut rien confondre. » Ma déclaration nette & précise fit disparoî» tre l'air incertain & embarrassé de dessus » les visages, & y établit en la place l'air de » respect. Les Nobles me considérent, par» ce que je suis né dans un Château; & non » pas dans une des Fermes qui en dépendent. » Ceux qui ne sont point nobles, me regardent » comme un être d'une espéce supérieure à

» la leur., & s'estiment honorez de la moindre
» marque d'amitié que je leur donne. C'est
» ainsi que je suis prié de plus de parties de
» plaisir, qu'il ne m'est possible d'en accep-
» ter. J'ai pû faire ailleurs aussi bonne che-
» re ; mais nulle part je ne l'ai fait aussi
» grande. Dans l'instant que je vous écris,
» un Laquais vient m'inviter de la part de
» son Maître à un repas. Probablement la
» profusion y régnera, & je m'attends que
» la vûë & l'odeur de tant de mets entassez,
» m'ôtera l'apétit que mon Hôte souhai-
» teroit de me voir. Il y gagnera pourtant
» quelque chose. Il m'aura prouvé qu'il est
» riche, & l'opulence est ici le premier
» mérite après la Noblesse. »

J'ajoutois d'autres choses dans ma lettre; mais vous n'y verriez rien d'intéressant. Je vous en communiquerai d'autres, si je vois que vous ayez bien voulu employer celle-ci.

Je suis, Monsieur, Votre. . . . .



LET. QUARANTE-SEPTIEME.

LA lettre du *Craftsman*, que vous avez insérée dans vos *Amusemens*, Monsieur, a charmé tous ceux à qui je l'ai communiquée, & nous y avons vû avec joye que l'Angleterre parle comme la France du Car-

dinal de Fleury. Les loüanges de ce grand homme dans une telle bouche font d'autant plus d'honneur à son Eminence, qu'on ne peut aujourd'hui les soupçonner d'avoir été dictées par l'amitié. Nous aimer, ce fut toujours le moindre défaut de la Nation Angloise, & aujourd'hui ce l'est aussi peu que jamais.

Ce n'est pourtant ni la faute de ses Ministres, ni celle des nôtres. Les deux Gouvernemens, également amis de la paix, voudroient fort la conserver entr'eux, & ils souhaiteroient en même-tems que l'Espagne se prêtât à leur esprit de conciliation. Plaise à Dieu que des vûës si innocentes réüssissent ! mais je ne sais ce qui en sera. Non qu'on ne m'ait assûré à Versailles, & qu'on ne mande de Londres, que le Roi a fait offrir sa Médiation à L. Maj. Cath. & Brit. que la Cour de Madrid a nouvellement donné des réponses, ausquelles il manque peu de chose pour être satisfaisantes ; qu'elles ont tout à coup suspendu le départ de la Flotte Angloise, & qu'on en attend encore de plus favorables. On va jusqu'à dire que le Marquis de la Quadra est convenu avec Monsieur Keene de commencer l'accommodement par la restitution de quelques Vaisseaux. Un fait bien certain, c'est que le Roi d'Espagne, toujours équitable & modéré, a déja fait relâcher beaucoup de Matelots Anglois, qui avoient été pris sur les Navires prétendus Contrebandiers. Ni plus ni moins, je doute encore qu'on

puisse empêcher une rupture entre la Grande-Bretagne & l'Espagne, & ce doute je le fonde sur quelques avis de Hollande, qui portent que les Ministres Espagnols paroissent peu allarmés des menaces & des préparatifs de l'Angleterre, & que l'Espagne pourra bien avoir bien-tôt des raisons de compter beaucoup sur la France.

Mais à quoi est-ce que je vous amuse, Monsieur, & combien de fois ne m'avez-vous pas déja dit tout bas?

——— Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur Oræ,
Quid Tiridatem terreat, unice
Securus ———
Quid bellicosus Cantaber & Scythes
——— Cogitet, Adria
Divisus objecto, remittas
Quærere ——— *

J'avouë que j'ai eu tort, & peu curieux comme je le suis, de ce que font les Rois, ou de ce qu'ils veulent faire, je ne conçois pas comment j'ai pû vous donner un si juste sujet de m'apliquer ces vers de Juvenal sur une Gazette de son tems.

——— Novit quid toto fiat in orbe,
Quid Seres, Quid Threces agant, Secreta Novercæ,
Et Pueri, quis amet, quis decipiatur Adulter.

* Horat. Carm. L. I. Od. XXVI. & L. II. Od. XI.

Instantem Regi Armenio Parthoque cometen
Prima videt. Famam rumoresque illa recentes
Excipit ad portas ——— *

Voici dequoi réparer ma faute. Vous savez que le vertueux & savant Evêque de Montpellier vient de mourir, & qu'il est mort Apellant & Réapellant. Cette circonstance a donné lieu à quelqu'un de lui faire cette épitaphe.

Cy git qui droit au Ciel monta,
Dès le moment qu'il eut quitté la Terre.
A la porte il se presenta.
Que voulez-vous, lui dit Saint Pierre ?
Alors d'un ton respectueux,
Sacré Portier des Bienheureux,
Je viens vous demander passage,
Pour arriver au céleste héritage,
Où toujours ont tendu mes vœux.
J'aplaudis, dit le Saint, à votre ardeur extrême.
Mais je n'ai pas ici l'autorité suprême
D'ouvrir, ou de fermer la porte quand je veux.
J'ai bien ma voix comme les autres.
Il faut assembler les Apôtres.
Vous avez prêché ce point-là.
D'ici l'entrée est difficile.
Nous assemblerons un Concile.
En attendant demeurez-là.

* Juvenal. Satyr. VI.

Vous voyez que cette épitaphe est à peu près bonne pour tout Apellant de la Bulle *Unigenitus*, & c'est un défaut dans ces sortes d'Ouvrages-là. En voici une autre, qui pourroit bien avoir péché par un endroit contraire, c'est-à-dire, n'avoir même pas convenu fort exactement à la personne pour qui elle fut faite. Je l'ai copiée dans l'Eglise des Carmes d'*Avignon*, à cause du stile.

Simonis hic Socia de Gol jacet ecce Maria,
Corpore formosa, sed mente magis speciosa;
Florens ætate, floridior ast probitate;
Vas redolens morum, linguæ scia ponere lorum;
Atque subesse viro, pacatrix schemate miro;
Non faleras quærens, nativis nam fuit hærens;
Et nihil infesta quin sobria, mitis, honesta;
At facie læta, docilisque, modesta, faceta;
Simplex, pacifica, dulcis, pia, grata, pudica;
Indulgens, munda sapiens, humilis, verecunda,
Martha ministrando, sed Magdalena precando,
Gestu nempe gravis, placidis ubique suavis,
Nescia sectari ludos, lubricèque vagari,
Templa tamen visit, & egenis pabula misit,
Et demum verum speculum nitidum mulierum,
Cunctis digna bonis, Deus hanc sociam legionis
Angelicæ faciat. O qui legis hoc, pete, fiat;
Hæc Sacramentis sumptis, dulcedine mentis,
Anno milleno quadringentoque noveno.
Luce fit undena Septembris tunc aliena
A re terrenâ. Requies sibi detur amœna.

Quelque plaisante que soit cette épitaphe, elle n'en vaut pas une qu'on me donna à Madrid, dans un voyage que j'y fis il y a quelques années. Elle est en Espagnol ; mais je la traduirai en François pour ceux qui lisent vos *Amusemens*. Je devois avant tout vous avertir qu'elle fut faite pour un Musicien de Philippe II. Roi d'Espagne.

» Cy gît Juan Pinto, l'Orphée de l'Espagne. Quand il fut arrivé au Ciel, il » joignit ses accens à ceux des Anges. Mais » dès que Dieu l'eut entendu chanter, charmé de sa voix, taisez-vous, dit-il aux Esprits Célestes, taisez-vous petits Garçons » (*Callad, Moços,*) laissez chanter Juan » Pinto, le Musicien du Roi notre Seigneur. «

Vites-vous jamais rien de plus fanfaron & de plus stupide en même-tems ? Pour moi, je regarde cette Piéce comme un Chef-d'Oeuvre dans ces deux genres-là.

Je suis, Monsieur, Votre. . . . .

A Paris, ce .... Mai 1738.

P. S. Je comptois ma lettre finie, lorsqu'en remuant mes Papiers, j'ai rencontré une Piéce de vers, qui pourroit bien servir à égayer les *Amusemens Littéraires*. Elle est intitulée *le Requin enfroqué*. Je la crois de l'Abbé de Grecourt, à la facilité de la poësie & à la richesse des rimes.

Muse, *de grace au fait & point d'Exorde.*
Des Ecumeurs, gens sans miséricorde,

Firent descente, à je ne sais quel Port,
Et tout de suite y descendit la Mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
*Qu'*Agnès *redoute & dont* Barbe *se moque;*
L'ardente soif du Sang & du Butin,
Tant d'autres maux, le Sacrilége enfin,
Péché mignon des Ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les Pirates
Dans un Convent de Peres Cordeliers.
Châsse, Encensoir, Croix, Soleil, Chandeliers,
Vases sacrez, tout fut de bonne prise,
Burettes, Brocs, le Cellier & l'Eglise,
Tout fut pillé. Notez que les Vauriens
N'étoient pourtant Turcs, *ni* Juifs, *mais* Chrétiens,
En qui peut-être eût agi le Scrupule,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une Cellule
Trouvé de quoi se dire, Eh ventrebleu,
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu.
Quoi trouvé donc! quoi! gentilles Commeres,
Que sur la Nef on méne avec les Peres,
Pour y passer le tems dorenavant,
Eux à ramer, elles comme au Convent.
Pere Grichard, *bilieuse Pécore,*
Prêche & fulmine en pieux Mammore;
Pere Grichard *est traité d'Etourneau,*
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encore de prêcher ont la rage.
Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage;
Quand le plus fier de tous les Ouragans
Mieux qu'un Sermon convertit nos Brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant Chandelle à tous les Saints

Du Paradis & lieux circonvoisins.
Tout l'Equipage est aux pieds de la Chiourme,
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme,
Meâ culpâ, mon Pere, mon Mignon;
Ce n'est pas moi, c'étoit mon Compagnon.
Moines de dire, en faisant grise mine,
Punition & vengeance divine!
Le bon Larron contrit, comme à la Croix,
De se voüer à Monsieur Saint François,
S'il en réchape; à l'instant le tems change:
Vous eussiez dit que sur l'aîle d'un Ange
Le Séraphique *avoit dit,* Quos ego.
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo,
L'Eau reverdit, & sa claire surface
S'aplanissant, redevient une glace,
Tout rentre enfin dans son premier état;
Tout, j'y comprens le Cœur du Scélérat.
Il rit du Vœu formé pendant l'Orage,
Le Capitaine absoud tout l'Equipage,
Réünissant les deux Pouvoirs en soi,
Et sur son Bord étant Pontife & Roi,
Bûvons, rions, chantons, *dit le Corsaire*,
Frapez, Comite, & vogue la Galére.
Les Penaillons disoient, vous avez tort,
On fait la figue au Saint plus près du Port.
De *Pharaon* tel étoit le vertige,
Moïse aussi coup sur coup le fustige.
Le Chef repart, qu'on ait tort ou raison,
Ramez Faquins, belle comparaison
De foüet à foüet! la Verge de *Moïse*
Et le Cordon de Saint *François d'Assise*!
Trois jours avoient coulé sans accidens,
Le quatriéme, ainsi qu'entre leurs dents

Les Gris vêtus *prioient leur Patriarche*
De se venger, en purifiant l'Arche,
L'un d'eux soudain s'écrie, ah, le voilà!
Qui? Saint François. *Où?* Sur l'eau, là-bas, là,
Tenez, voyez, tout vis-à-vis la Poupe.
Sur le Tillac aussi-tôt on s'atroupe;
Oüi, c'est, dit-on, vraiment un Cordelier,
C'en est bien un, le fait est singulier:
En pleine mer un homme, & n'en déplaise,
Qui paroît même être-là fort à l'aise.
C'est, *s'écrioit un Moinillon fervent*,
C'est ce grand Saint, qu'à la merci du Vent;
Dans le péril, Ingrats, vous reclamâtes;
Mon œil d'ici distingue les Stigmates.
Je vois, je vois l'Ange exterminateur,
Le bras levé sur le Prophanateur.
Tremblez, Méchans! *La Frocaille en tumulte*
Passoit déja de l'espoir à l'insulte.
La Soldatesque incertaine & tout bas
Se demandoit, l'est-ce, ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur ame irrésoluë.
L'Indévot crut avoir eu la berluë,
Et du Soleil attendit le retour.
Il reparoît, on revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors le Relaps incline à pénitence,
C'est Saint François, qui pourroit-ce être donc?
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la visiére est nette
Pour le plus sûr, met l'œil à la Lunette,
Et dit; Ma foi, vous ne vous trompez point;
Je vois Capuce & Froc, c'est de tout point

Un *Cordelier* bien vif, bien à la nage;
Voulant venir peut-être à l'abordage;
Il faut l'attendre; hola ho, le Grapin!
Chacun se signe aux cris du Turlupin,
D'horreur le poil en dresse à tout son monde;
L'objet s'enfonce & disparoît sous l'Onde,
A l'instant souffle un bon Vent plus gaillard,
Et fût-ce un coup du Ciel ou du Hasard,
Vous en allez sçavoir le pour & contre.
Tout au plus près le Nageur se remontre,
Le Grapin tombe, accroche & tire, Qui?
Etoit-ce bien un Cordelier, *Nenni;*
Car de par Dieu, sa Mere & Saint Antoine,
Jamais l'Habit ne fit si peu le Moine.
C'étoit au vrai l'Habit d'un Franciscain,
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin,
Poisson goulu, vorace, anthropophage,
Poisson béant, Poisson pour tout potage.
Mais un Poisson froqué; par quel hazard?
Vous avez vû noyer Pere Grichard,
Figurez-vous ce Requin *qui le gobbe,*
Non pas avec, mais par dessous sa Robe;
Des Pieds au Col tantôt il fut grugé,
Et-là du Tronc la Tête prit congé.
Le Froc alors présentant l'ouverture
Avoit du Monstre embéguiné la Hure,
Et de ce jour, Quêteur humble & gourmand,
Frere Requin *suivoit le Batiment.*



LET. QUARANTE-HUITIEME.*

IL n'y a rien, Monsieur, de si plaisant que votre exactitude à déduire les raisons, qui vous empêchent d'être précis. Montagne n'est pas plus naïf quand il se louë, que vous quand vous vous cherchez des défauts; & c'est une vraye Comédie que de vous voir vous éplucher. Au fond, avec les lumiéres que vous avez, vous ne devez pas avoir tant de peine à attraper cette précision après laquelle vous courez. Vous me demandez ce que c'est que la *Précision*, en fait de stile & de langage, en raisonnant, exposant, prouvant, & si c'est l'Art ou la Nature qui la donne? Si c'est l'Art, dites-vous, que faut-il faire pour l'acquerir, & où sont les Auteurs qui ont donné des régles de cette précision?

Ce que vous demandez-là, Monsieur, est fort difficile à vous dire. Le malheur de nos termes, & entre autres de celui dont il est ici question, est de n'avoir point d'idée fixe. Tâchons néanmoins de lui en donner une, ou de démêler du moins ce qu'on veut dire. On dit d'une Chanteuse qu'elle a de la précision dans le Chant,

* Elle a été communiquée à l'Auteur des *Amusemens* par un Ami de *Suisse*.

quand ses cadences ne sont, ni trop longues, ni trop courtes; quand ses sons sont filés précisément ce qu'ils doivent être, quand elle donne bien juste aux paroles qu'elle chante le dégré d'expression qu'elles doivent avoir. On dit aussi d'un Auteur qu'il a de la précision, quand dédaignant un accessoir inutile ou peu important, il se tient ferme à ce que l'idée a d'essentiel & de principal; quand, s'en étant bien saisi, il la rend dans des termes si propres, dans des termes si sensibles, & qui la mettent si nettement sous les yeux, qu'il ne puisse plus avec bienséance y revenir; car nous ne voulons pas voir deux fois la même chose, sur-tout quand elle a été bien dite la premiére; ce qui semble raprocher le *stile précis* du *stile concis*, qui pourtant n'est pas le même.



LET. QUARANTE-NEUVIEME.

VOus nous avez donné, Monsieur, quelques Piéces de l'Abbé de Grécourt, qui m'ont beaucoup plû, & c'est pour vous payer de ce plaisir que je vous en envoye une, dont ce charmant Poëte vient de régaler le Public. Vous pouvez compter que peu de personnes en France & qui que ce soit en Allemagne ne l'a encore

vûë. Il n'y est question que d'une origine poëtique des Puces.

In tenui labor ; at tenuis non gloria.

Les Dieux en belle humeur sur l'Olympe assemblés
Résolurent un jour de tenir longue table.
Par les soins de Comus les mêts en sont réglés,
Et d'un vin délectable
Les Buffets sont meublés.
Déja dans la coupe profonde
Du Souverain des Cieux
Ganymede à la tresse blonde
A versé douze fois le jus délicieux.
Et déja douze fois Hébé, faisant la ronde,
A fait passer chez tous les Dieux
La joye & les plaisirs qui brillent dans ses yeux
Le soin des affaires du Monde
Ne troubloit point ces instans précieux.
Les Jeux & les Amours, admis seuls en ces Lieux,
Y répandoient un aimable délire ;
Et Jupin déposant toute sa majesté,
N'y laissoit connoître d'empire
Que celui de la Liberté.
Venus agace Mars, & ce Dieu qui soupire,
Heureux d'en recevoir un souris gracieux,
Quitte en la regardant cet air audacieux,
Que l'ardeur des combats inspire,
Phébus, éclattant, radieux,
Charme les Conviés par le son de sa Lyre,
Momus par des propos joyeux

Prend

Prend le soin de les faire rire,
Et réüssit encore mieux.
A danser chaque Dieu s'aprête:
Terpsichore étoit du festin;
Mais cette brillante fête
Eut bien un autre destin.
Depuis long-tems retiré de la table,
Morphée en longs babits, les yeux gros & baissés,
Couché sur des carreaux mollement entassés,
De ces bruyans plaisirs se jugeant peu capable,
Trouvoit plus convenable
De faire en paix digestion.
Cependant tout-à-coup il fait réflexion
Qu'en ces momens de commune allégresse;
Où tout bon Convive s'empresse
De payer son écot, chacun de son talent,
Y manquer, ce seroit à lui chose indécente.
Il s'avance alors d'un pas lent,
Et d'une voix encor plus lente,
Je veux, dit-il aux Dieux . . . . . Puis il bailla trois fois.
Je veux vous régaler. Vous qui suivez mes Loix,
Songes legers, accourez à ma voix,
Hâtez-vous, & qu'on présente
A leurs Divinités
Cette douce liqueur, source des voluptés,
Cette potion séduisante
Que vos fidéles mains m'aprêtent chaque jour.
Les Songes à l'instant aportent tour-à-tour
Aux Déïtés la coupe enchanteresse,
Et sur la foi de sa promesse
Chacun en hâte l'avala.

Ah! s'écria Jupin, fi donc! Qu'ai-je bû-là?
Ce sont pavots benins, dit Morphée, & sur l'heure
Il s'endormit profondément.
Jupiter en courroux voulut, mais vainement,
Punir cet attentat; car lui-même demeure
La bouche ouverte, & sans façon
S'endort à côté de Junon.
Atteint d'une semblable ivresse,
Chaque Dieu près de sa Déesse
Ronfloit à faire tout trembler.
Seulement la Troupe legére,
Qui suit la Reine de Cythére
Et qui de rire & de danser
Fait sa plus importante affaire,
S'écrioit à la trahison,
Disant qu'au lieu d'un somnifere
On leur devoit un violon.
Mais le narcotique poison
Agit bientôt sur eux, ainsi que sur leur Mere.
Tout dormoit donc dans la Céleste Cour,
Excepté cependant l'Amour.
Endormir cet Enfant est chose mal aisée.
L'avanture étoit drôle. Aussi le Dieu moqueur
En rit d'abord de tout son cœur.
Puis il survint dans sa pensée
Certain mouvement de dépit.
Cet assoupissement lui fait honte, il rougit.
Quoi, dit-il, au sombre Morphée
On vit donc dans ces Lieux élever un trophée!
Il triomphera seul au mépris de mes droits!
Eh! Que vont devenir & mon culte & mes loix!
Si les Dieux aux Mortels donnent un tel exemple,

On ne connoîtra plus ma voix,
Chacun va déserter mon Temple,
Et dédaignant les myrthes de Paphos,
Ne se couronnera que de tristes pavots.
Non ce honteux sommeil m'offense,
Et déja le scandale a duré trop long-tems.
Vengeons-nous, hâtons-nous; mais de cette vengeance
Retirons un nouvel encens.
Qu'un prodige nouveau signale ma puissance!
Il dit, & de son carquois
Tire un de ses traits redoutables.
Le trait s'animant à sa voix,
Se change en un essain d'Insectes innombrables,
Qui, suivant sa commission,
Prend à l'instant possession
Des saints Habitans de l'Olympe.
Il n'est pourpoint si clos, il n'est jupe, ni guimpe,
Où ce Peuple sautillant,
Fretillant,
Volant,
Rampant,
Grimpant,
N'introduise à la fin son éguillon piquant.
C'est en vain que pour s'en défendre,
On les voit en dormant s'agiter & s'étendre:
Inutile mouvement!
Sous la puissante main qui régit l'Empirée,
Ou sous les doigts mignons de Cithérée,
L'imperceptible Engeance échape également,
Et se dérobe impunément.
Tant dura ce rare exercice;

Et tant a l'Amour de malice,
Que des Divinités le pompeux vêtement
Souffrit un grand dérangement.
Les Déesses les plus hupées
Furent bientôt équipées
A peu près comme étoit Cypris,
Quand elle obtint la pomme de Paris.
Que de beautés! Qui pourroit les décrire?
Amour alors commençoit à sourire.
Mais ce n'est tout. Advint en ce moment,
Que Déesses & Dieux, je ne sçais pas comment,
S'avoisinerent tellement
Qu'on ne le pouvoit davantage.
Bon, dit l'Enfant rusé, couronnons notre Ouvrage,
Et vous, pour ma gloire formés,
Petits Insectes affamés,
Pincez, piquez, mordez, redoublez, faites rage,
Que par vous tout me rende hommage.
A ces mots de l'Amour, le Peuple sautillant
S'acharne de nouveau sur les croupes Divines,
Et de ses dagues assassines
Epoinçonne si vertement,
Que chacun à la fois fit un bond en avant.
Or ce bond opéra si favorablement,
Que tout-à-coup un cri se fit entendre,
Non de ces cris affreux, que produit la terreur,
Mais de ces cris charmans qu'une Bergére tendre,
Fait dans des bras de son Vainqueur.

Et Cupidon comblé de gloire
Y répond en chantant victoire.
Le rapide trajet des langueurs du sommeil
Au transport d'un si doux réveil
Des Dieux pour un moment laisse l'ame confuse.
Leur esprit encore étonné
A ce prodige se refuse.
Chacun d'illusion l'accuse.
Mais par le plaisir entraîné,
Bientôt le cœur les désabuse.
Mille soupirs pleins de douceur
Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bonheur,
Et loin de s'offenser d'une pareille ruse,
Ils s'y livrent avec ardeur.
Pourtant Dame Junon, Déïté rancuniére,
Reprochant à Jupin quelque infidélité
Pour le punir de cette iniquité,
S'avisa de faire la fiére,
Et prétendit soustraire au baiser conjugal
Sa majestueuse personne.
Mais l'Amour cette fois autrement en ordonne.
Un Essain réservé partant à son signal,
Fait cesser à l'instant le divorce fatal,
Et si vivement aiguillonne,
Que tout grand Dieu qu'étoit le Seigneur Jupiter,
Il fut près de se dépiter.
Ainsi, comme un Guerrier habile,
Qui combat dans les Champs de Mars,
Portant dans tous les rangs de vigilans regards,
Abandonne, ou retient, selon qu'il est utile,
Une Troupe à sa voix docile,

Ainsi l'Amour d'un pas leger
Parcourant toute l'Assemblée,
Faisoit à propos voltiger
Divers Détachemens de sa Milice aîlée.
Cependant occupés de leurs tendres Exploits,
Les Dieux s'oublioient de maniére
Que déja le Soleil avoit manqué trois fois
D'aller répandre la lumiere.
Foibles Humains! de vos plaisirs
Que la carriére est resserrée!
Si dans le cours d'une soirée
Quelqu'un a rempli ses desirs,
Bientôt se réduisant à d'impuissans soupirs,
Dans ses bras énervés il glace sa Maîtresse,
Tandis qu'on voit les Immortels
Durant trois jours sacrifier sans-cesse
Au Dieu de la tendresse,
Sans descendre de ses autels.
Trois fois l'Aurore matinale,
Quittant le vieux Tithon pour le jeune Céphale,
Annonce vainement aux Mortels empressés
L'aproche du flambeau du Monde.
Trois fois dans une nuit profonde
Ils rentrent confus & glacés.
Minerve enfin, Minerve la prudente,
Que son grave maintien avoit fait respécter,
Seulette dans un coin & réduite à pester,
Ne trouvoit pas la scene fort plaisante.
Soit modestie, ou soit dépit,
Elle n'avoit encor osé lever la vûë.
Ce rôle l'ennuyoit, & bientôt on la vit
Dépoüillant toute retenuë,
S'écrier au scandale, & courir en tous lieux
Prêcher la Continence aux Dieux.

Mais c'est vainement qu'elle crie.
Ils étoient sourds alors & firent peu de cas
De toute sa pédanterie.
Son zéle cependant ne se rebuta pas,
Elle osa s'adresser à Jupiter lui-même,
Et son éloquence suprême
Lui fournit un très-beau sermon;
Très-beau, mais si peu de saison
Que nos divins Epoux se mirent en furie;
Et franchement ils avoient bien raison.
Elle, sans s'étonner, reprend son oraison.
Tout est confondu, tout murmure,
Tout va périr dans la nature,
Si quelque tems encor les Dieux, sourds à sa voix
Abandonnent tous leurs Emplois.
Enfin si doctement la Cause fut plaidée,
Que Junon eut beau grimacer,
La requête fut accordée,
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer
L'Arrêt, qui de l'Amour suspendoit les mystéres.
Or ce n'étoit pas peu d'affaires.
A mesure qu'aux Dieux cet ordre étoit dicté,
Ils cédoient un moment à son autorité.
Mais si fervent étoit leur zéle
Pour ce jeu, qu'elle dédaignoit,
Qu'ils y revenoient de plus belle
A l'instant qu'elle s'éloignoit.
Comme dans un Jardin, azile de Pomone,
Fuit une troupe d'Ecoliers,
Lorsque le Régent en personne
Vient défendre ses espaliers.
Tout disparoît d'abord; mais l'Engeance rusée,
Sous les arbres trouvant une retraite aisée,

Loin de ses yeux les pille impunément,
Et tandis que l'un d'eux poursuivi chaudement
Exerce du Pédant les jambes & la bile,
Vingt autres d'une main habile,
Mettant à profit le moment,
Au lieu d'un cent de fruit, en enlevent un mille.
Tels on voit à l'aspect de la prude Pallas
Fuir les Couples divins : l'Amour guide leurs pas.
A son Culte charmant plus que jamais fidéles,
Les lieux les plus cachés recelent leurs soupirs,
Et cent roses toutes nouvelles
Trompent Minerve, au gré de leurs désirs.
Cependant, de ce badinage
Jupiter à la fin tout de bon se laßant,
Et de ces doux ébats Junon perdant l'usage,
Du bonheur d'autrui s'offensoit.
Tel est le propre de l'Envie.
Mon Epoux, disoit-elle, autrefois respecté,
Se faisoit obéir avec facilité.
Sa loi sans peine étoit suivie.
Mais hélas! Cette autorité,
Au caprice des Dieux maintenant asservie,
Va nous être à jamais ravie.
Bientôt de tels propos enflamment le courroux
Du Monarque jaloux.
Il fronce le sourcil, ce sourcil redoutable,
Qui fait trembler le Firmament,
Et d'un ton de voix formidable
Commande à tous les Dieux de paroître à l'instant.
Quel changement subit! Amour, de ta victoire
Ce moment termina la gloire.

Tous

Tous tes traits émoussés restent à cette voix
Au fond de ton carquois.
Mais la Gent âpre à la curée,
Que le malin Dieu Cupidon
Pour ses plaisirs avoit créée,
De Sang Divin toujours plus altérée,
Mieux que jamais joüoit de l'éguillon.
Or ce jeu, qui tantôt étoit si profitable,
Est maintenant insuportable.
L'agitation qu'il produit
Seulement à gratter conduit,
Et tombant tout en pure perte,
Par les Dieux plus long-tems ne peut-être souf-
ferte.
Mais tels sont du Destin les Décrets redoutés
Que ce que fait un Dieu, nul ne peut le défaire.
Comment donc se soustraire
Aux importunités
De ce Peuple affamé, que l'Amour fit éclore?
Il est un moyen encore,
Dit le Monarque des Cieux,
Et je l'aprouve d'autant mieux
Qu'il s'accorde avec ma justice.
Du Genre humain la suprême malice
Depuis long-tems a lassé mes bontés.
Ajoutons un nouveau suplice
Au tourment qu'il a mérité,
Et si le Sort défend que l'Insecte périsse,
Que sur la Terre au moins aux Mortels affecté;
Soudainement il soit précipité.
Il dit, on aplaudit: l'Engeance conjurée,
Pénétrant la Voute Ethérée,
Est bientôt le joüet des vents,
Qui, la détachant de la nuë,

La font tomber comme grêle menuë
Sur la Terre & ses Habitans.
Là depuis ce tems confinée,
Elle est seulement destinée
A nous tourmenter nuit & jour,
Où si parfois encore utile au Dieu d'amour,
De deux tendres Amans elle anime le zèle,
Combien en ressentent gratis
La morsure cruelle ?
Puissiez-vous, insectes maudits,
Exercer loin de moi votre éguillon caustique;
Fuyez; car graces à Cypris,
Je n'ai besoin que puce me pique,
Quand je suis près de mon Iris.

Du goût, dont le Public voit assez que vous êtes, Monsieur, je suis sûr du plaisir que ces Vers vous auront fait. Mais vous ne devineriez pas que j'en ai retranché un grand nombre, qui valoient du moins ceux que vous avez lûs, & où plus d'une Dame vertueuse & d'un grave Philosophe avoient trouvé le mot pour rire, sans y voir dequoi se scandaliser. J'ai pourtant procédé sans scrupule à cette mutilation, & pour cause. Je sais comme on a parlé d'un des derniers *Amusemens* pour une piéce assez joyeuse de notre Abbé. Que n'auroit-on pas dit, si celle-ci avoit paru *in puris naturalibus* ?

Je suis, Monsieur, Votre....

.... 28. *Avril* 1738.

LETTRE CINQUANTIEME.

MONSIEUR,

APrès la Lettre que vous avez inférée dans vos *Amusemens* à la feuille treiziéme,* celle que j'ai l'honneur de vous envoyer ne doit avoir pour vous rien de surprenant. C'est le même sujet dans l'une & dans l'autre. Toutes deux sont écrites dans le même esprit. La maniére seule est différente.

Votre aimable Ignorant démontroit par des exemples l'avantage de ne pas penser. Que de Gens il doit avoir convertis ! Combien plus lui auront sû gré d'avoir plaidé avec tant d'esprit la cause de l'ignorance & de l'indolence ! N'avez-vous pas senti vous-même, qui paroissez avoir pris quelque peine pour fuïr ces deux prétendus défauts, qu'au bout du compte il a raison ? l'humanité nous méne-là, & s'il se pouvoit que vous en voulussiez encore des preuves, elles se présentent en foule. Je me borne à une pour abréger.

Regardez ces jeunes Praticiens que la Fortune a bercez d'un air riant, & ausquels je crois qu'elle a donné la mammelle. Mis par elle dans une pleine liberté de suivre la voix caressante de cette Nature si bonne, & d'entrer dans les routes délicieuses où elle nous invite, voyez-vous qu'ils se laissent engager

* Ci-dessus pag. 165.

par les Maîtres les plus adroits dans les sentiers laborieux des Sciences? Je l'avouë, peut-être n'éviteroient-ils point les piéges que ces fâcheux Pédagogues leur tendent, sous ombre de zéle. Mais leur instinct est sage pour eux. Parlez, prêchez, déclamez, Race odieuse de Pédans, ce n'est pas vous qu'on écoute, encore une fois la tendre Nature y a mis bon ordre, & la Fortune est de concert avec elle, pour protéger la haine du travail & le mépris du sçavoir.

Ce qui marque plus que tout ce que j'ai dit la tendresse & l'équité de cette Nature, c'est l'agrément & la briéveté du chemin qu'elle nous a tracé vers l'ignorance, & la facilité qu'il y a, même pour les moins riches, d'acquerir l'heureux art de ne point penser. J'ai formé là-dessus le Projet d'un Traité en forme que je mettrai en Latin, si je n'ai pas encore oublié cette Langue, & que j'intitulerai *Ars non cogitandi*. Quelques-uns de mes Amis, à qui je me suis ouvert là-dessus, m'assûrent que cet Ouvrage damera le pion à celui du Port-Royal, intitulé *l'Art de penser*, qui a gâté tant d'esprits, que leur tempérament & leur situation sembloient devoir mettre en garde contre sa pernicieuse doctrine. Mais j'aime mieux m'en raporter à vous seul, & vous en faire juger par le plan que je me suis proposé.

Mon but est double. J'établis le bonheur de ne point penser, & les moyens d'y parvenir. Je ne vous parlerai à présent que de cette derniére Partie.

Le premier moyen d'atteindre à la perfection du grand art que j'enseigne, c'est de regarder le soin de tout ce qui concerne notre corps comme la plus importante de nos affaires, & de faire nos intérêts les plus précieux de ses plaisirs. Qu'un Philosophe cherche des plaisirs imaginaires dans des objets hors de la portée de ses sens, qu'il se tourmente lui-même par des choses aussi peu naturelles que la tempérance & l'abstinence, qu'il refuse à son corps les plaisirs qui lui sont dûs & dont il a besoin, qu'ainsi il se croye heureux sans l'être, ou qu'il se console par l'espérance de le devenir, à lui permis. Que ces chiméres fassent sa félicité; nous ne les lui envions pas.

Voulez-vous, Monsieur, que je vous communique un secret éprouvé pour confondre ces superbes Philosophes, éternels & assommans Panégyristes des plaisirs de l'esprit? Vous sçavez quelle compassion insultante ils témoignent à un brave Homme qui traite son corps avec bonté, ou, pour mieux dire, qui lui rend justice. Agissez avec eux comme les Navigateurs font avec les Sauvages d'une Terre, ou d'une Isle qu'ils ont découverte, & qu'ils voudroient connoître au juste. En un mot, tâchez d'en attraper un, & procurez-lui adroitement les occasions de gouter ces plaisirs, qu'il traite de grossiers & qu'il dédaigne. Il s'y livrera d'abord sans réflexion. Il tâchera de se persuader ensuite qu'il ne

s'y prête que dans des vûës dignes d'un Homme de son espéce. Ecoutez-le. Ce sera, ou complaisance, ou respect, ou intérêt juste, ou que sais-je moi ? Mais à bon compte il continuëra paisiblement ce train de vie. Le tems viendra qu'il sera forcé de se faire à lui-même le mortifiant aveu que ces plaisirs corporels ne sont point tant méprisables. Cette ame si fiére sera alors quelques efforts pour retourner aux sublimes rêveries, qui ci-devant faisoient ses délices, & qui la dédommageoient du reste. Il sera trop tard. Plongée dans une douce léthargie, elle n'aura plus la force de s'élever si haut, bientôt même elle en perdra jusqu'à l'envie, & elle se trouvera, sans savoir comment, parvenuë à l'art inestimable de ne point penser. Que le sort de notre ci-devant Philosophe sera heureux dès ce moment-là ! Il vivra sans y songer, & il en sera de lui comme de Saturne, qui, précipité du Ciel dans une certaine Isle, dormoit sans cesse & étoit diverti par les songes les plus flatteurs.

Un second moyen de réüssir dans l'Art de ne point penser, c'est de se répandre le plus qu'il est possible dans le monde. L'ame naturellement aime la retraite & redoute la dissipation, où le concours & l'agitation des objets extérieurs pourroient la jetter. Elle se plait à se rapeller son origne & à s'occuper de la fin pour laquelle elle a été faite. Voulez-vous la guérir de cette mé-

lancholique façon de penser ? Ne l'abandonnez pas un instant à elle-même, ne lui laissez pas le loisir de songer à l'avenir, amusez-là du present, fournissez-lui abondamment des distractions. Suposons que ce soit une Dame, qu'un zèle loüable vous engage à vouloir rendre heureuse. Faites ensorte que de jolis Diseurs de riens la prennent au saut du lit, & l'entretiennent à sa toilette de leurs conquêtes, de ses charmes, des avantures les plus nouvelles. Qu'elle ne soit jamais seule en carosse, ni à la promenade. Qu'elle reçoive & qu'elle rende souvent des visites. Qu'elle ait une curiosité insatiable pour tout ce qui se passe, quelque indifferent qu'il puisse être, & qu'elle ne manque jamais de benins Conteurs, ou Conteuses qui lui raportent tout ce qui se fait, ou ne se fait pas, Qu'elle ne manque aucun Spectacle. Qu'elle voye tout ce qu'il y a de curieux & de rare. Qu'elle ne se couche jamais, que fatiguée des divertissemens de la journée & accablée de sommeil. Surtout qu'elle ne s'embarrasse ni de priéres, ni de sermons. Ces deux choses seules suffiroient pour la ramener à ses anciennes dispositions, & pour l'éloigner à jamais de l'Art de ne pas penser.

Un troisiéme moyen, c'est de parler beaucoup. On a toujours observé que les plus grands Parleurs, sont les plus petits Penseurs. Parlons donc, parlons sans cesse, parlons de tout, c'est-à-dire de tout ce qui est

à la mode dans les conversations du beau monde, par exemple d'habits d'un grand goût, d'équipages magnifiques, de livrées brillantes, de chevaux fins, de tables délicates, de vins exquis, du bon air dont une telle se met, de l'air gauche d'une autre, des galanteries publiques de tel homme marié, des amours médiocrement clandestines de sa femme, du carosse superbe qu'une riche Doüairiére a donné à un Adolescent beau & bien fait, des contracts de rente, dont une jeune & indigente Beauté n'a obligation qu'à ses charmes. J'avouë que des matiéres si relevées ne sçauroient plaire à toute sorte de personnes, & qu'elles surpassent même la portée de quiconque ne joüit pas d'un gracieux loisir, soit que ses affaires, ou sa condition le mettent au-dessous d'elles. Mais il y a pour chacun des sujets de parler. Que l'homme, né sérieux & triste, s'amuse à blâmer les récréations innocentes de ses Voisins, quand même ils les auroient méritées par les travaux les plus opiniâtres. Que le riche Marchand chicane le Marchand plus riche que lui sur ses dépenses, & qu'il annonce sa chute prochaine. Que l'Artisan décrie les ouvrages de ceux de sa profession, & admire la sotise des Gens qui les employent & les enrichissent. S'il étoit possible que la Médisance, aidée de quelques grains de Calomnie, laissât du vuide dans la conversation, que les nouvelles des Gazettes & les bruits de

Ville accourent pour le remplir. Un homme sera bien malheureux, si après avoir suivi cette méthode pendant un tems raisonnable, il lui reste encore du penchant & de la facilité à penser.

Je voudrois pourtant, Monsieur, afin de mieux assûrer les progrès de mon Eléve y ajouter un moyen aux trois précédens, & ce seroit de ne faire jamais de lectures graves. Un siécle aussi poli que le nôtre ne pouvoit que les proscrire. Aussi la plûpart des Libraires ont-ils eu la sage & obligeante attention d'imprimer le moins qu'il se pouvoit de Livres un peu sérieux. Cependant il y a encore nombre de gens apliquez, gens de l'autre monde, pour bien dire, qui aiment ce qu'ils apellent des Ouvrages méditez, profonds, nouveaux, pleins de recherches savantes & intéressantes. Il faut bien servir ces gens-là comme les autres. Car enfin ils payent généreusement ce qui est de leur goût, & tel d'entr'eux, sans être fort riche, donnera cinquante florins pour un seul Livre, tandis qu'un grand Seigneur croit avoir beaucoup fait d'avoir acheté cinquante on soixante volumes pour la somme de quinze ou vingt écus. Voilà comme il s'imprime de tems en tems des Traitez d'un sérieux à glacer les Dames les plus charmantes & les plus aimables Cavaliers. » Mes chers » Disciples, ô vous ! qui aspirez à l'art de » ne point penser, fuyez ces Livres-là, ils » vous perdroient. Prenez-moi en leur

» place de beaux & bons Contes des Fées,
» des Comédies Italiennes, des Historiettes
» modernes, des Romans nouveaux, cer-
» tains Mercures qu'il y a, divers Recueils
» de bons mots, un *Arlequiana*, un *Gasco-*
» *niana*, un *Polissoniana*, & autres tels Trai-
» tés aussi graves. Lisez-les en vous levant
» & en vous couchant. *Nocturna versate*
» *manu, versate diurna.* Donnez la préfé-
» rence à ceux qui exercent le plus votre
» faculté risible. Vous ne sçauriez croire
» combien un bon mot ou un conte joyeux
» déconcertent une ame, à qui la sotte fan-
» taisie de penser seroit venuë.

» Notez bien, à propos, que ce que j'ai dit
» des Livres doit s'entendre aussi des person-
» nes que vous pourriez fréquenter. *Si*
» vous rencontriez par hazard de nouveaux
» Leibnitz, ou des Newton, ou des Locke,
» ou des Wolfius, ou des Muralt, ces gens-
» là ne sont pas votre fait. Il vous faut de
» bons compagnons, de fins gourmets, des
» experts & des connoisseurs en matiére de
» volupté; des esprits forts, qui sçachent se
» faire un jeu de la Religion, que le com-
» mun des hommes regarde d'un œil si res-
» pectueux; avec de telles compagnies,
» vous serez à votre aise, vous serez au lar-
» ge, & j'ôse vous promettre, non-seule-
» ment que vous serez dans peu aussi sages
» & aussi sçavans que vos amis, mais
» même que vous ne penserez pas plus
» qu'eux.

» En parlant ainsi, je supose, mes très-
» Chers, qu'ils vous auront persuadé que
» vous n'avez point d'ame, & qu'il n'y a
» point d'Enfer. Si ma suposition est
» vraye, il ne manque plus rien à votre bon-
» heur ; & pour vous montrer que je ne le
» dis pas sans de fortes raisons, j'en prens
» à témoin l'un des plus grands Poëtes de
» l'Antiquité, c'est-à-dire Virgile, qui dans
» le second Livre des Géorgiques dit en ter-
» mes formels :

» *Felix qui potuit rerum cognoscere causas,*
» *Atque metus omnes, & inexorabile fatum*
» *Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.*

» Mais si par malheur votre raison rébelle
» tenoit encore bon pour les vieux & com-
» muns principes, tâchez de vous mettre dans
» l'esprit que tout dans ce Monde est l'effet
» d'un aveugle hazard, ou d'une nécessité
» invincible. Je sçais que vous aurez de la
» peine à vous former des idées fort nettes
» & fort distinctes de ces axiomes. Il n'im-
» porte. Dites-le toujours. Vous le croi-
» rez à force de le dire «.

Ce plan & ces extraits doivent vous avoir mis au fait de ma pensée. J'attends à présent la vôtre. J'espere que vous me serez favorable ; car je suis, Monsieur, Votre....

Francfort ce 2. Juin 1758.



LET. CINQUANTE-UNIEME.

JE m'attendois, Monsieur, à une prompte réponse de votre part sur mon *Art de ne point penser*, & je ne l'ai point encore reçûë. Je crois voir à quoi il tient. C'est que je vous ai bien exposé les moyens faciles & naturels d'arriver à la perfection de ce grand art, mais non l'utilité dont il *est*. Il est vrai que j'aurois dû commencer par-là mon analyse, & c'étoit aussi mon premier dessein. Mais franchement je me trouve un peu foible de ce côté-là, quoique ce soit la partie de mon Ouvrage à laquelle j'aye le plus travaillé, & qui m'a le plus couté. Il n'importe. Risquons une confession entiére & exempte de déguisement.

Préjugez favorables & preuves formelles font la division de cette partie. Je range au nombre de ces préjugez le consentement presque général du grand monde, du monde poli, du monde savant, du vulgaire même, à se conduire d'une façon, qui prouve que ne point penser est regardé par deux tiers des hommes comme la souveraine félicité. Quel paradoxe, direz-vous? Il n'y en a point, Monsieur. Prétendez-vous par exemple qu'un Compilateur pense, lorsqu'il feuillette des milliers de bons Livres pour en faire un mauvais? Ce Savant pense-

t'il, qui travaille une grande partie de sa vie, & qui fait des frais immenses d'érudition, pour prouver ce fait important, que le *Rhombus* des Romains étoit un turbot, & non une solle? Pense-t'il cet autre, qui jettant des regards dédaigneux sur le Philosophe & le Mathématicien, comme sur de misérables ignorans, consume ses jours à aprendre laborieusement l'Arabe, le Chinois, la Langue du Thibet, le Hottentot, & se félicite d'avoir entassé tant de mots dans sa tête, qu'il n'y reste plus de place pour les choses? Est-ce penser que de rougir de sa mauvaise fortune, lorsqu'on n'a à rougir d'aucun crime? Est-ce penser que de préférer la fatuité chamarrée d'or au mérite en mince droguet? Est-ce penser que de perdre dans des divertissemens, qui n'ont rien de touchant pour l'esprit, ni d'avantageux pour le corps, un tems que les affaires demandent? Est-ce penser que de compter sur la reconnoissance des hommes, ou seulement sur leur équité; que d'attendre d'autrui le secret, que vous n'avez pas sçû vous garder à vous-même; que de faire fonds sur les maniéres gracieuses & sur les magnifiques promesses d'un homme de Cour; que de tabler sur l'attachement d'un ami zélé, ou d'un serviteur fidéle & utile, lorsqu'on les dégoute par des manques d'égards, ou même par des duretés?

Je vous en ai dit assez, Monsieur, pour vous mettre en état de supléer abondamment à ce que je n'ai pas dit. Mais venons

aux preuves formelles. L'utilité de ne pas penser ne pouvant-être mieux prouvée que par des exemples, j'en prendrai au hazard quelques-uns dans mon broüillon.

» Eutyche a de l'esprit, de la raison, des » talens, du monde, & du bien encore plus » que de tout ce que j'ai dit. Quelle croyez-» vous que soit sa vie ordinaire ? Il fait bon-» ne chére, porte des habits magnifiques, » sort dans un équipage riant & de bon » goût, voit en hommes & en femmes » tout ce qu'il y a de plus estimé ; & tout ce » qu'il y a de moins estimable, obtient par » ses belles qualités la considération des uns » & paye les complaisances des autres, fré-» quente tour-à tour les coulisses de l'Opéra » & les Académies de jeu ; écoles funestes, » où tout ce qu'il pourra gagner à force de » pertes, ce sera une ferme résolution de » n'y jamais reparoître. Voici, je crois sa » journée finie. Non. Il compte ce qui » lui reste dans sa bourse, fait un fort frugal » repas à la hâte, se met au lit, y commen-» ce la lecture d'un bon Livre, acheve cel-» le d'un mauvais, & s'endort là-dessus d'un » sommeil qui ne sçauroit guéres être fort » paisible, après une journée si tumultueu-» se & si agitée. Eutyche pourtant se croit » heureux, & l'est puisqu'il le croit. Mais » se le persuaderoit-il encore, s'il avoit le » malheureux talent, ou plûtôt le loisir de » penser ? Ne se reprocheroit-il point l'abus » qu'il fait des graces, dont la Nature & la » Fortune l'ont comblé ? Ne se diroit-il

» point qu'il doit à ses enfans ce qu'il a
» reçu de ses ancêtres, c'est-à-dire, de bons
» exemples, une éducation sage, des éta-
» blissemens avantageux, & enfin cet éclat
» précieux, que la belle réputation d'un pe-
» re ne manque jamais de répandre sur sa
» famille? Ne voudroit-il pas alors changer
» de vie, & le pourroit-il, & par consé-
» quent ne seroit-il pas à plaindre?

» Oenocrite au sublime talent de bien boi-
» re joint un discernement rare & un goût
» infaillible en fait de vins. Si les Romains
» avoient été aussi connoisseurs que lui, ils
» n'en auroient pas été à la peine de marquer
» sur les tonneaux les noms des Consuls, sous
» la Magistrature desquels les vins avoient
» crû. Il sait à coup sûr que tel vin est de telle
» année & de tel crû. C'est le palais le plus
» sçavant, dont vous oüites jamais parler;
» aussi préside-t'il à quelque table qu'il soit.
» *Goutez de ce vin*, lui dit l'Ami qui *le trai-*
» *te. Je vous le garantis de tel vignoble. Il*
» *m'a couté tant.* L'expert goute à plusieurs
» reprises avec un air attentif. Chacun a
» les yeux fixés sur lui pour deviner sa
» sentence. Enfin il prononce, & on n'ose
» apeller de lui. Une déférence si profon-
» de flatte sa vanité & fait son bonheur.
» Hélas! Que cette flatteuse idée tarderoit
» peu à s'évanoüir, s'il sçavoit penser! Il se
» diroit qu'avec un si beau don il n'est pas
» au-dessus d'un habile Marchand de vin «.

J'ai encore nombre d'exemples également
propres à prouver ma thése; mais ceux-ci

suffisent pour vous. Je vous envoye par occasion *l'Accommodement de la Vérité & de la Charité*. Je vous avertis que c'est un Conte.

La Vérité, la Charité,
Si rares au Siécle où nous sommes,
Furent les beaux présens que le Ciel fit aux hommes,
Avant qu'ils l'eussent irrité.
Mais ces aimables Sœurs ont quelquefois querelle,
Le plus subtil a peine à les concilier.
L'une est toujours ardente & signale son *zéle*,
L'autre est inexorable & ne sçauroit plier:
S'il faut prendre parti, le choix est difficile.
Voyons de quelle adresse à franchir ce pas-là
Sçut user un Docteur habile
De l'Ecole de *Loyola*.
Dans *Paris* une jeune Fille,
Héritiére d'un gros Banquier,
Etoit l'honneur de sa Famille
Et l'ornement de son quartier.
Plus d'un Galant cherche à lui plaire;
Mais entre les devoirs rendus
Près de la Fille & de la Mere
Les soins d'un jeune Mousquetaire
Semblent les plus ardens & les plus assidus.
La Mere prudente, attentive,
Juge à propos d'entrer en explication,
Et d'une recherche si vive
Aprofondit l'intention.
Ma vûë est toute légitime,
Répond fiérement l'Amoureux.

Si je puis devenir heureux,
Ce ne sera pas par un Crime.
Faut-il quelque éclaircissement
Sur mes moyens, sur ma Noblesse ?
Chez le Pere Recteur de la Maison Professe,
On peut en avoir aisément.
Quoi! le Pere Recteur! dit la bonne Maman!
Le témoignage est bon, je connois sa droiture,
Et j'aurois pour son sentiment
Même foi que pour l'Ecriture.
Ces mots au cœur du jeune Amant
Font luire un rayon d'espérance.
Il vole sans perdre un moment,
Au Cloître de sa Révérence.
Cher Pere, lui dit-il, *mon sort est en vos mains,*
Un mot de votre part, contraire ou favorable,
Va bientôt de tous les humains
Faire le plus heureux, ou le plus misérable.
Il s'explique, & le Pere est touché vivement
D'un discours, que l'Amour a rendu pathétique.
Je suis à vous, dit-il, *mais j'ignore comment...*
Ecoutez, reprend-t'il, *je roule une pensée,*
Qui va vous paroître insensée,
Mais qui peut à vos vœux servir utilement.
Je connois un Richard, jaloux à toute outrance,
Et qui pour échaper à l'Astre des Cocus,
Offre cinquante mille Ecus,
A quelque homme de confiance,
Qui de sa chere Epouse assûre l'innocence,
Par de sages avis, par son inspection;
Mais à cette condition

Que pour son entiere assûrance,
Cet Argus *se soumette à l'Opération,*
Qui n'est pas si commune en France
Que dans quelque autre Nation.
Si cet Emploi suffit à votre ambition,
Vous en aurez la préférence.
Oh! l'admirable expédient
Pour avancer mon Mariage,
S'écria notre Adolescent!
Morbleu, pour les Trésors qu'on puise en Orient,
Pour tout l'Or que roule le Tage
Je ne livrerois pas ce gage.
Modérez ce transport, dit le Pere en riant;
Et soyez moins impatient;
Je ne perds pas encor courage.
Au Domicile du Recteur
Paroît bientôt la bonne Mere;
C'étoit son conseil ordinaire,
Et peut-être son Directeur.
Elle parle, elle questionne.
Du jeune homme, dit-il, *j'estime la personne,*
Et respecte l'extraction;
Elle est depuis long-tems avec distinction
Sur les Rives de la Garonne.
Quant à ses Revenus, je n'en sais guere au fait;
Mais je suis assuré qu'il possede un Effet,
Dont il a refusé quinze mille Pistoles.
La Mere est satisfaite & donne des paroles;
Les vœux de notre Amant sont bientôt exaucés,
Et les Nôces se font sans ces dépenses folles,

Sans ces aprêts vains & frivoles,
Dont la plûpart des Grands sont trop embarrassés.
Tout rit dans le nouveau ménage.
Sur la fin d'un repas où regnoit la gaïeté,
Le Recteur s'aplaudit de sa dextérité
A conduire un pareil Ouvrage:
Il fait voir que sa Charité
A bien joüé son personnage,
Sans offenser la Vérité.
La Maman en rit peu, la bonne Créature
Voit d'un air assez consterné
Que l'Effet de son Gendre est d'une autre nature
Qu'elle n'avoit imaginé,
Et contre le Recteur à demi-bas murmure.
Pourquoi, disoit-elle en secret,
De convertir en or ce précieux Effet
L'offre fut-elle refusée?
Oh que le change me plairoit!
Mais on prétend que l'Epousée
N'en eut pas le même regret.



LET. CINQUANTE-DEUXIEME. *

PEut-être, Monsieur, vous n'aurez pas encore entendu parler d'une affaire qui a fait du bruit en Ecosse, dans les premiers jours de ce Mois. Mais du moins vous sçavez qu'il y a encore dans ce

* Cette Lettre nous a été communiquée.

Royaume des restes de cette *Secte* inquiéte & turbulente, qui sous le spécieux prétexte de vouloir abolir la tyrannie dans l'Eglise & dans l'Etat, ne put souffrir ni son légitime Roi, ni l'Usurpateur Cromwel, & qui ne rendit la Couronne à Charles II. qu'à condition qu'il seroit moins son Roi que son Esclave. Trois Orateurs de cette Secte * assemblerent plusieurs milliers de personnes sur le Mont-Braid à quelque distance d'Edimbourg, pour y pleurer les péchés de la Nation. Chacun d'eux s'étendit à son aise sur ce sujet, qui est le favori de leurs semblables; c'est-à-dire, que chacun d'eux déclama ses trois bonnes heures contre les vices des Particuliers, & plus encore contre la corruption de l'Eglise d'Ecosse. Quelle Eglise en effet que celle qui a rompu le *Convenant*, cette Ligue si sainte, & qui néglige de soutenir la Monarchie de Jesus-Christ contre les Rois, qui s'arrogent une jurisdiction dans les matiéres ecclésiastiques! Ils remontrerent que l'Union des deux Royaumes avoit été la juste punition de cette infidélité, & qu'elle étoit la cause des maux innombrables, dont la Nation étoit affligée; & de l'opression sous laquelle l'Eglise Ecossoise gémissoit. Ils représenterent les Loix, par lesquelles le Parlement a été forcé de dompter leur indocilité, comme incompatibles avec la sacrée Parole de Dieu, & de

* On a sçû d'Angleterre qu'ils s'apellent Mair, Wilson & Ereskine.

rogatoires aux priviléges d'un Peuple libre. Enfin ils renvoyerent leur Auditoire, charmé d'avoir été bien & dûëment effrayé pendant neuf heures par les peintures les plus terribles & par les prophéties les plus menaçantes, mais plus satisfait encore de sçavoir qu'il pouvoit en bonne conscience être rebelle, & que le *Convenant* sanctifioit tout.

Je n'ignore pas quel traitement on auroit fait à ces lugubres Prédicateurs, s'ils avoient prêché aussi familiérement dans quelque endroit voisin de la Haye ou d'Amsterdam. Chez nous on ne s'en est pas ému. Ici leur témérité & leur insolence ont passé pour courage. Là on les a traitées d'amour généreux de la Patrie. Ailleurs on s'en est diverti comme d'une extravagance. Le Ministére même a jugé qu'il étoit de la prudence de fermer les yeux sur une audace si scandaleuse, & franchement il a eu raison.

Il n'en est pas de nous autres Anglois comme de vos Hollandois. La bile ardente, qui échauffe notre sang & notre imagination, nous rend également capables de tout ce qu'il y a de grand en bien & en mal, selon que les circonstances nous portent à l'un ou à l'autre; au lieu que des humeurs plus bénignes vous laissant une certaine fraîcheur & un certain calme, votre jugement en a d'autant plus d'aisance dans ses opérations, & en est moins sujet à donner dans l'excessif. Vos Magistrats puniroient des Prédicateurs si séditieux, & chaque Citoyen aplaudiroit à une sévérité si nécessaire. Ici

elle irriteroit les uns, elle attendriroit les autres : l'air de piété & la constance des coupables leur attireroient l'admiration de beaucoup de gens ; & après s'être intéressé pour leurs personnes, on se passionneroit pour leur doctrine. Leur sang deviendroit une féconde semence de Perturbateurs du repos public.

Funestes effets de la superstition & de l'enthousiasme, quand ils sont joints ensemble & soutenus encore, comme dans ce cas-ci, par l'aparence éblouissante de zéle pour la liberté ? Il n'y a aucun défaut, dont on dût travailler davantage à nous guérir que des deux que je viens de nommer. Mais il faudroit commencer par nous les faire connoître distinctement, & voici un parallele qui m'y semble propre. Je l'emprunte du *Vieux Whig* *.

» La superstition supose une petitesse » d'esprit & un défaut de jugement, au lieu » que l'enthousiasme procede d'une pré- » somption naturelle & d'une imagination » trop forte. L'une abaisse l'ame au-dessous » de la raison, & l'autre l'éleve au-dessus. » L'Enthousiaste est intrépide dans ses fo- » lies ; le Superstitieux tremble sous les sien- » nes. Celui-ci se soumet humblement à » tout ce qu'on lui prescrit avec des manié- » res imposantes ; celui-là dédaigne tout ce » qui ne vient pas de lui-même. L'un est

* C'est le titre d'une Feüille Périodique Angloise.

» bas, & l'autre arrogant. L'un est le cap-
» tif de ses frayeurs imaginaires, & l'autre
» est le tyran de tous les hommes, & se
» croit au-dessus d'eux «.

» La superstition & l'enthousiasme défi-
» gurent également l'idée de l'Etre suprê-
» me. L'un & l'autre le représentent com-
» me un Maître cruel, bizarre, arbitraire,
» enfin gouvernant l'Univers, non selon les
» régles invariables de la raison, mais selon
» les déterminations incertaines d'un pur
» bon-vouloir. Que l'un ou l'autre prévail-
» le, la Religion est toûjours renversée,
» puisque tous deux confondent les idées de
» la justice, de la sagesse, de la bonté de
» Dieu dans l'idée seule de sa Souveraineté,
» & qu'ils y réduisent tout ce que fait la
» Divinité. A cet égard, l'unique différen-
» ce entre la superstition & l'enthousiasme,
» c'est que la premiere mene les hommes à
» se croire les objets de la haine de Dieu,
» ou de sa vengeance, & que le second les
» accoutume à s'en considérer comme les
» instrumens choisis.

» La superstition & l'enthousiasme obs-
» curcissent l'entendement, mais non de la
» même maniére. L'un éteint le flambeau
» de la raison; l'autre éblouït l'ame par
» une fausse lueur. La premiere con-
» duit à l'ignorance par la crainte de l'ins-
» truction, & le second par le dédain qu'il
» en a.

» Les opérations de l'enthousiasme sont
» soudaines & violentes, mais d'ordinaire

» peu durables. Les ouvrages de la superstition s'établissent lentement & insensiblement; mais presque toûjours ils sont de » durée. On observe que la superstition se » communique sans peine au grand nombre, » & que l'enthousiasme gâte moins de gens, » sans doute par une suite de ce principe-ci, » que la sotise est plus générale que la folie. » Mais ce petit nombre de gens, que l'en» thousiasme gagne, il leur donne une force » irrésistible, qui fait qu'ils influent sur la » multitude, & que souvent ils triomphent » d'elle. De-là vient que l'enthousiasme a » fondé plus d'une Religion nouvelle, & » que la superstition en corrompt toujours » quelque ancienne.

Les conquêtes de l'enthousiasme sont » affermies par la superstition, & de son cô» té il lui prête la cruauté nécessaire pour » maintenir ce qu'elle prescrit. C'est l'en» thousiasme, sous la spécieuse aparence de » zéle, qui anime le vulgaire à persécuter, » les hétérodoxes, soit qu'ils suivent la vé» rité, ou l'erreur. Tandis que la supers» tition impose silence aux sentimens com» muns d'humanité & de bonté, l'enthou» siasme familiarise l'ame avec la férocité & » la barbarie.

» L'enthousiasme a toute sa vigueur dès la » naissance, la superstition ne se fortifie que » par dégrés; le commencement de l'un & » les progrès de l'autre sont redoutables. » Quand les fureurs de l'enthousiasme sont » éteintes, il dégénere communément en

» une

» une superstition calme & réglée. C'est
» ainsi que la plûpart des superstitions éta-
» blies dans le monde, ne sont que les restes
» laissez par quelque enthousiasme. On doit
» donc regarder la superstition comme une
» maladie opiniâtre, qui mine peu à peu le
» corps, & l'enthousiasme comme un de
» ces maux expéditifs, qui le détruisent
» presque à l'instant. C'est un égarement
» d'esprit, qui commence par quelques accès
» de fureur, & qui se termine en une espéce
» d'abrutissement, dont il est rare qu'on re-
» vienne.

» Comme il n'y a que peu d'endroits &
» même de tems, qui soient favorables à
» l'enthousiasme, & que la superstition au
» contraire s'accommode indifferemment des
» tems & des lieux qu'elle rencontre, il
» paroît qu'il faut se garder d'autant plus
» d'elle, que notre nature y est plus su-
» jette.

» C'est ce qui me conduit à rechercher le-
» quel de ces deux maux est le plus aisé à
» guérir.

» Il en coute beaucoup moins de faire des-
» cendre l'Ame d'un poste trop haut, où
» elle s'est guindée, que de la retirer de l'a-
» bîme, où sa stupidité l'a plongée. Dans un
» Enthousiaste, la faculté de juger est entrai-
» née par la force d'une imagination vive &
» ardente; mais enfin elle n'est pas détruite,
» laissez le torrent de l'illusion s'écouler;
» renduë à elle-même, elle pourra écouter les
» conseils de la raison. Mais dans le Supersti-

» tieux le jugement eſt aſſervi, aveuglé, » léthargique, & plus il perſévére dans cet » état, moins il y a pour lui d'eſpérance de » guériſon.

» Il eſt plus aiſé de retrancher les excreſ» cences de l'ame, ſi je puis parler de la » ſorte, que de donner à ſes facultez ce qui » leur manque. C'eſt ainſi que l'Enthou» ſiaſte, plein de lui-même, à force de *ſe* » conſidérer avec complaiſance, peut arriver » à découvrir que ce qui lui plaiſoit dans *ſa* » perſonne le défigure réellement. Le Su» perſtitieux au contraire, plein de défiance » & de mépris pour ſa raiſon, n'oſe riſquer » d'en faire uſage, il s'en tient aux opinions » d'autrui, & il s'imputeroit à crime de *jet*» ter quelques regards ſur lui-même, ou de » croire quelque choſe qu'il auroit penſé de » ſon propre fonds.

» Pour guérir un Superſtitieux, le premier » pas à faire, c'eſt d'encourager, d'enhardir » ſon ame à conſidérer la nobleſſe de ſes » facultez & la grandeur de ſes priviléges. » Pour guérir un Enthouſiaſte, il faut le » conduire à ſoupçonner que des imagina» tions brillantes l'égarent. Il faut que *le* » premier rougiſſe de ſa baſſeſſe, & le ſecond » de ſon orgueil. Le premier doit apren» dre à penſer qu'il eſt du moins un hom» me, & il s'agit de faire concevoir au ſe» cond qu'il n'eſt qu'un homme.

» Du reſte on auroit bien de la peine à » décider lequel de ces deux vices eſt le plus

» odieux & le plus funeste. Ce qu'il y a de » bien certain, c'est que malheureuse est la » Société, où ils dominent ensemble, & où » ils combinent leurs forces. On peut comp- » ter d'y voir l'affreux assemblage de la » cruauté la plus atroce, & de la folie la plus » grossiére & la plus choquante. »

Je pourrai une autrefois mieux détailler cette matiere. Pour en changer, je vous dirai, mon cher ami, puisque vous me le demandez, que Monsieur de Voltaire est encore ici, & qu'il s'y plaît. Nous avons pour lui le grand mérite de n'être pas François, & lui il nous console de la perte de Mylord Bol.. ... ke pour qui la France, outre le mérite de n'être pas à l'Angleterre, a encore celui d'être une espéce de Patrie, puisque Mylady sa mere étoit Françoise. Monsieur de Voltaire a si bien donné dans les goûts de notre Nation, que ne pouvant renoncer à la Poësie, il a pris le parti de la réconcilier avec la Philosophie la plus sérieuse, & de faire en François ce que les Orphées, les Pythagores, les Solons, les Phocylides, les Théognis ont fait en Grec, & les Boëces en Latin. Un de mes amis, qui le fréquente beaucoup, a reçu de sa main le Poëme suivant, & je vous le communique. Je me doute bien que vous y trouverez plus de tour & de Poësie, que de force de raisonnement.

Dans le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai Sage,

Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-t'il de moi-même , Est-ce un présent des
Cieux ?
Est-il comme l'Esprit , la Beauté , la Naissance ?

Suis-je libre en effet , ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre Agent les aveugles ressorts ?
Enfin , ma volonté , qui me meut & m'entraine,
Dans le Palais de l'ame est-elle Esclave , ou Reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel ,
Mes yeux chargez de pleurs se tournoient vers le Ciel ,
Lorsqu'un de ces Esprits , que le Souverain Etre
Plaça près de son Trône & fit pour le connoître ,
Qui respirent dans lui , qui brûlent de ses feux ,
Descendit jusqu'à moi de la voute des Cieux.
Tel du sein du Soleil un torrent de lumiére
Part , arrive à l'instant & dore l'hémisphere.
Il avoit pris un corps , ainsi que l'un d'entr'eux ,
Que nos Peres ont vû dans des jours ténébreux ,
Sous les traits de Newton , sous ceux de Galilée ,
Aporter la lumiére à la Terre aveuglée.

Ecoute , me dit-il , prompt à me consoler ,
Ce que tu peux entendre , & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble , & ton ame sincére ,
Puisqu'elle sait douter , mérite qu'on l'éclaire.
Oüi , l'Homme sur la Terre est libre ainsi que moi.
C'est le plus beau present de notre commun Roi.
La Liberté qu'il donne à tout Etre qui pense ,
Fait des moindres Esprits & la vie & l'essence.

Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant.
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses Enfans qu'il aime.
Nous sommes ces Enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers nâquit.
Ainsi lorsque tu veux, la matiére obéït.
Souverain sur la Terre & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.
Tu commande aux Mers, au souffle des Zéphirs,
A ta propre pensée & même à tes desirs.
Ah! Sans la Liberté que seroient donc nos ames?
Mobiles agitez par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre Etre en un mot rien ne seroit à nous.
D'un Artisan suprême impuissantes Machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines;
Nous serions à jamais de mensonges occupez,
Vils instrumens d'un Dieu, qui nous auroit trompez.
Comment sans liberté serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ces brutes Ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser!
Il n'a rien à punir, rien à récompenser!
Dans les Cieux, sur la Terre, il n'est plus de de Justice!
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice!
Le Destin nous entraine à nos débordemens,
Et le cahos du Monde est fait pour les Méchans!
L'Opresseur insolent, l'Usurpateur avare,

Cartouche, Miriwéis, ou tel autre Barbare;
Plus coupable enfin qu'eux, le Calomniateur
Dira, je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'Auteur;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole;
Qui frape par mes mains, pille, brûle, viole!
C'est ainsi que le Dieu de Justice & de Paix
Seroit l'Auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes Partisans de ce Dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus, s'ils adoroient le Diable?

J'étois à ces Discours tel qu'un Homme enivré.
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignottante & débile paupiére
Lui laisse à peine encore entrevoir la lumiére.
J'osai répondre enfin d'une timide voix,
Interprête sacré des éternelles Loix,
Pourquoi, si l'Homme est libre, a-t'il tant de foiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare, & toujours combattu,
Il embrasse le crime, en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du Monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?

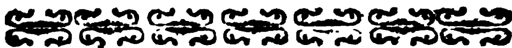
L'Esprit consolateur à ces mots répondit:

Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La Liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie.
Dieu te la devoit-il, immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un Homme, & tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet Océan un Atome qui nage
Dira : l'Immensité dut être mon partage !
Non tout est foible en toi, changeant & limité.
Ta force, ton esprit, tes membres, la beauté,
La Nature en tout sens a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur en proye aux passions
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ces combats sa Liberté vaincuë.
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perduë.
Une fiévre brûlante attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton foible corps.
Mais quoi ! Par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don, que ton chagrin réclame.
La Liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois. La soif de la grandeur,
La colére, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies,
Hélas ! Combien le cœur a-t'il de maladies ?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi.

Prens ce Livre sensé, consulte cet Ami;
Un Ami, don du Ciel, est le vrai bien du Sage,
Voilà l'Helvétius, le Sylva, le Vernage,
Que le Dieu des Humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoier sur le point de périr.
Est-il un seul Mortel, de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la Liberté cet Ennemi mutin,
Aveugle Partisan d'un aveugle Destin:
Entends comme il consulte, aprouve, ou délibére:
Entends de quel reproche il couvre un Adversaire:
Vois comment d'un Rival il cherche à se venger,
Comme il punit son Fils & le veut corriger.
Il le croioit donc libre. Oui sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste systême.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce Dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment, qu'il brave.
Il agit comme Libre, & parle comme Esclave.
Sûr de ta Liberté, raporte à son Auteur
Ce Don, que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des Tyrans de l'Esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens & simple dans ton cœur.
Aime la Vérité, mais pardonne à l'Erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle attrabilaire;
Ce Mortel qui s'égare est un Homme, est ton Frere:

Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui,
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

Ainsi parloit la voix de ce Sage suprême.
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux;
Des secrets réservés pour les Peuples des Cieux,
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matiére,
L'éternité, le tems, le ressort, la lumiére,
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond Sgravesande & le subtil Mayrant,
Et qu'expliquoit en vain par de doctes chiméres
L'Auteur des Tourbillons, que l'on ne croit plus guéres.
Mais déja s'échapant à mon œil enchanté,
Il voloit au séjour, où luit la Vérité.
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'aprendre
Les Secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre,
Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.



LET. CINQUANTE-TROISIEME.*

IL n'y a rien, Monsieur, de si plaisant que votre exáctitude à déduire les raisons, qui vous empêchent d'être précis. Montagne n'est pas plus naïf, quand il se louë, que vous quand vous vous cherchez des défauts, & c'est une vraye comédie que de vous voir vous éplucher. Au fond, avec les lumiéres que vous avez, vous ne devez pas avoir tant de peine à attraper cette précision après laquelle vous courez. Vous me demandez ce que c'est que la précision en fait de stile & de langage, en raisonnant, exposant, prouvant, si c'est l'art ou la nature qui la donne? Si c'est l'art, dites-vous, que faut-il faire pour l'acquérir, & où sont les Auteurs qui ont donné des régles de cette précision?

Ce que vous demandez-là, Monsieur, est fort difficile à vous dire. Le malheur de nos termes, & entr'autres de celui dont il est ici question, est de n'avoir point d'idée fixe. Tâchons néanmoins de lui en donner une, ou de démêler du moins ce qu'on veut dire. On dit d'une Chanteuse qu'elle a de

* J'avois donné le commencement de cette Lettre, & on m'en a demandé la suite avec tant d'empressement que j'ai cru ne devoir pas la refuser.

la précision dans le Chant, quand ses cadences ne sont, ni trop longues ni trop courtes; quand ses sons sont filez précisément ce qu'ils doivent être; quand elle donne bien juste aux paroles qu'elle chante le dégré d'expression qu'elles doivent avoir. On dit aussi d'un Auteur qu'il a de la précision, quand, dédaignant un accessoire inutile ou peu important, il se tient ferme à ce que l'idée a d'essentiel & de principal; quand s'en étant bien saisi, il la rend dans des termes si propres, dans des termes si sensibles, & qui la mettent si nettement sous les yeux, qu'il ne puisse plus avec bienséance y revenir: car nous ne voulons pas voir deux fois la même chose, sur-tout quand elle a été bien dite la premiére; ce qui semble raprocher le stile précis du stile concis, qui pourtant n'est pas le même.

Il entre à la vérité dans la précision une certaine briéveté, & c'est pour cela qu'on entend ordinairement par précision l'art de rendre ses idées d'une maniére courte, nette, vive & lumineuse. Définition, qui me paroît fort bonne, lorsqu'il ne s'agit que d'une idée prise à part, d'une idée isolée, telle que seroit une maxime de Monsieur de la Rochefoucault. Mais une idée seule ne fait pas un Discours. Un Ouvrage dans les formes est l'assemblage de plusieurs idées. Or, selon moi, la précision, du moins la belle, consiste en ce cas-là à placer, à ajuster ses idées de maniére qu'elles s'éclairent les unes les autres; d'où, sans compter l'épar-

gne des paroles, il arrive deux grands biens: le premier est, qu'on voit vite, le second, qu'on voit bien. J'y joindrai un troisiéme avantage, c'est qu'on voit avec plus de facilité, & par conséquent avec plus de plaisir.

Quant à la question que vous faites, si c'est l'art ou la nature qui donne la précision, je vous dirai à peu près ce que j'ai dit du goût. Il y entre du naturel, mais ce naturel veut être perfectionné, & tout le monde ne le perfectionne pas. Rarement Ciceron avoit de la précision: il en avoit pourtant quand il vouloit, & il étoit capable d'en avoir beaucoup; mais il étoit Orateur. Il croyoit toujours parler au Peuple, & par-là se comptoit obligé à être abondant & diffus; ce que le Philosophe ne doit point être. Il faut que le Philosophe, sans renoncer à exciter des mouvemens, si le cas le requiert, ait une attention continuelle à ne point trop écarter ses idées les unes des autres. Rassemblées, elles en seront mieux vûës; l'abondance des paroles, en les éloignant, éloigne la lumiére qu'elles doivent réciproquement se communiquer. Sur-tout, je ne veux point que le Philosophe retourne ses idées en mille & mille façons; ce n'est, prenez-y garde, que quand il ne s'est pas rendu supérieur à sa matiere, qu'il la remanie, qu'il la rebat. Quand une fois il l'a bien prise dans le vif, il se croit quitte d'elle, & n'y revient plus.

Voici, Monsieur, une recette qui sera bonne, si comme vous voulez le faire croire

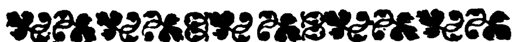
re, vous n'avez pas le talent de la précision au dégré que vous le souhaitez. Prenez cinq ou six livres diffus, vous en trouverez, il y en a assez de cette espéce: faites un Extrait de ces livres; & pour vous rompre encore mieux, faites l'Extrait de l'Extrait. Quand vous aurez composé quelque morceau, faites la même opération sur vos propres Ouvrages. Ce petit exercice un peu répeté, vous donnera l'habitude de résumer; & le sentiment vous aprendra jusqu'à quel point vous devez résumer; car il ne faut être ni trop serré, ni trop diffus. Vous demandez en vain des régles pour cela; il n'y en a pas: il faut deviner le point & l'attraper; encore ce point n'est-il jamais juste pour tout le monde. On est communément trop serré pour les uns, pas assez pour les autres. C'est le milieu, pour bien faire, qu'il faut prendre; & ce qu'il y a de plus difficile, il faut s'y tenir. Quant à vous, Monsieur, il ne s'agit que d'éviter ce que font quelquefois les riviéres, c'est de ne point déborder. Que dites-vous de mà comparaison? Pour moi, je ne la trouve point mauvaise. En effet, ne vous paroît-il pas que les raisonnemens trop étendus ressemblent aux riviéres, qui n'ayant point de lit assez profond, s'étendent & se promenent au loin dans les campagnes? Gardez-vous donc de leur ressembler. Resserrez-vous, cela doit vous être aisé, avec autant d'esprit & de profondeur naturelle que vous en avez. A l'égard de ce que vous dites pour raison de votre prolixi-

té, que votre folie est de dire tout, vraiment, Monsieur, ce seroit une folie si vous l'aviez, & qui pis est une mal-adresse. Un Lecteur s'il est intelligent, & souvenez-vous qu'Horace veut qu'on ne travaille que pour ceux-là, un Lecteur, dis-je, intelligent, veut qu'on ne lui donne que le nécessaire; il s'offense du superflu. On blesse sûrement sa vanité, & rarement l'éclaire-t'on davantage. Il pourroit même arriver qu'on affoibliroit la lumiére qu'on lui donne, à force de la vouloir étendre.

Vous n'en aurez pas davantage, Monsieur, sur la précision; il y auroit trop à dire pour les bornes d'une Lettre. D'ailleurs j'aurois besoin d'exemples, pour traiter ce sujet d'une maniére bien lumineuse; & je sens bien qu'en parlant de la précision, je ne suis point assez précis. Changeons de conversation. Envoyez-moi au plus vite votre brochure, je la dévorerai. Votre raison pour ne me la point donner est mauvaise. Le sec ne me fait point peur, & vous n'êtes point sec. Outre que vous êtes très-net, vous peignez parfaitement bien. Les autres qualités de l'esprit menent quelquefois au fard & à la frisure, & la coquetterie n'a nulle part plus mauvaise grace que dans un morceau raisonné, & qui est fait pour l'être. Au reste vous ne vous êtes pas donné peu d'affaire, quand vous vous êtes embarqué à donner, dans cette brochure une idée nette au terme de raison. Pour moi, je suis plus raisonnable que vous. Il y a quantité de choses que je

ne ſçais pas mal pour moi, & que je ne me donne pas la peine de mettre au net pour les autres. Que gagnerois-je? Ceux qui m'entendroient, n'ont que faire de moi : ceux qui ne m'entendroient pas, n'en ont que faire non plus; ainſi je me tranquilliſe.

Vous me faites grand plaiſir de m'annoncer que vous viendrez cette Automne à Paris. Venez-y au plus vîte, quoique je vous croye en fort bonne compagnie où vous êtes; j'en juge par le Billet de Monſieur Bourguet: *Ex ungue Leonem*. Vous me fâcheriez ſi vous ne reveniez point. Mais après tout, les gens qui vous connoiſſent, y perdroient plus que vous, & en général nous ne ſommes pas trop votre fait. Jamais ici on ne dit ce qu'on penſe : le faſte y fait tourner la tête à tout le monde; ceux qui ont de quoi être débauchés, le ſont; ceux qui ne le ſont plus, enragent de ne plus l'être. Nulle ſorte de galanterie: point de converſation; & excepté les ſpectacles qui n'y ſont pas trop bons, aucune ſorte d'amuſement. Il eſt vrai pourtant qu'on y a une occupation néceſſaire, & qui pour bien faire, doit être continue; c'eſt de ménager les gens, qui en ce Païs-ci peuvent vous faire du mal. Il eſt preſque ſûr qu'ils vous en feront, ſi vous n'êtes point en état de le leur rendre. Quoique bon François, je dis un peu de mal de ma Patrie; mais auſſi pourquoi y en a-t'il tant à dire?



LET. CINQUANTE-QUATRIEME.

VOus aviez promis des Extraits de Livres, Monsieur, & vous en avez effectivement donné, que le Public me semble avoir reçus d'une maniére qui pouvoit vous encourager à continuer. Cependant vous paroissez y avoir renoncé, & par-là vous vous faites tort auprès de bien des personnes. Permettez qu'après vous avoir ramené à votre plan, je vous aide aujourd'hui à le remplir.

Monsieur de Loon vient de publier en Allemand un *in Folio* de neuf feüilles, intitulé *der Soldat* (le Soldat) qu'il a dédié par une Epître, également ingénieuse & simple, au Landgrave de Hesse Darmstadt.

Après le premier chapitre, où il traite de l'origine & de l'état des gens de guerre, il recherche dans le second si la Religion Chrétienne leur convient, & ce qu'ils doivent nécessairement en prendre. Là il réfute d'abord la pensée de Bayle, qu'un Chrétien ne pouvoit, ni ne devoit porter les armes. Il triomphe sur cette matiére, & chacun en sera d'accord. Mais ensuite il simplifie le Christianisme d'un Soldat à un point extraordinaire. Imaginez-vous qu'il le borne à la Foi en Jesus-Christ, & à l'amour de Dieu & du Prochain. J'avouë qu'en voilà bien assez pour être sauvé, lorsqu'on n'a ni le loisir, ni la capa-

capacité de s'enfoncer dans les sçavantes & respectables ténebres de la Théologie, ce qui est d'ordinaire le cas d'un Homme de guerre. Mais certains Théologiens en conviendront-ils ?

Il est question dans le troisiéme Chapitre du vrai & du faux honneur. Les Guerriers sont trop sujets à confondre l'un avec l'autre, pour qu'on ne doive pas sçavoir un gré infini à Monsieur de Loon d'en avoir si bien marqué la distinction. Je ne voudrois pourtant pas assurer que ses raisons détruisent absolument les vieilles idées. Leur principal usage sera aparemment d'empêcher qu'il ne soit prescrit contre la Raison.

Le portrait du Héros vient ensuite. Il fait honneur au pinceau qui l'a tracé. Je suis fâché de ne pouvoir vous le dessiner en raccourci.

Il s'agit dans le cinquiéme Chapitre des Sciences nécessaires à quiconque a un certain rang dans l'Armée, ou qui se propose d'y parvenir. Lire les Livres Latins & François, qui traitent de la Guerre, soit historiquement, ou d'une maniére dogmatique, voilà la premiere chose que Monsieur de Loon recommande. Il y ajoute le Droit des Gens, la Morale, l'Histoire, les Mathématiques Militaires, le Dessein, l'Oeconomie. Des Ecoles Militaires lui plairoient aussi, & tout ce qu'il expose à ces égards se prouve par la simple exposition.

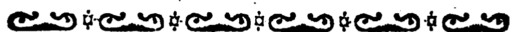
Il en est de même de ce qu'il avance dans le sixiéme Chapitre contre le Duel. Malheu-

reusement il n'en sera pas crû du grand nombre. Lorsque Louis XIV. eut proscrit les duels par un Edit rigoureux, un Officier François demanda fort sérieusement à quoi le Roi vouloit donc que les Gens de guerre s'amusassent à l'avenir ? Monsieur de Loon peut s'attendre à la même question. La Vérité toute nuë & parée de ses seuls charmes, auroit-elle plus de force que la Raison armée du glaive des Loix ? Le bon sens, l'esprit, l'éloquence feroient-ils ce que la Religion même a tenté en vain ? Enfin le Fantôme impérieux de l'honneur disparoîtroit-il devant des axiomes, lui qui subsiste glorieusement, depuis ces fameux Barbares, qui renverserent l'Empire Romain ?

Le septiéme Chapitre roule sur les occupations des Gens de guerre, & renferme de fort bons conseils. Ils ont entre autres vertus celle de ne pouvoir être abregées, & c'est là une des vertus générales de cet Ouvrage. J'en trouve un nouvel exemple dès le chapitre suivant. Monsieur de Loon y indique les principales fautes, qui se commettent dans le service militaire. Il met avec raison de ce nombre l'abus d'enroller avec d'Honnêtes Gens, des Gens de la plus basse & quelquefois de la plus infâme espéce : celui de maltraiter excessivement ou injustement les Soldats ; celui de lever des Gens par force ; celui d'acheter les victoires plus qu'elles ne valent, & de sacrifier ainsi à sa gloire le sang des Troupes, qui ne devroit jamais être risqué que pour la Patrie & qu'avec d'extrêmes ménagemens.

Monsieur de Loon propose dans le neuviéme & dernier Chapitre des moyens très-faciles & très-naturels d'avoir toûjours sur pied dans chaque Etat une Milice Nationale, qui suffiroit pour la défense du Prince & de la Patrie, qui couteroit peu à tous deux, & chez qui le mêtier de la guerre deviendroit réellement un mêtier d'honneur. Je vous expliquerois aisément ses vûës. Mais c'est faire tort à un bon ouvrage, que de l'analyser trop exactement. Au lieu de réveiller la curiosité du Public, on la satisfait. C'est ce qui m'engage à finir cette lettre, en vous assurant que je suis, Monsieur, Votre.....

De.....ce 18. Juin.



LET. CINQUANTE - CINQUIEME.

POur le coup, mon Cher, il y a une foule de nouvelles importantes & fort importantes, dont il faut absolument que je vous instruise.

Premiérement, nous venons de perdre l'illustre Lolotte Cammasse, Enfant de neuf ans & demi, que la Cour de Luneville n'avoit fait que nous prêter, & qu'elle a impitoyablement revendiquée. Quelle perte pour nos Gens de goût, que celle de cette charmante Danseuse & Comédienne! On n'a jamais rencontré ensemble tant de graces fines & délicates, tant d'expressions vives & legéres, tant de justesse ni plus de force dans

tout ce que la danse haute a de plus difficile. Je ne sçaurois oublier ce qu'elle fit une fois. Après avoir dansé une grande sarabande, elle dansa un tambourin extrêmement vif, tenant un Tambour de Basque, sur lequel elle faisoit des batteries d'une justesse & d'une volabilité inconcevable, non - seulement avec ses petites mains, mais avec le coude, le talon & le bout du pied. Non, aucune danse de ce caractere n'a été exécutée avec tant de décence, de naturel & de noblesse. Pour dix fois que cet aimable Enfant a parû sur le Théatre, nos Comédiens lui ont fait présent de quarante Loüis d'or, & plusieurs Seigneurs & Dames du premier rang l'ont régalée de nipes superbes & riches. Une des premiéres Actrices de la Comédie Françoise s'est distinguée à cet égard. Le Comte de F.... dont le mérite & les talens égalent la naissance, avoit été favorisé de la fortune dans une Lotterie brusquement faite, & avoit gagné une petite croix & des boucles d'oreilles de diamans, de la valeur de cinquante à soixante pistoles. Il pria Mademoiselle Gaussin de les accepter. Elle les auroit refusées en d'autres rencontres. Elle les accepta dans celle-ci, mais pour en disposer sur le champ en faveur de la petite Cammasse. Si ce détail ne vous fait pas comprendre jusqu'à quel point nous sommes sensibles à la perte d'une si parfaite Danseuse, rapellez-vous, Monsieur, les vifs regrets de Monsieur de Voltaire sur la mort de sa chere le Couvreur, ou ceux de la Nation Angloise, lorsque l'Es-

pagne lui enleva Farinelli, & ajouta ce mauvais office à la capture de tant de Vaisseaux Anglois. Voilà jusqu'où va notre douleur, ou du moins jusqu'où elle alla d'abord. Cette correction étoit nécessaire, parce que heureusement, des avantures plaisantes ont fait quelque diversion à notre tristesse.

Peu de jours après le départ de la petite Lolotte, un Boucher acheta un Bœuf, qu'on lui vendit à condition qu'il en payeroit vingt loüis, si l'Animal pesoit un certain nombre de livres, & qu'il en seroit quitte pour vingt sols s'il pesoit moins. Cette bisarre convention fut acceptée, on prit des Témoins, le Bœuf fut pesé, il étoit de treize livres trop leger. Qui fut étourdi, ce fut le Vendeur. Mais il avoit fait la loi, & il fallut qu'il s'y soumît.

Voici ce qu'on aprit vers le même-tems par des lettres de Calais. Il avoit plû à quelques Gens désœuvrés de détacher le soir du gibet les restes de certain Voleur, & ils l'avoient planté debout contre un poteau sur le bord du grand chemin. Un Maître de Vaisseau ayant à passer par-là vers les onze heures de nuit, l'aperçut à quelque distance. Il crut que c'étoit un Voleur bien vivant, & il en frémit. Cependant il ramasse tout son courage, & moitié résolu moitié tremblant, il s'avance vers son Ennemi, qu'il renverse à ses pieds d'un vigoureux coup de canne. La réflexion succede alors à son trouble. Il se représente qu'un Voleur n'auroit pas été assez mal-adroit, pour se laisser prévenir

comme avoit fait celui-ci, & il en conclut que c'est un honnête-Homme qu'il a tué. Là-dessus trances nouvelles. Il arrive chez lui & conte le tout à sa femme, qui saisie à son tour de frayeur, l'enferme dans un coffre plein de linge sale, & traite avec un Pilote pour le transporter en Angleterre. L'accord alloit se conclure, lorsqu'une vieille Domestique, qui avoit été visiter les lieux, vint faire un raport juste des choses. Vous pouvez bien juger quelle fut la joye de la femme. Elle se mit à badiner de la terreur panique de son Mari, & proposa de l'y laisser encore une heure ou deux. En attendant, elle fit aporter quelques viandes froides & de bon vin. La joye présida à ce médianoche, & l'amour s'avisa d'en vouloir être. On l'y reçut à bras ouverts, & la chronique scandaleuse porte que la Dame & le Pilote, parfaitement de concert, firent faire pénitence au Mari du meurtre comique, qu'il avoit commis.

Un Bourgeois d'ici essuya dernièrement la même disgrace avec des circonstances encore plus mortifiantes. Il surprit sa femme en flagrant délit avec un Mousquetaire, & il se promit bien de punir les deux Coupables, ou du moins de les voir tomber à ses pieds, pour lui demander la vie. Il étoit fort loin de son compte. Le Mousquetaire, sans vouloir discuter les raisons de droit, prend sur le champ le parti de mettre le Cocu dans son tort, & le pistolet à la main, il le force de lui demander humblement pardon d'avoir troublé ses plaisirs, & le fait jurer qu'il ne chagrinera jamais sa femme pour cette bagatelle-là. Oüites-vous

jamais parler d'une action plus intrépide, ou d'un sens froid mieux conservé dans le péril ? Il ne s'en tint pas-là. Il fit mettre à table le couple réconcilié, s'y mit avec eux, but à leur santé, voulut qu'ils bussent à celle l'un de l'autre, & il ne les quitta qu'après s'être bien assuré de la sincérité de leur raccommodement.

Je me proposois d'ajouter ici plusieurs nouvelles aussi considérables que les précédentes. Mais il m'arrive des Amis, qui m'obligent de fermer ma Lettre, en vous assurant que je suis, Monsieur, Votre. . . . . . .

Paris ce . . . . Juin 1738.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES DU TOME I.

D.

[illegible] — Conte [illegible]
[illegible] — Conte 13 [illegible]
[illegible] — Conte [illegible]
[illegible] pareille — [illegible]
[illegible] — Conte [illegible]
[illegible] — Conte [illegible]
[illegible] — Conte [illegible]
[illegible] — [illegible] 134[illegible]

1690

~~1264~~



